

LA VIE INTIME

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	page	1
X SANTÉ		11
PROPRIÉTÉ		37
FAMILLE		65
MARIAGE		95
X/PROGRÈS		133
X/CRÉATIVITÉ		171
RAISON ET RELIGION		201

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le lecteur trouvera en appendice au présent livre une liste détaillée et commentée des ouvrages du Comte Hermann de Keyserling.

Inu.A.37.082

Comte HERMANN DE KEYSERLING

LA VIE INTIME

(ESSAIS PROXIMISTES)

56950



1933

LIBRAIRIE STOCK

DELAMAIN ET BOUTELLEAU

7, rue du Vieux-Colombier

PARIS

4/353
1956

DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ A PART : SUR VÉLIN D'ARCHES A LA FORME ONZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 à 11 ET CINQ EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE I à V; SUR VÉLIN PUR FIL DU MARAIS CINQUANTE-CINQ EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 12 à 66 ET DIX EXEMPLAIRES, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE VI à XV; SUR ALFA BOUFFANT, QUATRE CENT QUATRE-VINGT-QUATRE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 67 à 550 ET CINQUANTE EXEMPLAIRES, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE XVI à LXV; TOUS CES EXEMPLAIRES CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE.

B.C.U. Bucuresti



C56950

Tous droits de traduction, adaptation et reproduction réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.
Copyright 1933 by Hermann de Keyserling and Librairie Stock Delamain et Boutelleau, Paris



PRÉFACE

BIBLIOTECA CENTRALA UNIVERSITATEI
BUCURESTI
57926
Colecția
Inventar 56950

B.C.U. Bucuresti



C56950

A PRÈS les conférences que je fis au palais du Trocadéro, en mars 1931, une Française inconnue m'écrivit : « Ce n'est pas de l'esprit, c'est du pain que vous nous donnez. » Jamais appréciation ne m'a causé plaisir aussi vif. Car plus je vis, et moins je m'intéresse à l'esprit — au sens intellectualiste et littéraire du mot — sur son plan propre. Cet esprit-là court les rues. Il y eut un temps où en faisant du syllogisme, Socrate put non seulement « épater le bourgeois », mais même donner une impulsion sérieuse au progrès humain; en amenant l'intelligence à reconnaître ses lois propres, il lui donna le sens de la responsabilité; d'où toute notre science. Aujourd'hui, par contre, l'intelligence qui, bien plus différenciée et désormais « mise dans ses meubles », est devenue très sûre d'elle-même, ne se sent plus responsable de rien. Dans le cas le plus anodin, elle vit en se suffisant à elle-même, sur le plan de la littérature ou bien sur celui des mathématiques; et ce n'est pas pur hasard que certain esprit représentatif de notre temps étende sa compétence à ces deux domaines à la fois. Dans le même cercle d'idées, bien des poètes qui, il y a vingt ans encore, auraient vécu en bohèmes et fulminé contre l'ordre bourgeois, font merveille comme chefs de bureau dans les ministères, voire comme ambassadeurs. C'est que la littérature n'engage plus à rien. Dans le pire des cas, l'intelligence se manifeste comme pure-

ment destructrice. Rien de moins judicieux que de comparer la Révolution russe à la Révolution française : cette dernière voulut fonder la *vie* sur la Raison; d'où, par nécessité logique, une prompte restauration de l'ordre traditionnel, dans une incarnation nouvelle, bien entendu, et mieux adaptée à l'esprit de l'époque; d'où encore, conséquence finale, le régime le plus bourgeois qui fut jamais. La Révolution russe, par contre, est animée d'un esprit qui ne respecte plus la *vie*; depuis, l'exécution capitale de ceux qui ne pensent pas comme les dirigeants est devenue chose aussi normale qu'en mathématiques la suppression d'une donnée introduite par erreur. L'idée d'humanité a perdu toute force et tout prestige. Et à moins qu'il ne se produise un changement profond dans les âmes, il nous faudra compter avec des décades, voire avec des siècles de massacres... Par ailleurs, toutes les grandes époques de guerre et de révolution sont particulièrement propices aux prostituées. D'où une autre nuance impliquée dans mon affirmation qu'aujourd'hui l'esprit court les rues...

A mon avis, il n'est plus pour l'humanité moderne d'autre voie de salut que celle-ci : il faut qu'elle arrive à réintégrer l'intelligence dans l'ordre général de la vie. De cet ordre, elle n'est qu'une partie intégrante, et historiquement parlant la moins importante. A l'heure qu'il est, nul homme capable de voir n'a plus le droit d'espérer que la science et le compromis rationnel des intérêts créeront, de par leur propre force, un nouveau cosmos de l'humanité. L'intelligence s'étant détachée, et même retranchée de la vie, et la vie demeurant toujours, malgré tout, le dernier ressort de l'être humain, le progrès, s'il continue dans la direction qu'il a

prise, n'arrivera plus qu'à révolutionner de plus en plus les couches et les forces irrationnelles de l'homme; fatalement, il se produira désormais une vitalisation progressive de ce que l'Antiquité et le Moyen Age encore appelaient les démons. Déjà, dans bien des pays, on oppose directement à l'Esprit le Sang; les couches intermédiaires, qui précisément constituent l'âme — les régions des sentiments, des affections, des émotions — ne jouent plus aucun rôle. C'est la bête de proie qui prend le dessus dans l'homme. Et dans ces pays dits progressifs, où ce n'est pas la bête de proie à sang chaud qui prédomine, c'est le termite omnivore : tel est le sens monstrueux de l'actuelle civilisation nord-américaine. L'homme est bel et bien en train de se déshumaniser.

Ayant vécu moi-même pas mal de catastrophes, j'ai forcément acquis une certaine connaissance expérimentale des bas-fonds de l'être humain. Mais c'est seulement le contact avec l'humanité primordiale de l'Amérique du Sud qui m'a fait réaliser l'éternelle constitution humaine indépendamment des contingences historiques. Dans le livre qui probablement restera l'œuvre capitale de ma vie, les *Méditations sud-américaines*, j'ai tâché de décomposer l'homme en ses éléments irréductibles et permanents, du minéral jusqu'à l'Esprit en lui, en passant par le sang-froid, le sang chaud, la gana, les ordres sensitif et émotionnel. J'y ai défini la composition originelle de l'homme et, en fonction de celle-ci, ses possibilités idéales. Je me suis efforcé de montrer dans les grandes lignes quel est le défaut de principe qui cause la misère et l'horreur de notre temps, et d'indiquer où se trouve le salut. Je n'ai pas à revenir sur ce livre dont les formules et les explications sont définitives dans les limites de mes capa-

cités. Mais ce qu'évidemment je n'ai pu faire dans un ouvrage traitant de principes et de causes premières, c'est appliquer les notions générales que j'y ai acquises au problème particulier et intime de chacun.

Après mes conférences du Trocadéro, mon éditeur et ami Maurice Delamain me conjura de composer un tout petit livre qui renfermerait précisément ces applications. Il me dit que ma philosophie des affections et des passions de l'âme était essentiellement « proximiste », — terme admirable qui survivra pour désigner une manière particulière de philosopher, — et que ma mission exigeait tout simplement que je m'occupasse directement des problèmes qui se posent à chacun. A cette époque-là, je dus refuser. J'étais en pleine gestation de mes *Méditations*, et je ne pouvais penser à rien autre. Aujourd'hui, il en va différemment. Et après avoir écrit, à la demande de la revue mensuelle allemande *Atlantis* l'essai sur la famille dont le lecteur trouvera dans ce volume une version française modifiée et amplifiée, après avoir vu combien de gens sont précisément affamés de vérités familières, je résolus de composer le livre que voici.

Mais je résolus de le composer en français. Voici mes raisons. Mon cosmopolitisme n'a rien à voir avec la politique; en politique, je ne suis nullement internationaliste. Mais j'ai la conviction que l'Esprit, au sens profond et essentiel du terme, n'a rien à voir avec les problèmes telluriques dont tout ce qui appartient au domaine politique fait partie. Ceci est tellement vrai qu'il me semble faux de parler d'*esprit* français, allemand, etc. : ce que ces termes, pour autant qu'ils sont valables, signifient en réalité, concerne l'*incarnation* de l'Esprit dans les

impulsions, les tendances et les agrégats d'intérêts particuliers, lesquels appartiennent tous au domaine de ce que j'appelle la *gana*, ou bien de l'ordre émotionnel. On ne comprend vraiment ce qu'est l'Esprit qu'en partant de son expression primordiale et éternelle en même temps : l'Esprit religieux. Le véritable Esprit n'est pas de ce bas-monde. Dans son essence, il n'est pas laïque ou séculier. C'est précisément pourquoi l'homme spirituel n'est pas fait pour s'occuper avec succès des affaires terrestres. Ainsi, le Moyen Age était plus près de la vérité que notre époque soi-disant éclairée : l'homme vivant de la vie de l'esprit y était conçu, par définition, comme supérieur aux contingences terrestres. Mais le Moyen Age, d'autre part, ne douta jamais que ces dernières ne fussent des réalités sur leur plan propre : en conséquence, il était convenu d'en confier le maniement aux représentants du Sang et non pas à ceux de l'Esprit. Chose toute semblable, en principe, se passait aux Indes, où les Brahmines constituaient bien la caste suprême et méprisaient les rois, mais n'ambitionnaient jamais de gouverner. Les modernes idées d'internationalisme, de pacifisme, d'entente entre les peuples, en négligeant tout antagonisme réel, traduisent les vérités du domaine spirituel en erreurs et en faussetés sur le plan tellurique. Ceci explique les catastrophes sans pareilles auxquelles a précisément conduit l'idéalisme de la guerre et de l'après-guerre. Par contre, ce qui en réalité est essentiellement spirituel, vit *de par sa nature propre* sur un plan supérieur aux civilisations particulières, aux langues et au sang. Ce qui de tout temps a été considéré comme exact dans le cas du prêtre, est vrai pour tout être d'essence et d'orientation spirituelle. D'où mon cosmopolitisme particulier. Si, lorsqu'un

homme d'Etat sud-américain m'apostropha un jour comme « citoyen honoraire de toutes les nations », je me sentis profondément compris et heureux en conséquence, c'est que, en tant qu'Esprit, je me sens *réellement* indépendant des contingences terrestres. En tant qu'Esprit, je ne vois dans les différentes langues et les différentes nations que des possibilités différentes de réaliser ce que j'appelle le Sens. Et selon les buts spirituels que je me propose, je préfère telle ou telle manière de m'exprimer.

Or, pourquoi ai-je choisi pour ce petit livre l'expression française? C'est que le génie français est essentiellement « proximiste », pour reprendre l'heureuse formule de Maurice Delamain. Le Français, lorsqu'il pense, est plus généralisateur que quiconque; il est même insupportablement généralisateur. Mais la véritable culture, la véritable vie de la France a son centre dans le sentiment et l'émotion. Grâce à cela, il est plus facile en français qu'en toute autre langue de traiter les problèmes proximités. Et la langue, de son côté, évoque les enchaînements d'idées qui lui correspondent, si bien qu'à moi-même, il m'est plus facile de méditer ces problèmes en français qu'en tout autre idiome. Finalement, l'expression française, qui est toujours la plus transmissible de toutes les expressions du génie européen, l'est tout particulièrement dans le domaine des problèmes intimes.

Il est bien certain que je ne possède pas la langue française comme je possède l'allemand, bien que je l'aie parlée dès ma plus tendre enfance. Mais je n'ai pas d'ambition proprement littéraire. Je crains même jusqu'à un certain point le succès littéraire, parce qu'il déplace l'intérêt du lecteur et le transporte dans un domaine qui n'a pas de prise sur la vie. Mais

d'autre part, je sais bien que le bon style seul, en tant que congruence parfaite entre le sens et l'expression, agit sur la vie. Or ici, une bonne fortune m'est venue en aide. Albert Béguin, qui avait déjà établi en intime collaboration avec moi-même la version française des *Méditations sud-américaines*, a eu la grande générosité de revoir mon texte, de le mettre au point et de le débarrasser autant que possible de ce qui pourrait choquer l'oreille du lecteur français, tout en conservant (peut-être même trop scrupuleusement!) à mon style ses caractères propres. Il a, en outre, traduit la partie écrite en allemand du chapitre sur la famille. Je lui dois donc tous mes remerciements, et je les exprime ici de tout mon cœur. — J'espère ainsi que, grâce à lui, ce volume sera accueilli en France avec une bienveillance qu'au fond un étranger n'est pas en droit d'attendre.

Pour conclure, quelques indications techniques me paraissent indispensables. L'une des intentions de ce petit livre est de servir d'introduction à mes œuvres principales. Ce que j'y dis des questions intimes et familières est entièrement nouveau et inédit. Mais j'aspire, naturellement, à ce que des lecteurs plus nombreux s'attachent désormais à mes autres ouvrages. A cette fin, je me suis borné ici à traiter dans leurs grandes lignes seulement les questions de principe que j'ai étudiées de près ailleurs. Mais je tiens, en même temps, à orienter le lecteur désireux d'approfondir tel ou tel point. J'ai voulu, ce faisant, éviter les notes, les citations et les renvois qui interrompent désagréablement une lecture; et, après mûre réflexion, j'ai adopté le système suivant : j'indique en bas de page, mais sans chiffre de renvoi, le livre ou le chapitre où j'ai développé tout au long

le ou les problèmes sur lesquels la page en question donne un aperçu. Cette méthode, inspirée des « commentaires perpétuels » des vieux humanistes, m'a paru la mieux faite pour satisfaire aux désirs de qui veut être renseigné sans troubler dans sa lecture celui qui préfère suivre le fil des idées. Je renvoie aux versions françaises (toutes parues à la librairie Stock) pour les ouvrages suivants : *Méditations sud-américaines*, *Psychanalyse de l'Amérique*, *Analyse spectrale de l'Europe*, *Journal de Voyage d'un Philosophe* (cité d'après l'édition populaire), *Figures symboliques*, et *le Monde qui naît*. — Je cite constamment par leur titre français trois ouvrages, capitaux comme introduction à ma philosophie, qui n'ont pas été traduits : *Compréhension créatrice* (Schoepferische Erkenntnis — Creative Understanding — Conocimiento creador), *Renaissance* (Wiedergeburt — The Recovery of Truth — Renacimiento) et *Immortalité* (Unsterblichkeit), tout en priant le lecteur de se reporter soit à l'original allemand (paru à Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt), soit, pour les deux premiers seulement, aux éditions anglaise (Londres, Jonathan Cape), américaine (New-York, Harper and Brothers) ou espagnole (Madrid, Espasa Calpe). *Le Livre du Mariage* (Ehe-Buch, The Book of Marriage) que j'ai écrit en collaboration avec vingt-trois auteurs de marque et dont l'édition originale parut à Fribourg-en-Brisgau (Niels Kampmann Verlag) existe également en anglais (Londres, Jonathan Cape, et New-York, Harcourt, Brace and Co).

Darmstadt, le 1^{er} mars 1933.

HERMANN DE KEYSERLING.

SANTÉ

DANS une période où je me sentais par trop gêné par certains troubles cardiaques dont je suis coutumier, je résolus de consulter un des derniers d'entre ces médecins universels, devenus si rares, qui jugent l'organe particulier en partant du corps entier, et non inversement; il coule dans une petite ville allemande une existence excentrique. Après m'avoir ausculté, il me dit : « Je crois pouvoir vous débarrasser de vos troubles. Mais êtes-vous sûr que vous vous en trouverez mieux? Vous êtes accoutumé à ce malaise-là. Très certainement, si vous en guérissez, il sera remplacé par quelque nouveau malaise auquel vous mettrez longtemps à vous adapter. » Sur ce, je décidai de ne pas me faire traiter. Et une fois que j'eus, de bon cœur, ri d'une maladie au formidable nom gréco-latin, je ne l'ai plus jamais prise au sérieux. Par conséquent, elle ne me gêne plus.

J'ai perfectionné ce système depuis lors. Tous les sept ans environ, je me fais examiner à fond, selon toutes les méthodes modernes dont certaines ressemblent tant à la torture extraordinaire du moyen âge. Et lorsque j'ai constaté que tel organe, sans être parfait, fonctionne suffisamment bien pour un humain de mon âge, je le soustrais de mon organisme, comme dans les affaires on convient de tenir certaines sommes pour amorties ou non avenues. C'est-à-dire que je ne m'en occupe plus, quoi qu'il arrive, à moins

naturellement que ne survienne une crise aiguë. Et cette manière de procéder simplifie délicieusement ma vie.

Mais en revanche, je fais preuve d'une condescendance de plus en plus grande envers mes habitudes. Je me rappelle bien cet ami sexagénaire, doué d'une exceptionnelle vitalité, qui avait coutume de boire une bouteille de cognac au moins par jour; sa santé était parfaite, mais il mourut subitement après qu'un malheureux spécialiste l'eut persuadé que son habitude était mauvaise. Je ne crois plus du tout aux régimes bons « en soi ». Si je fais volontiers l'essai de nouveaux médicaments, c'est qu'une longue expérience m'a appris que tout changement inattendu, surtout s'il constitue une réelle surprise, agit sur le corps comme agit sur l'âme une excitation stimulante. Ceci explique pourquoi tant de cures diverses et contradictoires peuvent être efficaces, et pourquoi la popularité de telle ou telle cure est si sujette à la mode. Mais, bien entendu, tout régime n'est pas sans danger pour n'importe qui. La majorité de mes ancêtres n'a guère mangé de légumes; et moi-même, je considère que le jour où Dieu inventa ce genre de comestibles, il était particulièrement mal disposé, car je ne connais pas un seul légume que j'apprécie réellement. Or, après une infection dont je ne parvenais pas à me défaire, un médecin me persuada d'essayer le régime de Gerson, régime absolument sans viande ni sel. Son raisonnement, qui me séduisit, avait été celui-ci : les microbes qui affectionnent le « milieu » constitué par mon corps carnivore pourraient vite se trouver dégoûtés s'il se muait en végétarien. Après deux mois d'obéissance ri-

goureuse au régime Gerson, je sentis pour la première fois de ma vie ma vitalité sapée; j'étais réellement en danger, et de longs mois passèrent avant que je pusse regagner mon équilibre normal. Il est évidemment impossible de nourrir les lions à la façon des brebis. La constitution, et partant l'hérédité, ont toujours une importance capitale.

BERGSON a dit que l'attitude du méthaphysicien devant la vie, à la différence de celle de l'homme de science, devrait être la camaraderie. Serait-ce parce que je suis né métaphysicien que j'ai toujours ressenti pour mon corps une affection doucement ironique? Je ne l'ai jamais pris tout à fait au sérieux. J'ai toujours accepté comme des contingences équivalentes la bonne et la mauvaise santé. Non que je n'aie préféré la première (généralement, pas toujours : pour certaines réalisations intérieures, la « petite santé », sinon la maladie, vaut mieux) : mais j'ai toujours considéré que, si déjà dans le domaine de l'âme il est peu judicieux de moraliser avant d'avoir compris, il est moins sage encore d'aborder le corps avec des postulats dont aucun, sans doute, n'est véritablement applicable. L'Esprit, naturellement, désire que le corps soit immortel; et rien n'est plus conforme aux normes spirituelles que l'idée d'une résurrection de la chair, du moment qu'une vie éternelle sur terre est impossible. Mais le fait capital de la vie physiologique individuelle est précisément son caractère limité dans le temps. Alors, l'Esprit exige au moins la parfaite santé, et cela non pas comme idéal suprême, mais comme norme.

Seulement, la santé existe-t-elle? Cette idée n'est-elle pas l'invention par excellence de l'esprit faux? La vie s'écoule d'un état de déséquilibre à un autre état de déséquilibre; c'est pourquoi elle doit toujours être en marche, comme la bicyclette. Ce déséquilibre est plus ou moins manifeste selon les cas, mais il existe toujours. Au point de vue de chaque état présent, tout changement est ou pathologique, ou révolutionnaire, ou catastrophique. Plus un être humain est sensitif, et plus il s'en aperçoit; c'est ceci, et non pas une santé réellement moins bonne, qui explique les malaises perpétuels dont se plaignent les artistes et les femmes. A vrai dire, les sensitifs sont mieux équilibrés que les hommes dits normaux, car, se rendant compte plus rapidement du moindre danger, ils s'y adaptent plus vite et plus parfaitement. Théophile Gautier a dit : « il n'y a que les bourgeois qui crevassent. » Il l'entendait en ce sens que seul l'homme obtus meurt pour des raisons purement physiologiques, indépendamment du sens spirituel que peut avoir une mort à tel ou tel moment. De même, certaines compagnies américaines d'assurance sur la vie, m'affirme-t-on, exigent double ou triple prime de leurs clients affiliés à la *Christian science* : une douloureuse expérience financière leur a appris que ces gens-là sont ceux qui meurent le plus facilement sans avertissement préalable. Il faut qu'un homme ait l'esprit passablement obtus pour affirmer sincèrement que la maladie n'existe pas; hypnotisé par son incroyable croyance, il risque fort d'émousser sa sensibilité à tel point que sa conscience ne perçoive plus aucun signal

d'alarme lancé par le corps. Non, ce n'est pas la maladie qui n'existe pas, c'est la santé.

Quiconque poserait la Santé en idéal absolu, devrait croire, en bonne logique, qu'on arrivera un jour à abolir la mort. Seule cette nécessité logique explique le succès de Mme Baker-Eddy, la prophétesse de la science chrétienne, pour ne rien dire de Mr Prentice Mulford, qui a intitulé *le Scandale de la Mort* un livre à énorme tirage. Si on admet une bonne fois que l'existence soit limitée, je me demande comment on peut se proposer pour idéal la parfaite santé; car si jamais cet idéal se trouvait entièrement réalisé, toute préparation physique à la mort ferait défaut, et la mort paraîtrait bien plus sinistre, bien plus absurde encore qu'elle ne paraît. Je crois que les vues profondément pessimistes des Grecs sur la mort et l'au-delà s'expliquent surtout par ce fait qu'aucun autre peuple n'a cru avec la même sincérité à la perfection possible de la vie corporelle. Mais je vais plus loin encore : même pour voir dans la santé un idéal relatif, et non pas absolu, il faut admettre d'abord que la vie banale de l'abruti que rien n'émeut est préférable à la vie intense. Car il est impossible d'éprouver de fortes émotions sans accentuer le déséquilibre originel. Les Grecs de l'époque mythologique étaient probablement sincères lorsqu'ils affirmaient la possibilité d'une harmonie entre la vie de l'esprit et celle du corps. Du moment où ils devinrent philosophes, ils ne purent que se payer de mots en persistant dans leur croyance ancestrale. C'est ce qui explique pourquoi le stoïcisme a été le dernier mot de l'antiquité pensante : car le stoïcisme se

026925

ramène, au fond, à une technique pour sauver les apparences vis-à-vis de soi-même. Le christianisme, par le fait qu'il réalisa plus clairement ce qu'est l'Esprit, vit mieux, du même coup, ce qu'est le corps. C'est pourquoi il adopta dès l'origine une attitude positive envers la maladie. Assurément, il considérait la vie terrestre comme une faute ou l'expiation d'une faute, et cette interprétation en quelque sorte juridique n'est pas acceptable pour une conscience éclairée. Mais l'attitude originelle du christianisme est certainement plus conforme au sens intégral de la vie que le point de vue moderne qui, voyant dans la maladie un malentendu ou le signe d'un état arriéré, affirme ou admet implicitement qu'elle peut être bannie de ce bas-monde. Non seulement ce point de vue est faux en soi : mais encore je doute que jamais celui qui l'adopte soit réellement sincère envers lui-même. Sinon, il y aurait moins de maladies nerveuses précisément de notre temps; car les maladies nerveuses sont les seules qu'on puisse créer, pour ainsi dire, arbitrairement, comme asiles ou lieux de retraite. Les gens qui, extérieurement, mettent le plus d'obstination à n'admettre que la santé, se donnent à eux-mêmes un démenti en étant malades, — d'une façon intéressante, bien entendu, — le plus souvent possible.

A mon avis, il n'existe qu'une attitude raisonnable et digne à la fois vis-à-vis du corps et de ses contingences : accepter la santé et la maladie comme des faits équivalents et comme des non-valeurs égales. Non pas que je préconise le mépris du corps : mais il ne peut y

avoir de valeurs, par définition, que dans l'ordre de l'Esprit. Et la majeure partie de la vie ne peut être ramenée à cet ordre. J'ai démontré ailleurs, tout au long, qu'il y a en l'homme du minéral, de la plante, du sang froid, du sang chaud, et qu'à la base de toute vie psychique se trouve une couche que j'ai appelée la gana, dont les lois propres sont absolument contraires à toutes les exigences de l'Esprit, où manger et être mangé ne font qu'un, où ce que l'Esprit tient pour le Mal apparaît comme le caractère spécifique de la vie primordiale, qui est une vie des bas-fonds. Et j'ai montré également que ces éléments si contraires aux postulats spirituels sont cependant des parties intégrantes de l'être humain, au même titre que l'Esprit. Impossible de renier ces éléments sans se diminuer soi-même. Impossible aussi de les modifier sensiblement dans le sens des idéals de l'Esprit, car sur leur domaine la liberté n'a pas de prise; ce qui caractérise la gana, c'est l'inertie, la lourdeur, la cécité, la répétition routinière et une mémoire terriblement fidèle. Dans ces circonstances, l'homme conscient de soi-même ne peut atteindre à une paix intérieure durable que *s'il commence par s'accepter intégralement tel qu'il est*. Le christianisme, malheureusement, a enseigné que la nature est pécheresse dans son essence, voire qu'elle est contraire à la volonté de Dieu. Il s'ensuit logiquement, chez ses adeptes sincères, ou bien une attitude méprisante envers le corps, ou bien une attitude cachottière, ou bien encore,

Méditations sud-américaines. Chap. « Continent du troisième Jour de la Création », « Gana », « Irruption de l'Esprit » et « Divina Commedia ».

par excès inverse, cette idée absurde que, malgré tout, les processus et les destinées du corps doivent être et sont conformes aux idéals de l'Esprit. Or, toute fausse interprétation réagit sur son objet et le déforme. Les deux premiers malentendus n'ont pas empêché la vie d'être grande et profonde, car ils laissaient intacte la tension qui existe entre la Nature et l'Esprit. Le troisième, tout moderne, a eu d'horribles conséquences. C'est à lui qu'est due cette laideur morale qui caractérise de nos jours le subconscient des Chrétiens typiques en Europe, et surtout en Amérique du Nord; car les êtres qui appartiennent à ce type humain professent l'optimisme le plus intégral. Rarement, chez eux, la maladie crée la sérénité et l'intériorisation, rarement la souffrance les fait progresser. Il n'y a pas d'impératif catégorique plus néfaste que celui qui commande d'être bien portant. Et ce même impératif devient obscène lorsqu'il se transforme en cet autre qu'il *faut* être jeune à perpétuité. Quiconque a et porte en même temps son âge véritable, est, pour ainsi dire, dans la beauté; car tout, chez lui, paraît bien à sa place. Alors s'affirment les valeurs propres à chaque stade de la vie, tandis que les défaillances apparaissent comme les ombres nécessaires que projette la lumière. Mais quiconque, pour corriger la nature, va au delà de l'ornement, la déforme. Et qu'y gagne-t-il au fond? Je ne crois pas que jamais femme ait été séduite par l'apparence trompeuse d'un homme maquillé. Au cas où sa vitalité est intacte, il peut inspirer l'amour malgré toutes ses rides et ses cheveux blancs. Tel le cardinal de Richelieu. Mais Ninon de Lenclos éga-

lement a inspiré des passions à l'âge des arrière-grand'mères. Ce n'est jamais le maquillage, c'est toujours la Nature qui inspire.

Mais n'insistons pas. La conclusion générale de ce que nous venons d'exposer, la voici. Il n'y a qu'une issue toujours vraie et définitive à l'impasse créée, pour la conscience, par la non-conformité des diverses couches qui composent l'être humain : c'est la bienveillante condescendance, la générosité envers soi-même.

A mon avis, cette générosité seule permet d'approcher l'idéal de la Santé. Du moment qu'on s'accepte soi-même, tel qu'on est, sans vouloir rien améliorer avant de l'avoir compris, on crée cette sympathie qui rend la conscience accessible à la synthèse originelle constituée par l'être humain ; synthèse dont les éléments sont l'esprit, l'âme, la chair, la gana, jusqu'à la reptilité et à la minéralité. Car cette synthèse préexiste en ce sens que chacun de nous, s'il se réalise et se cultive dûment, peut trouver la formule du rythme particulier qui correspond à son instabilité personnelle. Il s'agit là, toujours et en tout cas, d'une équation purement personnelle. Il n'y a pas de formules ni de normes générales ; il n'y a pas non plus d'idéal qu'on puisse reconnaître comme universellement valable. Le fameux *mens sana in corpore sano* des Romains ne vaut que pour l'équilibre dynamique primitif de ce paysan rusé que le Romain authentique ne cessa jamais d'être. Tout être supérieur est sensitif ; et il est instable en

Méditations sud-américaines. Chap. « Le continent du troisième Jour de la Création ».

proportion de sa sensibilité. Plus l'Esprit se développe, et plus augmente la tension entre ses lois et celles de la gana. Mais ceci n'implique pas qu'un être spiritualisé soit moins « bien portant » qu'un être enfoncé dans la matière; il se « porte » autrement, voilà tout. Et sûrement, au point de vue de tous les idéals spirituels, son déséquilibre particulier vaut mieux que l'équilibre apparent du rustre. Reprenons ici cette vérité d'expérience qui veut que tout être tant soit peu vital préfère la vie intense à la vie qui passe pour normale et idéale aux yeux des gouvernantes et des tantes. Tout être doué de vitalité cherche et emploie des stimulants quelconques, qui sont tous franchement nocifs, à les juger selon l'idéal de la normalité. J'ai connu une Anglaise qui affirmait que l'amour n'est qu'un enchevêtrement de maladies et que jamais elle n'en referait l'expérience, car elle redoutait tout ce qui complique l'existence. La vie héroïque est bien plus encombrante, bien plus riche encore en situations difficiles que l'amour, et pourtant tout homme sain, au sens profond du mot, n'admet que cette vie-là. De ce point de vue, il est facile d'écrire une apologie, voire un panégyrique irréfutable du vin. Aussi longtemps qu'on n'abolira pas la mort, l'idéal de la santé parfaite sera dépourvu de sens. Aussi longtemps que l'homme aspirera à dépasser son état normal, il recherchera les stimulants. Car chaque équilibre dynamique supérieur ne peut être atteint qu'après un relâchement des fixations précédentes. Les stimulants ne sont mauvais que du moment où ils abaissent le niveau ou lorsqu'ils sapent les bases de l'organisation psycho-physique.

Mais celui qui est parvenu au stade de la générosité envers soi-même, n'a plus besoin de croire à des idéals erronés. Et qui a réussi à incarner cette attitude de principe dans l'attitude familière et quotidienne d'une « camaraderie ironique » avec son corps, a par là-même éliminé ou neutralisé tant d'éléments psychiques perturbateurs, que, en bonne santé ou non selon les critères médicaux, il est aussi « sain » qu'il peut raisonnablement le désirer ; car son équation personnelle exige précisément ce déséquilibre-là. Et personne au monde ne désire réellement changer d'équation personnelle, car cela reviendrait à perdre son identité. La science médicale sait guérir déjà bien plus de maladies qu'on ne le croyait possible en théorie il y a vingt ans seulement. Et bien qu'il me semble probable que la nature inventera de nouvelles maladies pour compenser celles auxquelles elle devra renoncer, — le microbe de la grippe, par exemple, est sûrement plus inventif que les plus grands naturalistes : chaque année, il se présente sous des formes nouvelles et imprévues, — il n'est pas impossible du tout qu'on aille beaucoup plus loin encore dans la médication et surtout dans la prophylaxie; si bien que le résultat net sera franchement en faveur de la soi-disant bonne santé. Tout de même, ce qui me paraît certain et ce qui demeurera vrai en dépit de tous les progrès imaginables, c'est que seule l'acceptation généreuse de la nature humaine dans son ensemble crée la *conditio optima* pour tout régime, tout entraînement et tout traitement particulier.

DU point de vue où nous sommes parvenus, nous comprendrons sans peine le vrai sens de ce primat de la médication psychologique dont on fait tant de cas de nos jours. En principe, on guérira toujours le corps de préférence par des moyens physiques, et l'âme par des influences psychiques; car le fait capital est qu'il s'agit là de deux manifestations différentes de la vie, accessibles chacune, avant tout, à des agents de son propre ordre. Mais puisque l'homme n'est en aucun sens une machine, il n'y a nulle part de cloisons étanches entre les diverses parties de son être, et on peut atteindre le tout, ou une partie quelconque, en partant de n'importe quel point, pourvu qu'on connaisse le procédé. Il existe sans doute une force curative spéciale que possèdent tous les grands médecins; elle consiste apparemment dans le pouvoir d'extérioriser cette force régénératrice qui à tout instant répare les dégâts survenus en chacun de nous. Cette force, les uns la concentrent dans leurs mains; ce sont les artistes du massage et, à un degré supérieur, ceux qui guérissent par la simple imposition des mains. D'autres l'ont dans leur voix, leur regard, leur « présence » générale. Et ils en « chargent » les remèdes qu'ils emploient, bonnes paroles ou produits chimiques. Je ne crois pas que dans aucun cas vraiment grave (je ne parle évidemment pas de cas chirurgicaux ou d'affections où un traitement banal est suffisant), un médecin qui ne fût pas « guérisseur » au sens indiqué ait guéri un seul malade qui ne se fût aussi bien

Renaissance. Chap. « Psychanalyse et perfectionnement de soi-même » et « Art médical et psychologie des profondeurs ».

rétabli sans son aide; jamais, par exemple, je n'ai entendu parler de médecins à grands succès qui ne fussent possédés du *désir* de guérir. C'est que le guérisseur a son centre actif dans ce « point d'indifférence » où corps, âme et esprit se touchent ou convergent. Or, puisque l'homme est dans son essence un sujet, et non pas un objet; puisque le subjectif, et partant le psychique prédomine en lui, il est clair qu'en fin de compte, c'est l'attitude ou la force intérieure qui décident. D'où l'importance du *désir* de guérir, chez le malade bien plus encore que chez le guérisseur. D'où l'importance des questions spirituelles pour la solution des problèmes les plus charnels; ceci va jusqu'à la digestion. Une découverte psychanalytique a souvent guéri du même coup une constipation de vieille date. Et si la bonne attitude intérieure ne suffit pas à guérir d'un mal, on voit tous les jours des hommes qu'une « idée supérieure », comme me le disait un vieux médecin français, soit une fonction, une responsabilité, un livre à écrire, tient debout, sinon en bonne santé. Ces gens-là, bien entendu, ne luttent pas contre le mal; le mal ne s'en prend pas à eux; ou bien, s'il survient, il les dérange à peine. Le cas extrême est représenté par des ascètes comme Gandhi.

Le soi-disant primat de la médication psychologique se réduit donc à ceci : en dernier lieu, c'est toujours le « sujet » en l'homme qui décide, sujet qui est une entité unique dans chaque cas particulier. Et cette « unicité » ne peut être atteinte en son tréfonds que par une « unicité » correspondante. D'où la nécessité de la « sympathie », — sympathie dont la « confiance » n'est

qu'une expression superficielle, — entre médecin et malade dans tous les cas compliqués. S'il existe tant de méthodes diverses et contradictoires pour guérir, c'est qu'évidemment chaque praticien a une clientèle particulière. Mais le plan propre de cette unicité est situé à une profondeur plus grande que la conscience, que l'intelligence, et même que l'âme au sens courant du mot. C'est le plan propre de l'Evolution créatrice de la vie même. Si l'on considère la question en se plaçant à ces profondeurs-là, on ne peut maintenir une nette distinction entre corps, âme, esprit, etc. : tout se tient, tout se conditionne. Là, ce qui se manifeste à la surface sous forme de phénomènes irréductibles l'un à l'autre, apparaît comme *expression* multiforme d'un même Sens profond. Celui-ci est plutôt tellurique ou plutôt spirituel, selon la constitution propre de l'individu en question. Il y a bien des humains sur lesquels l'Esprit n'est pas encore descendu. Cependant, eux aussi sont, en dernière analyse, des « sujets ». C'est pourquoi les plus grands médecins ont probablement vécu aux époques où la science médicale existait à peine. Le penchant le plus néfaste de l'homme, au point de vue de la compréhension et de la pratique de la vie, c'est son penchant primitif à généraliser, son penchant à croire que l'Unité doit exister partout, et à vouloir l'octroyer sur tous les plans. Le postulat de l'Unité vaut uniquement dans le domaine de l'Esprit, et tout n'est pas Esprit. Le prototype de la généralisa-

Renaissance. Chap. « Art médical et psychologie des profondeurs ». *Méditations sud-américaines*. Chap. « Irruption de l'Esprit » et « Divina Commedia ».

tion, si chère aux adeptes de la Science, c'est la superstition, qui dans chacune de ses manifestations établit entre des faits disparates plus de liens que ne peut le faire la plus complète équation différentielle. D'où le prestige immortel de la superstition.

Nous verrons plus tard qu'en partant de cette multiplicité irréductible qu'est la vie donnée, on peut arriver à créer une synthèse supérieure. Mais cette synthèse-là dépasse le plan de toute santé possible. Sur ce plan-là, le problème de la santé ne se pose plus.

EN revanche, le problème moral, au sens primaire du mot, appartient tout entier à l'ordre de la santé. Originellement, morale ne signifie pas autre chose que Forme et Ordre. Il n'existe ni plantes ni bêtes immorales. Dans leur cas, la Nature maintient par elle-même les formes et les ordres particuliers qui définissent et assurent l'équilibre tant extérieur qu'intérieur. Chez l'homme, doué de conscience et de libre-arbitre, il faut que l'imagination parachève ce que la Nature n'a fait que commencer. Plus les hommes sont primitifs, et plus les morales sont rigides; car petit est alors le rôle de l'intelligence par rapport à celui de l'instinct. Ceci s'applique aussi bien à la moralité individuelle qu'à la morale sociale, car l'homme appartient dès l'origine à un groupe; la conscience sociale et la conscience individuelle ne font qu'un au début; et si loin qu'aillent plus tard la différenciation, l'union originelle est si profonde

Psychanalyse de l'Amérique. Chap. « Moralité ». Renaissance. Chap. « Le problème éthique ».

qu'un homme physiologiquement anti-social est toujours un phénomène pathologique; son prototype est le criminel.

En ce sens, moralité et santé appartiennent indubitablement au même plan. Par contre, moralité et spiritualité appartiennent à des plans radicalement différents. Une des grandes erreurs de la tradition chrétienne en Europe consiste à perpétuer ce préjugé que les questions morales sont d'ordre spirituel. On peut, certes, créer une correspondance entre une morale quelconque et les exigences de l'Esprit. Mais originellement la morale n'a absolument rien à voir avec l'Esprit. C'est pourquoi la sagesse hindoue, la plus profonde de toutes dans la compréhension de ces problèmes, enseignait que l'homme spiritualisé est, par définition, au delà du Bien et du Mal; quoi qu'il fasse, il a raison de le faire, car tout chez lui est en harmonie avec le Sens spirituel qui le domine. Le jour où Saint Augustin dit : « Aimez, et puis faites tout ce que vous voudrez », il était sur la voie de la même vérité. Jusqu'ici, on n'a envisagé ces questions qu'au point de vue de l'Esprit. Si on part de la vie tellurique, il faut dire : le Sage, voire le Saint, n'est jamais moral; les normes de l'Esprit sont totalement différentes de celles de la Terre; si les principes de la gravitation, de l'inertie, du sérieux, régissent celle-ci, l'Esprit, lui, est Jeu dans son essence. Il ne prend pas au sérieux les contingences terrestres, dont font partie les questions de santé, et partant de morale. L'ascète qui renie les liens et les obligations terrestres est

Compréhension créatrice. Chap. « Sagesse hindoue et sagesse chinoise ».

bien plus immoral au fond que l'artiste qui vit en marge des lois sociales, et c'est simple justice qu'il jouisse rarement du bien-être physique. Même aujourd'hui, peu de gens se rendent compte de cette vérité que je tiens pour irréfutable, car dès l'aube des temps on est convenu d'accorder au Saint et au Sage le droit d'avoir une « morale » toute personnelle. On a trouvé bon que le Bouddha abandonnât sa femme, que le Christ répudiât sa mère et que saint François d'Assise fit déshonneur à son père. Par contre, l'artiste a toujours été considéré comme immoral. Il a été méprisé ou admiré pour cette immoralité, selon l'esprit de l'époque. Tout le monde sait que quelque chose « ne va pas », lorsqu'un artiste vit en parfait bourgeois. C'est que la « santé » particulière de l'artiste ne peut ne pas avoir quelque chose de morbide aux yeux de la masse.

Il est navrant de penser à tant de vies ruinées par ce préjugé que l'ordre moral serait fonction de l'ordre spirituel. Les questions morales n'ont jamais de signification spirituelle par elles-mêmes; ce sont de pures questions d'équilibre physiologique. Mais pour cela même, ces esprits ont tort, qui, se plaisant à s'appeler libres et forts, prétendent que les manifestations de la vie sexuelle n'ont rien à voir avec la morale : elles ont tout à voir avec la morale, car ces manifestations, dont dépend la durée du genre humain, sont d'une importance primaire et capitale au point de vue « santé ». Ce qui est vrai, c'est que les questions sexuelles n'ont aucune impor-

Méditations sud-américaines. Chap. « Divina Commedia ».

tance spirituelle. Combien de jeunes âmes ont été ruinées jadis par ce préjugé que la masturbation est un crime entraînant pour châtiment la décadence physique! De combien de laideurs notre planète n'a-t-elle pas été défigurée par suite de la persécution ou bien de l'apothéose de l'homosexualité! C'est peut-être en passant directement à la limite théorique, comme on le fait en mathématique, que je parviendrai le mieux à faire comprendre l'essence du problème. J'affirme donc : en principe, le « vice » peut être éliminé de la vie comme une conception inutile, car il n'existe qu'en fonction d'une fausse accentuation de certains faits et gestes physiques. Chez les Grecs, la pédérastie était certainement surestimée; mais puisqu'ils en associaient l'idée avec la beauté et l'élévation de l'âme, puisque, par leur prédilection pour cette forme de l'amour, ils ne compromettaient jamais la perpétuation de la race, leurs mœurs ne dégénéraient jamais en laideur. Par contre, la découverte monstrueusement tardive du sexe en Amérique du Nord et l'accentuation excessive de la pure satisfaction physique ont créé une hypertrophie qui rend vicieuse l'innocence même. En Europe, c'est en partant de l'œuvre de D.-H. Lawrence, qu'on comprend le mieux le sens de ces phénomènes. Ses ouvrages, si beaux qu'ils soient au point de vue littéraire, sont pornographiques par excès de puritanisme. Nous avons montré ailleurs que dans le puritanisme l'accent psychologique repose sur le mot « pur »; en conséquence, la transition du purisme moral au purisme sexuel est facile et même inévitable, tant qu'on persiste dans l'attitude puritaine. Pour arriver à

une vue conforme au Sens des problèmes sexuels, il faut dépasser tout préjugé de pureté, car tout n'est pas pur dans la vie, et bien des choses ne peuvent le devenir que par des manœuvres qui rendent odieux ce qui est normal. Cette libération du préjugé puritain était l'idéal de Lawrence lui-même. Dans sa dernière préface à *l'Amant de Lady Chatterley*, il a fort bien dit quelle serait la norme de l'humanité de demain : tout ce qui est naturel est normal à sa place normale ; il faut poser tous les problèmes tels qu'ils se posent réellement. D.-H. Lawrence n'a pas réussi à réaliser son idéal, car jusqu'à la fin il est resté puritain dans l'âme. Mais au sens où Lawrence y aspirait, le vice peut certainement être éliminé, en théorie, de la vie normale ; il ne sera plus dès lors que l'expression, — également normale, d'ailleurs, — de constitutions pathologiques. Et la pratique est en marche vers l'idéal théorique. La prostitution est très sérieusement en baisse dans le monde entier, de la France à la Russie soviétique. Et les transformations qui rendent possible ce développement ne sont certes pas des signes d'immoralité : ils annoncent l'avènement d'une *nouvelle* morale, c'est-à-dire d'une nouvelle forme et d'un nouvel ordre de la vie, — et jamais une morale n'est autre chose ou davantage que cela. Considérons le niveau d'éducation et de co-éducation générale qui est le nôtre après la victoire du féminisme sur toute la pla-

Psychanalyse de l'Amérique. Chap. « Moralité ». — Sur l'impureté et la laideur essentielles des bas-fonds de la Nature, voir : *Méditations sud-américaines.* Chap. « Continent du troisième Jour de la Création » et « Delicadeza ».

nète; rendons-nous compte de l'instruction que chaque être jeune reçoit inévitablement, aujourd'hui, en science naturelle théorique et appliquée; souvenons-nous que l'immense majorité de nos contemporains est contrainte de gagner sa vie hors du foyer : étant données ces conditions de vie, il est manifestement impossible de restaurer cette innocence des jeunes filles et cette existence protégée des jeunes femmes, qui fut dans le passé l'idéal de tant de générations. En théorie, force sera aux hommes d'admettre désormais que les femmes ont droit à pouvoir disposer de leur personne avec la même liberté qu'ils ont toujours revendiquée pour eux-mêmes. Mais il n'est pas sûr que cela doive tellement changer les mœurs effectives; de toute façon, les apparences ne changeront guère. Les jeunes Français qui avant la guerre voyageaient en Allemagne trouvaient souvent les jeunes filles allemandes peu sérieuses; auprès des peuples nordiques, ce n'étaient pas les jeunes filles, mais les jeunes femmes françaises qui avaient une réputation analogue. Ce qu'il y avait de vrai là-dedans est une expression de cette loi générale découverte par l'ethnologue Léo Frobenius : chez tous les peuples matriarcaux, la virginité de la jeune fille qui désire se marier est obligatoire, mais après le mariage elle peut se permettre des libertés; chez les peuples patriarcaux, par contre, la jeune fille peut avoir des aventures, tandis que l'épouse doit être fidèle par définition. Aujourd'hui, certainement, pour ce qui est de la liberté accordée aux jeunes filles, il y a convergence de toutes les femmes vers le type patriarcal, qui est en Europe le type nordique, — bien que je doute

fort que la jeune fille latine désireuse de se marier devienne jamais très libre dans ses mœurs. Et cette évolution a ceci d'absolument positif que le « vice » diminue partout.

Pour le reste, il n'y a sûrement aucun danger que survienne une période d'« immoralité » durable. Puisque la morale signifie Forme et Ordre de la vie, son défaut absolu signifie désintégration; c'est là le sens exact du mot « démoralisation », et la désintégration mène nécessairement à la mort de la race. D'autre part, pour cette raison même que la morale est Forme et Ordre, ni plus ni moins, les états d'immoralité sont des phénomènes normaux lorsqu'un ordre donné se disloque; le cas est identique à celui de la guerre, qui paraît chose normale du moment que l'équilibre entre deux peuples a été détruit, bien qu'elle légalise tout ce qui en temps de paix est considéré comme crime. Cependant, l'immoralité n'est chose normale que comme bref état de transition. Et jamais dans l'histoire l'immoralité n'a régné longtemps. Du désordre passager naît fatalement un ordre nouveau, soit une morale nouvelle, ce qui veut dire un nouvel état de santé. Et ce qui règne en Europe au moment où j'écris ceci, en 1933, n'est plus déjà l'immoralité de la première décade de l'après-guerre, mais l'aurore d'une nouvelle moralité.

Nous avons dit qu'au fond la Santé n'existe pas. Dans le même sens, on pourrait dire : la Morale (avec une majuscule) n'existe pas. Il y a plusieurs bonnes morales possibles, — il n'y en a pas beaucoup, tout comme il n'y a pas beaucoup de types différents d'organisation

vitale, car même en théorie, le nombre des équilibres possibles est restreint, — et bien des morales théoriquement bonnes sont en réalité détestables. Ce qu'il s'agit de trouver, c'est la morale qui soit bonne dans tel cas particulier. Grâce aux lois des grands nombres et à la remarquable homogénéité des hommes dans tout ce qui est primaire, le problème se pose en fait, dans la majorité des cas, tel qu'il s'est toujours posé. Mais il n'en est pas de même quant au *Sens*. Une nouvelle vue, une nouvelle compréhension des faits les transforme effectivement, parce que dans le cas de l'homme spirituellement conscient, le *Sens* crée l'état de faits, la réciproque n'étant pas vraie. Les mêmes faits signifient autre chose pour l'homme selon le degré de sa compréhension. Or la compréhension plus profonde dont nous sommes capables aujourd'hui annule par elle-même l'ordre ancien et met un ordre nouveau à sa place. Qui a compris le vrai sens de la morale, n'est plus enchaîné par les préjugés du passé, si puissants soient-ils. Il n'en deviendra pas immoral pour autant, bien au contraire : il cessera de se croire supérieur lorsqu'il se révolte contre le sens commun ; il ne sera pas surréaliste, puisque la réalité bien entendue lui suffira. Et ce qui est vrai de la morale, est vrai, exactement au même sens, de la santé. Il n'y a ni bonne ni mauvaise santé en soi, il n'y a que des équilibres psycho-physiques particuliers, qui tous

Les deux livres *Compréhension créatrice* et *Renais-*
sance traitent du primat du *Sens* sous tous ses aspects. Le plan particulier du *Sens* a trouvé sa délimitation définitive dans les chapitres « *Irruption de l'Esprit* » et « *Divina Commedia* » des *Méditations sud-américaines*.

sont instables par essence, mais plus ou moins bien ajustés dans l'agencement total des êtres et des choses. Pour accepter cela, chez soi-même comme chez autrui, il faut en premier lieu être généreux; généreux en physiologie comme en morale. Et de même qu'en comprenant la contingence de toutes les morales on ne devient pas immoral, mais au contraire moral d'une moralité supérieure : de même la générosité envers le « soi-même » physique ne rend pas complaisant au sens de la self-indulgence anglaise. Générosité n'est jamais faiblesse; les forts seuls peuvent être généreux. L'être humain qui a atteint cette distance intérieure par rapport à son moi, grâce à laquelle devient possible la camaraderie et l'affection ironique, est parvenu du même coup à ce niveau où peut enfin se réaliser le seul genre de *self-control* qui vaille : non pas celui du tyran, du gendarme ou du pion, mais celui de l'ami plus âgé qui sait tout, comprend tout, et qui d'une main légère conduit ses cadets vers leur propre bien.

PROPRIÉTÉ

LOGIQUEMENT, la première préoccupation de l'homme devrait être la santé. En réalité, il n'en est rien. Sa préoccupation primaire n'est pas même la vie : c'est la propriété. Machiavel donna à son prince idéal ce conseil (je ne me rappelle pas le texte exact, et il se peut bien que ma mémoire capricieuse ait fait du tableau une caricature) : « Tuez autant d'hommes que vous vous voudrez, car il y aura toujours des héritiers pour s'en réjouir; mais gardez-vous bien de dépouiller d'un seul centime les vivants destinés à vivre encore. » En effet, l'instinct le plus profond de tout être est la Peur originelle. Et principalement, cette Peur originelle ne se rapporte pas à la mort, mais à la famine. C'est pourquoi le soldat assuré qu'on pourvoit à ses besoins matériels et à qui on reconnaît le droit de voler et de piller au besoin, est, du point de vue de ses instincts, l'homme qui jouit de la plus grande sécurité.

Comme sauvegarde contre la Peur originelle, l'instinct de sécurité constitue la première impulsion active de tout être vivant. Mais une réelle sécurité n'est pas garantie par l'armure, elle l'est uniquement par l'impossibilité d'être attaqué.

Méditations sud-américaines. Chap. « Peur originelle »
et « Guerre ».

Celle-ci ne peut être naître que du *droit* de propriété, c'est-à-dire du droit d'occuper exclusivement l'espace nécessaire à l'existence. C'est pourquoi, à l'exception du soldat qui jouit du droit à la violence, le « propriétaire » seul se sent assuré sur cette terre; ainsi s'explique que tout être normal éprouve tôt ou tard le besoin impérieux de s'y enraciner.

Ce que nous venons de dire éclaire le fait, si difficile à comprendre à première vue, que la propriété jouisse d'un prestige originel, et non pas la force. Si, sur le plan des liens spirituels, l'autorité morale est supérieure à la force, le prestige de la propriété lui est également supérieur sur le plan de ce qui est attaché à la terre. Le fait est que dans les stades les plus primitifs, le servage pour dettes passa toujours pour une chose toute naturelle qui, le cas échéant, n'a nul besoin de la force pour être exécutée. Celui qui donne ou qui prête acquiert aux yeux du plus profond instinct originel les prérogatives de l'acheteur. Dans le contrat social de dépendance, ce n'est pas la loyauté qui constitue le lien primaire, car il n'y a de loyauté que fondée sur l'Esprit, qui doit lui-même créer un lien pour être lié: c'est la relation matérielle du patron qui « donne du foin ». Cette conception est si profondément ancrée dans les couches les plus anciennes et les plus primitives de l'homme, qu'au plus profond de l'être tellurique le prestige de toute puissance est ressenti ainsi: l'un possède tellement plus que les autres, que le glaive même lui obéit.

Les considérations précédentes suffisent, me semble-t-il, à prouver la légitimité de l'instinct

de Propriété et l'absurdité de toute réforme basée sur l'espoir que cet instinct pourra s'éteindre. On ne change pas les instincts primordiaux. Ce n'est pas signe de profondeur que de protester contre la nature élémentaire, mais simplement signe d'esprit faux. On a bien le droit de vouloir incarner des idéals spirituels dans la matière, même s'ils paraissent être contre nature; il est bien de vouloir mourir pour un idéal spirituel. Mais la propriété n'a rien à voir avec le spirituel. Le problème qu'elle soulève appartient tout entier à l'ordre de la Nature, que tout Esprit, si libre soit-il par ailleurs, est bien obligé de respecter, comme le poète, s'il veut exercer une action ici-bas, se voit forcé de se soumettre aux lois du langage. En ce sens, on ne saurait mieux définir l'idéalisme irrespectueux de la Réalité que comme une tentative pour améliorer le monde par des moyens inexistants. Il nous faut une fois pour toutes, jusqu'au Jugement dernier et même au delà (au cas où celui-ci, comme l'enseigne l'église orthodoxe grecque, aboutirait à l'avènement d'une nouvelle terre) compter sur l'instinct de propriété comme sauvegarde contre la Peur originelle. Certes, la propriété au sens français du mot, n'est pas la seule sauvegarde qui puisse créer la sécurité; comme forme spécifique elle est l'expression de la mentalité romaine qui ne se retrouve nulle part en dehors de son rayon d'action originel; et comme principe elle représente la forme de sécurité normale des peuples matriarcaux, chez lesquels l'esprit de la mère donne le ton. Les peuples patriarcaux, qu'intéresse originellement la conquête et non pas la possession, expriment la même tendance origi-

nelle par un système quelconque d'usufruit; d'où le système féodal des Germains, la propriété familiale, presque impersonnelle, des communautés hindoues et chinoises et le soi-disant communisme des Russes (en réalité, le communisme russe n'existe pas, hormis comme religion; c'est un étatismisme socialiste outrancier). Mais les patriarcaux, exactement comme les matriarcaux, aspirent en premier lieu à la sécurité; leur manière d'y arriver, c'est l'abandon entre les mains du suzerain, du clan ou de l'Etat qui, lui, possède tout. A y regarder de près, les réformateurs en matière d'économie se paient tout simplement de mots lorsqu'ils prétendent abolir la propriété. Aucun d'eux n'y a réellement pensé, à moins qu'il ne renonçât au siècle; car il y a — ceci ne fait aucun doute — des êtres si privilégiés par l'Esprit que la loi de la Terre n'a guère de prise sur eux. Les réformateurs sociaux et non pas religieux au fond, lorsqu'ils étaient radicaux, ont ou bien voulu abolir la propriété des autres au profit d'eux-mêmes ou de leur classe, ou bien préféré un autre système de propriété à celui qu'ils trouvaient en vigueur. Celui qui s'occupe des affaires de ce bas monde a bien le droit d'avoir plus que du bon sens : il n'a pas le droit d'avoir moins que du bon sens. Et, hélas! la majorité des idéalistes n'a point péché par excès, mais par défaut...

DONC, cessons d'admirer tout soi-disant idéalisme qui en réalité est le simple signe d'un esprit faux. Mais, d'autre part, si on a bien com-

pris les vérités énoncées dans le paragraphe qui précède, on ne se trouve point du tout confirmé dans ses croyances traditionnelles : si la propriété constitue la sauvegarde élémentaire contre la Peur originelle, *il est absurde d'en associer l'idée avec des valeurs spirituelles quelconques*. Et quiconque l'a compris est bien plus révolutionnaire, du point de vue béatement bourgeois, que n'importe quel réformateur économiste, si radical soit-il. Car la propriété, à ses yeux, n'est pas du tout sacrée. Mais, une fois fixé là-dessus, il ira plus loin encore : il se mettra forcément à douter de tout droit dit « sacré ». Nous avons vu que la sécurité réelle n'est jamais garantie par l'armure : elle ne peut naître que du *droit* de propriété. Partant, le droit de propriété est plus profondément enraciné dans l'instinct que toute autre forme incarnant un droit. Ceci est tellement vrai que la racine terrestre de toute conscience du droit se trouve dans le sentiment de propriété. Originellement, le sentiment du droit n'a rien à faire avec la justice, puisque la justice compare, ce que ne saurait faire aucun instinct aveugle : celui-ci affirme purement et simplement une prétention personnelle à la sécurité. En ce sens, il paraît parfaitement logique que le peuple légiste par excellence, celui qui certainement inventa le droit formel au sens moderne, le peuple romain, ait été le peuple le moins métaphysique et le moins spirituel qui ait jamais joué un rôle historique. Le droit en soi n'est rien autre que *fixation*, sans la moindre qualification morale et spirituelle; c'est la

Méditations sud-américaines. Chap. « Peur originelle » et « Guerre ».

fixation d'un espace vital socialement reconnu pour intransgressible et désormais hors de toute discussion. C'est pourquoi le droit fondamental de toute nouvelle civilisation fut toujours celui des vainqueurs, traçant sur les ruines des vaincus des frontières nouvelles, désormais « sacrées » par définition.

Qui a bien saisi cela, ne croira jamais plus à aucun droit « sacré ». La vérité, la voici : *de toutes les idoles, le droit considéré comme l'incarnation ipso facto de la justice est la plus ignoble*. C'est uniquement grâce à cette association des idées de justice et de droit qu'à travers des siècles et des millénaires on est parvenu à maintenir les plus amères injustices, avec le consentement des victimes. Toutes les oppressions, toutes les exploitations, tous les esclavages viennent de là. Le droit ne devient juste que du fait qu'il fixe un lien qui se trouve être juste en soi. Mais au sens de « une fois pour toutes », c'est chose foncièrement impossible, car la vie se transforme d'instant en instant, et toute situation nouvelle exige une équation sur des données nouvelles. C'est pourquoi non seulement la vieille sentence latine est vraie : *summum jus summa injuria*, mais encore tout droit compris comme un lien immuable est immoral et mauvais au sens le plus profond. Ici s'applique tout ce que Jésus-Christ prononça contre la justice légale. Quiconque croit encore que la Révolution française a inauguré un progrès absolu, n'a qu'à méditer ce fait : depuis lors l'Europe gémit sous la suprématie de l'avocat, type d'esprit formé par le devoir professionnel, qui ne pense qu'à défendre ce qu'il a ou à gagner davantage au détriment

des autres, en s'appuyant sur d'utiles fictions. Nous l'avons expliqué ailleurs : le droit formel est enfant du Mensonge, et non de la Vérité. Il procède de fictions, il cherche à capter la réalité dans un filet de fictions et à la faire entrer définitivement dans un cadre de fictions.

Les deux erreurs les plus néfastes de l'ère chrétienne furent la création et la perpétuation de ces deux préjugés : que premièrement tout ce qui n'est pas d'origine spirituelle ou réductible à l'Esprit, est un mal qu'il faut supprimer; et que, secondement, tous les faits donnés peuvent être transformés par l'initiative spirituelle. La première erreur a conduit, après bien des péripéties toutes malheureuses, à cette idée qui constitue la base des révolutions sociales modernes : que la propriété, c'est le vol. Idée d'autant plus nocive que dans leur tréfonds les possédants la partagent, ce qui leur donne une mentalité de voleurs; d'où leur insigne manque de charité. Ce manque de charité, qui caractérise les peuples dits chrétiens, est totalement inconnu parmi les Orientaux. La langue hindoue n'a pas même d'équivalent pour notre mot « merci », tellement il paraît naturel que tout homme qui possède donne à qui n'a pas. L'autre erreur fondamentale de l'ère chrétienne a conduit à la suprématie des fictions. Comme il n'est manifestement pas vrai que le caractère de tous les faits puisse être changé par l'Esprit, on s'en tire en décrétant que la définition crée la réalité. D'où la bonne conscience des avocats qui défendent une cause quelconque. D'où la possibilité de ce

Méditations sud-américaines. Chap. « Guerre » et « Delicadeza ».

traité de Versailles, absurde à tout point de vue qui tiendrait compte des forces réelles, mais dont les fauteurs croyaient sincèrement qu'il était « sacré », simplement parce qu'il avait été défini comme juste en son essence. D'où encore cette fiction nord-américaine, selon laquelle la seule loi naturelle inébranlable, préméditée par le plan du Créateur, c'est que chacun paie ses échéances. La crise mondiale, au point de vue nord-américain, est certainement survenue contre la volonté du Destin, *ὑπέρομον*, comme disaient les anciens Grecs, et partant contre celle du Dieu puritain tout-puissant...

Faut-il s'étonner, dans ces circonstances, de voir s'affaiblir aux yeux des peuples, avec la rapidité d'une progression géométrique, le prestige de l'idée même du droit, et devenir de plus en plus sanguinaire la révolte contre toute fixation traditionnelle? Si, dans le cas de la Propriété et du Droit, il s'agissait de principes spirituels, très certainement les révolutionnaires les plus outranciers auraient raison au sens absolu. Mais ces idées ne sont pas d'origine spirituelle. Elles sont issues des bases primaires de la vie, des bas-fonds mêmes. Comme expression des besoins primaires, elles sont légitimes et nécessaires. Seulement, il ne faut pas qu'elles usurpent une signification qui ne leur revient pas, et que leurs matérialisations se fassent valoir en imposant leur loi en dehors de leur cadre propre. Au contraire, il faut qu'enfin l'Esprit leur assigne, une fois pour toutes, le rayon d'action très limité qui est leur dû.

LE caractère « sacré » de la Propriété et du Droit est donc une fiction de l'esprit faux. Ceci apparaît avec la dernière clarté si l'on considère qu'une fois Propriété et Droit reconnus pour « sacrés », la conquête du bien d'autrui et la suppression des fixations du passé (donc la politique bolchévique) devraient l'être également. Les notions dont nous nous sommes occupés jusqu'ici se rapportent au côté statique de la vie. Mais, vue en grand, la vie est en premier lieu dynamique, et tout dynamisme transgresse nécessairement les cadres rigides qui entravent son élan. A la Peur originelle correspond en effet, sur le même plan des bas-fonds, son pendant dynamique : la Faim originelle. Cette Faim est le principe moteur de toute croissance. Or la croissance, de par son essence même, aspire à l'infini, et partant elle ne reconnaît aucune limite pour définitive. En conséquence, la Faim originelle est originairement agressive et insatiable. Elle est opposée de par sa nature à tout instinct de sécurité. Le risque est son élément, l'illimité est son but à chaque instant. D'où un conflit originel avec tout ce qui est de l'ordre de la Propriété et du Droit. Dans les bas-fonds, un combat perpétuel fait rage entre Faim et Peur; point d'équilibre permanent et harmonieux entre elles. Mais, si élevé que soit le plan vital sur lequel les événements se passent, jamais cette lutte ne cesse et jamais elle ne change de caractère.

On voit bien ce que cela signifie au point de vue de l'idéalisme courant, si l'on se rend compte sans restrictions mentales qu'absolument toutes les conquêtes, et non seulement les conquêtes,

mais absolument tous les changements, toutes les croissances et tous les progrès se sont accomplis et s'accompliront *toujours*, inévitablement, en fonction de la Faim originelle qui est l'ennemie-née de la sécurité. Qui juge inadmissibles la conquête et l'abolition du droit acquis, décrète inadmissible, du même coup, tout progrès. Or, comme la vie même la plus statique, tant qu'elle dure, — ce qui veut dire : tant qu'elle s'élançe vers l'avenir, — a son côté dynamique, jamais personne ne s'est exclusivement appuyé sur le principe de la Sécurité. Chacun admet pour lui-même un droit au progrès; il dénie seulement ce même droit à son voisin ou à son concurrent. Nous touchons ici à la racine du pragmatisme, cette philosophie d'origine nord-américaine, mais en fait étendue de nos jours à tout l'Occident, qui considère que le succès crée le droit et la légitimité. En effet, tous les droits sont originellement des droits de vainqueur, et tous les crimes définitivement jugés tels ont été à l'origine des tentatives faites par ceux qui dans la suite furent vaincus, pour changer à leur profit un équilibre donné. S'ils n'avaient réussi, absolument tous les grands hommes d'Etat qui modifièrent l'ordre préexistant survivraient dans l'histoire — s'ils y survivaient — comme de purs et simples criminels. D'où l'idée du Droit de guerre, plus élégante assurément que celle du pragmatisme américain, mais identique à cette dernière quant à son sens profond. D'où l'idée de l'élection divine du vainqueur, si bien ancrée dans le cœur des Indiens de l'Amérique du Sud, par exemple, que

dès le premier jour les femmes indiennes considèrent comme un honneur d'avoir des enfants des conquistadores, meurtriers ou bourreaux de leurs maris. D'où enfin toute l'éthique chevaleresque qui ne juge digne d'un homme que la vie de conquête et qui méprise le bourgeois attentif à garder ce qu'il possède et le marchand. Si donc aujourd'hui on n'use du mot « sacré » que pour le Droit, la Propriété et les traités, d'autres époques n'ont estimé « sacrés » que les principes exactement opposés à ceux-là.

Mais, de toute évidence, la Faim originelle, avec ses dérivés, n'est pas plus « sacrée » que la Peur originelle. Pourquoi n'a-t-on jamais réussi à humaniser la guerre, à rendre morale la politique et altruiste le commerce? Parce que, du coup, ces « progrès » rendraient ces activités impossibles. Le commerce est égoïste, ou bien il n'est pas; impossible de faire des affaires sans vouloir profiter, ce qui ne peut se faire qu'au détriment de quelqu'un; cette fiction moderne, selon laquelle les bonnes affaires seraient celles dont les deux intéressés retirent le même profit, est probablement la fiction la moins honnête qu'ait inventée l'esprit de notre temps. Dans le cas le plus favorable, l'un des partenaires n'est pas directement exploité; si le Moyen Age définissait tel taux d'intérêt comme légitime, et tel autre comme usurier, il se payait de mots; ces financiers modernes qui décrètent que celui qui court le risque a droit à tout le gain, sont plus sincères au fond. Les questions d'argent entre parents et amis ne seraient pas tellement dangereuses pour les relations personnelles, s'il n'intervenait ici, par nécessité naturelle, un facteur

rationnellement égoïste, qui est incompatible avec les normes d'un ordre émotionnel supérieur. Pour cette raison même, là où un ordre émotionnel de ce genre gouverne une vie donnée, il est généralement admis que les questions économiques ne doivent jouer aucun rôle; les religieux ne doivent rien posséder, le chevalier ne se vend à aucun prix; et entre parents, au sens vaste ou restreint du terme, la concurrence matérielle n'existe pas. Ceci explique pourquoi l'idéal communiste est indéracinable : c'est seulement si *tous* les hommes s'aimaient comme s'aiment par définition les proches parents que la lutte des intérêts pourrait cesser. Mais le monde n'est pas composé de proches parents, et s'il l'était, il est peu probable, hélas, que ces innombrables parents s'entr'aimeraient tous. Les affaires sont les affaires. Qu'on tempère ce principe autant qu'on voudra, jamais l'activité économique ne deviendra chose idéale, car sa racine se trouve dans la Faim originelle. Et à défaut de cette Faim, la vie sur terre ne pourrait exister.

Ce qui est vrai de l'économie, l'est à plus forte raison de la politique. Impossible de la rendre conforme à une haute moralité; de toutes les politiques, celle des prêtres — donc, en Europe, celle de la Curie romaine — a été de tout temps la plus astucieuse. En effet, comment les prêtres, si intelligents, ne se seraient-ils pas rendu compte avec une particulière clarté de la contradiction qui existe entre le désintéressement que professe toute religion supérieure et la défense d'in-

térêts matériels qu'ils étaient obligés d'assumer? Dans leur cas, ce conflit était particulièrement flagrant. Mais cette clairvoyance n'a pu qu'affaiblir leurs scrupules. Nous avons montré tout au long dans nos *Méditations sud-américaines* que toute politique a ses racines vitales dans les bas-fonds, lesquels sont ignorants de tout idéal moral et spirituel. La politique n'est et ne sera jamais autre chose que le moyen d'accroître ou de maintenir une puissance donnée; ce but primant tout, d'autres considérations ne peuvent entrer en jeu qu'à titre de technique possible ou préférable. On peut très bien, par exemple, mener les peuples au combat pour la Foi, mais seulement à cette condition que la Foi soit leur plus grand intérêt, — ce qu'elle fut du temps des Croisades, mais n'est plus aujourd'hui. La politique est *toujours* machiavélique dans son essence, car une fois qu'on se propose pour fin d'atteindre le pouvoir, tous les moyens ne servent plus qu'à l'accroître et perdent leur sens propre. Ceci explique pourquoi chaque peuple, en cas de conflit d'intérêts, a toujours jugé son adversaire immoral et criminel. Il a toujours eu parfaitement raison sur ce point. Il a eu tort seulement de croire que son propre cas était différent. Du point de vue moral et spirituel, en faisant de bonne politique on a toujours tort. Seulement il vaut mieux ici avoir tort que raison. Tout peuple qui, par amour de l'idéal, renonça à combattre pour ses intérêts — et ici il n'y a aucune différence de principe entre la défense et l'agression. — a mis en danger

Méditations sud-américaines. Chap. « Destin » et « Gana ».

la vie de ses citoyens, et la postérité a jugé ses dirigeants lâches et non pas moralement supérieurs. Au point de vue de la vie terrestre, le défaitiste ne vaut jamais rien, — et la vie des peuples n'est *que* terrestre. Qui n'admet pas le principe de la conquête et de la suppression du droit en vigueur, refuse par là même d'admettre le progrès. D'où il suit, hélas, qu'il reste à jamais impossible d'abolir la guerre comme *ultima ratio* éventuelle : car toujours il y aura des moments où seul l'emploi de la force pure et simple réussira à briser des statismes périmés ou jugés tels, ou encore contraires à l'instinct vital d'une nation donnée. Mais la guerre n'est pas chose noble, elle est atroce dans son essence. Et plus l'humanité progressera, plus la guerre deviendra inhumaine, car l'inhumanité est son principe même. Qu'on ne se méprenne pas sur cette vérité fondamentale, en se laissant aveugler par la splendeur des sentiments nobles et des héroïsmes qu'indubitablement la guerre suscite et rend manifestes : dans son essence, la guerre est une éruption des bas-fonds infernaux. Qui-conque n'est pas affligé d'une cécité intellectuelle allant jusqu'à l'« ignorance invincible » de l'Eglise catholique, ou d'un relâchement moral trahissant une infirmité physiologique, n'a plus le droit aujourd'hui de voir dans la guerre un bien moral ou spirituel. L'humanité vit toujours encore de mots plus que de réalisations intérieures. La philosophie grecque était en bonne partie ce qu'aujourd'hui nous appelons la grammaire. De même, aujourd'hui encore, l'im-

mense majorité de nos contemporains vit de définitions et non pas d'expériences personnelles. Et les définitions courantes du Sens de la guerre, de la politique, de l'activité économique, de la propriété et du droit, sont toutes fausses essentiellement.

LE cynisme serait-il donc la dernière conséquence morale à laquelle puisse mener une claire compréhension des faits de la vie? Mais non. Ce qui peut paraître neuf et surprenant à des lecteurs modernes, a été l'évidence même aux yeux de tous les peuples et de toutes les époques dont la conscience reflétait les profondeurs de la vie. Le vrai christianisme n'a jamais prétendu que cette vie soit idéale; ni le brahmanisme, ni le bouddhisme, ni la philosophie grecque, ni la religion nordique originelle non plus. Et si, dans le cadre de toutes les grandes religions, il y a eu des sectes qui professaient un pessimisme intégral, jamais l'esprit régissant et jamais surtout la vie réelle n'ont été imbus de pessimisme, même lorsque toute croyance en un au-delà meilleur faisait défaut. Les pères de l'optimisme moderne, les Israélites, ne croyaient pas, par exemple, à l'immortalité individuelle, et leur étrange Dieu affectait toujours une aversion particulière pour son peuple élu. Mais le monde bouddhique est plus significatif qu'aucun autre, lorsqu'il s'agit de montrer que le pessimisme et le cynisme ne sont pas l'aboutissement nécessaire d'un clair regard sur la vie telle qu'elle est. Personne, avant l'ère moderne, ne s'est fait aussi peu d'illusions que le Bouddha sur notre monde. Il exagérait même le

caractère anti-idéal de ce monde, car, pour lui-même, la vie supérieure, tant qu'elle ne faisait pas un retour sur elle-même par le renoncement, était une expression de la Faim originelle. De plus, il ne croyait pas à la survivance de l'individu et il n'y avait qu'un salut à ses yeux : la cessation absolue de la vie. Seulement, cette cessation était pour lui chose positive, et la conquête de cet idéal n'était possible, d'après son enseignement, qu'au moyen d'une pratique consciente des idéals spirituels. Et, selon lui, cette pratique à elle seule engendrait la paix, et plus le pratiquant y progressait, plus cette paix approchait de la béatitude. Donc, le pessimisme théorique du Bouddha n'entraînait ni le cynisme, ni le désespoir. Lui-même avait atteint la paix parfaite. Et aujourd'hui encore, parmi les bouddhistes véritables il y a plus de bienheureux — pour autant que cela est possible ici-bas, — que dans aucune autre confession que je connaisse.

Nous autres Européens, nous ne sommes pas bouddhistes et, sauf excentricité, nous ne pouvons l'être sincèrement, pour des raisons que j'ai expliquées ailleurs. Mais je me suis arrêté à la religion la plus pessimiste en apparence, pour montrer clairement, par cet exemple impressionnant, que la vision des faits de la vie terrestre, tels qu'ils sont, ne mène pas nécessairement au désespoir. C'est que ce côté « horrible » de la vie, qui, extériorisé par la pensée, paraît chose étrangère à nous, est *partie intégrante de nous-mêmes*. A moins que sincèrement nous ne voulions *pas* vivre, nous ne désirons pas

que la vie soit autre qu'elle n'est; car, si elle l'était, elle ne serait plus la vie telle que nous l'entendons. Rien de plus significatif à cet égard que le mythe du Paradis perdu. Ce paradis est celui de l'enfance, non pas telle qu'elle est, mais telle que la reconstruit l'imagination des adultes. En sortant de l'enfance où prédomine l'imagination irrespectueuse des faits, l'être humain « perd » ce premier paradis. Mais la vie véritable commence néanmoins après que le jeune homme ou la jeune fille a quitté le paradis familial. Les premières années d'indépendance sont toujours des années de tentations, et quelquefois de chutes. Mais tout être sain a le sentiment qu'il faut bien passer par là. Pas de vie digne d'être vécue qui n'ait dépassé le stade de l'innocence primitive. Toutes ces difficultés que les mères — et quelquefois aussi les pères mal avisés — prennent tellement au sérieux, au point d'en vouloir préserver leurs enfants, sont pour ceux-ci le début de la vie véritable. Le Christianisme avait raison lorsqu'il disait, dans sa nomenclature spéciale qui n'est plus la nôtre, que l'homme est né pécheur, et pécheur en son essence. Ce qui veut dire que sans « péché » il n'y a pas d'humanité. Ce n'est pas pour rien que Jésus-Christ lui-même préféra le pécheur au Juste. — Je veux me borner ici aux allusions et aux suggestions. L'essentiel est que l'homme ne se désire pas autre qu'il n'est et que, s'il aspire à l'Idéal, il ne peut espérer y atteindre qu'en partant de son véritable être intégral et en l'acceptant. Sinon il se prend au piège d'illusions qui sont des mensonges vis-à-vis de lui-même et qui agissent comme tels, déformant l'homme inté-

rieur et, par rayonnement inévitable, le monde ambiant. Toute l'histoire n'en est qu'une seule preuve.

Mais de ce que nous avons dit, il suit d'autre part que l'acceptation de la réalité telle qu'elle est ne porte en principe aucune atteinte à un idéalisme digne de ce nom. Celui-ci commence à l'acceptation de la réalité telle qu'elle est. C'est là la formule la plus générale, mais aussi la plus élevée, de l'idéal très-chrétien du sacrifice consenti dont aujourd'hui presque personne ne comprend plus le sens profond. *Il faut commencer par sacrifier ses préjugés nés de la lâcheté vis-à-vis des faits de la nature : alors seulement, on peut espérer arriver plus haut.* Il faut admettre que, quels que soient les idéals de l'esprit, c'est l'homme entier qui a des idéals, et cet homme entier incarne en lui-même toutes les couches de la réalité. J'ai montré dans mes *Méditations sud-américaines* que l'homme est minéral, reptile, sang froid, sang chaud, être sensitif, émotionnel, intellectuel et spirituel à la fois. C'est ce qu'il faut accepter. C'est là la destinée humaine. Vouloir la refuser est une attitude aussi sacrilège que ce soi-disant idéalisme féminin qui, au profit d'illusions tirées de la *Bibliothèque rose*, renie les réalités de l'amour. Ce qu'il faut renier, ce sont les illusions d'un faux idéalisme. Il faut cesser de croire au Droit sacré, en particulier au droit sacré de la propriété, il faut cesser de croire à une haute moralité possible de la bonne politique, à la possibilité d'une activité économique idéale. Il faut admettre une fois pour toutes que les bas-fonds de l'être sont une expression du Mal au point de

vue de l'Esprit, si innocents qu'ils soient de leur propre biais.

Mais, cette attitude intérieure une fois atteinte, rien n'empêche de créer, avec les matériaux de ce bas-monde, un monde meilleur. Ce qui y a fait obstacle jusqu'ici, ce n'est pas le défaut d'idéalisme, — toute jeunesse pour le moins a toujours été idéaliste, — mais le défaut de *compréhension* et le manque du courage moral nécessaire pour voir la vie telle qu'elle est. Aussi longtemps qu'on croira au droit « sacré » de la propriété, on n'arrivera jamais même à une ébauche de justice sociale. Aussi longtemps qu'on croira que la guerre est chose idéale, d'une part, et de l'autre évitable — puisqu'il s'agirait d'une espèce de malentendu — il y aura toujours des guerres qui prendront l'humanité par surprise comme le fit la guerre de 1914; et forcément elles se feront plus atroces à mesure que l'intelligence humaine s'éveillera davantage. Aussi longtemps qu'on croira au caractère sacré du Droit, en tant que tel, cette idole qui est la pire survivance des temps barbares, jamais la plus grande des bonnes volontés n'arrivera à créer le meilleur état de choses possible à tel moment donné. Aussi longtemps qu'on s'étonnera des astuces de la politique, jamais on ne réalisera ce qu'elle est dans son essence : un sale métier. Et ce n'est que lorsque les braves gens qui s'en mêlent sauront de quoi ils se mêlent qu'ils s'efforceront consciemment de mettre le Mal originel au service du Bien. Il faut arriver enfin à vaincre une fois pour toutes ces illusions élémentaires. Ce sont elles, ces illusions, et non pas les actions ni les passions bonnes ou mauvaises, qui entravent la

marche vers le véritable progrès, progrès qui mènerait à un avenir réellement meilleur et non seulement meilleur par définition. L'auteur de ces lignes a vu et vécu pas moins de six révolutions. Il a perdu plusieurs fois tous ses biens. Il a assisté et participé à toutes les illusions et désillusions de la guerre et de l'après-guerre. Et aujourd'hui, il n'hésite pas à dire : l'erreur la plus profonde et le pire péché au sens chrétien a été chaque fois le consentement intérieur à l'illusion. Que les préjugés, que nous avons tâché de dénoncer dans ces pages, cessent d'exister ou que du moins ils perdent leur pouvoir, et la plupart des impasses de l'époque où nous vivons se transformeront automatiquement en avenues ouvertes.

QUELLE est donc la voie possible vers l'avenir meilleur? *La clef, la seule clef est dans la compréhension profonde des vrais rapports entre les choses.* La vie élémentaire a un côté statique, et un autre dynamique, qui se combattent perpétuellement. Ce combat constitue le moteur même de la Vie. En déséquilibre perpétuel entre ces deux pôles statique et dynamique, force lui est de se mouvoir et de se maintenir entre eux, en accentuant tantôt l'un tantôt l'autre. Impossible d'exister sans combattre pour la situation acquise, dont le symbole est le Droit. Impossible de progresser sans vouloir changer ce qui est, donc, sans jouer au criminel. Celui qui voit un idéal dans la « paix par le respect des traités » a raison et tort exactement au même degré et au même sens que celui qui trouve son idéal dans la suppression de tous les droits

acquis. Donc, moralement et spirituellement, ni l'un ni l'autre n'a rien à reprocher à son adversaire. Mais, en somme, la vie est essentiellement une aventure. A chaque instant, il faut tout ensemble prendre ses précautions et assumer ses risques. A chaque instant, le résultat final est imprévisible; donc, le côté « risque » l'emporte finalement. Les périodes statiques de l'histoire sont celles où la Peur originelle donne le ton; les époques progressives sont celles où prédomine la Faim originelle. Ces deux instincts n'ont absolument rien d'idéal par eux-mêmes. Mais sans eux, il n'y aurait pas de vie sur terre.

Sur le plan où se meuvent les réflexions de cette étude, le problème de la vie ne peut être résolu que si l'être humain, centré dans l'Esprit, s'élève intérieurement *au-dessus* du niveau de la vie élémentaire, qui est celui de toute activité économique, de toute jurisprudence et de toute politique. Reconnaissons une fois pour toutes que les nécessités économiques, juridiques, politiques et militaires sont aux aspirations idéales de l'Esprit ce qu'est la vie propre des boyaux au cerveau qui pense. Dès lors, on ne se fera plus d'illusions. Mais on ne sera plus exposé non plus à des désillusions catastrophiques. On acceptera de faire le nécessaire, l'inévitable, en s'enrichissant, en maintenant, en conquérant, en combattant; mais on ne perdra jamais de vue cette vérité, que ces buts ne peuvent être atteints qu'au moyen des instincts primaires qui pour la plupart sont contraires à la vie de l'Esprit. Ce fut là l'attitude intérieure de tous les Saints, qui pour cela même n'eurent jamais bonne conscience. Cette acceptation n'empêchera ni n'entravera

d'aucune manière l'aspiration vers l'idéal. Au contraire : dès qu'on aura compris une fois pour toutes ce qui est réfractaire à toute spiritualisation, on ne demandera plus, comme disait Flaubert, des oranges à des pommiers. La loi du ventre, pourvu que ses aspirations soient maintenues dans leurs limites normales, n'a jamais empêché l'esprit de philosopher. Par contre, le philosophe peut, grâce à sa compréhension, inventer et maintenir un régime ainsi fait que le ventre n'intervienne jamais de façon gênante. On peut parer aux maladies, on peut borner les fonctions basses au strict nécessaire. On peut placer si bien son centre vital dans l'Esprit supérieur à la Nature, que les exigences naturelles ne jouent plus d'autre rôle que la pluie ou le beau temps. Cet état de supériorité a été atteint de tout temps par le Sage. Mais il peut devenir général à ce point, que les problèmes économiques et sociaux les plus fatidiques soient faciles à résoudre. Car les difficultés cessent automatiquement d'exister du moment qu'on s'élève intérieurement au-dessus de leur plan particulier. Bien des personnes s'accordent à dire de nos jours que si l'Europe était gouvernée par des rois absolus, ils auraient sûrement trouvé d'ores et déjà un arrangement garantissant un état meilleur que celui de l'avant-guerre. Le fait est que des personnages très haut placés ont à vaincre moins de difficultés d'amour-propre, lorsqu'ils sont obligés d'abandonner des positions intenable. Ils sont, d'autre part, plus indépendants de l'opinion publique, toujours sinon stupide, du moins moralement inférieure. Une position élevée exige, par définition, une cer-

taine générosité qui à elle seule est plus importante que toutes les astuces des avocats; car les généreux ne connaissent point les difficultés des fourbes. Mais il n'y aura plus de rois absolus. Les dictateurs de nos jours sont tous des tribuns du peuple bien plus dépendants de l'opinion publique que les plus faibles des rois traditionnels. Pour de longues périodes à venir, il faudra compter, en toutes choses de l'ordre tellurique, avec Monsieur Omnes, comme l'appelait Emerson, c'est-à-dire avec Monsieur Tout-le-monde. Dès lors, il n'y a plus d'autre solution au problème que celle-ci : faire en sorte que tout le monde et chacun parvienne à reconnaître que propriété, droit, guerre, politique et commerce, n'incarnent aucun idéal ni aucune possibilité d'idéal. Alors, l'énergie spirituelle qui vit en chacun, dépouillée de tout travestissement, de toute illusion, libérée de toute fixation dans ce qui n'est point idéalisable, prendra un libre essor. Alors chacun accordera leur dû, tout naturellement, aux nécessités de l'existence terrestre, sans vouloir toutefois y investir le moindre idéal.

Et c'est précisément cela qui libérera l'idéalité humaine avec une force et à un degré inouïs.

On arrivera enfin à incarner la Justice — la véritable —, les idéals de la communauté humaine, de la solidarité spirituelle, du Bien absolu, dans le corps des contingences telluriques. Car cette compréhension profonde et réelle — ce mot entendu comme le contraire de l'illusoire — de la vie terrestre dans sa réalité, créera dans la conscience humaine cette même distance réelle qui sépare l'Esprit de la Nature. L'Esprit est à la Nature ce qu'est le sens d'une pensée aux lettres

de l'alphabet qui l'expriment. Ou bien, pour nous servir d'une autre image, mieux adaptée au sujet que nous traitons : l'idéalité de l'homme est aux conflits de la vie tellurique ce qu'est la musique aux cordes tendues du violon. Sans cordes tendues, point de musique. Mais ce n'est pas la tension des cordes qui fait la musique, et ce n'est pas non plus la corde elle-même. Sûrement, au point de vue des cordes, la tension signifie conflit et peut-être tragédie. Mais le centre naturel de l'homme éveillé à la spiritualité est précisément situé sur le plan de la musique, et non pas des cordes. Donc les conflits des contingences qui affectent les cordes ne le touchent pas au fond de son être. Avec l'irruption de l'esprit, un nouveau principe, étranger à la vie primordiale, s'est constitué centre vital de l'être humain. Instinctivement, nous vivons tous sur la base de ce principe spirituel, si grande que soit sa contradiction avec les lois telluriques. S'il en était autrement pour chacun de nous, le Sens de la vie ne serait pas le côté vitalement le plus important, et chacun de nous ne tiendrait pas l'idéal à réaliser pour plus important que la réalité donnée. La grande erreur des derniers siècles a été de vouloir ramener à l'Esprit ce qui n'est pas de l'Esprit, d'expliquer la musique par les lois des cordes, ou bien de ramener ces lois à la musique. Aujourd'hui, nous sommes à même de comprendre la véritable relation. Nous sommes également à même d'accepter cette relation telle qu'elle est, si difficile que cela paraisse à

Méditations sud-américaines. Chap. « Irruption de l'Esprit ».

première vue. Et une fois cette compréhension consolidée — alors, mais pas avant, un magnifique avenir s'ouvrira à cette avant-garde de l'humanité qui la première prendra conscience de l'enchaînement réel des choses. Qu'elle aille de l'avant, sans crainte, sans trêve. Noblesse oblige.

FAMILLE

KANT dit quelque part que le premier signe d'une saine raison consiste à savoir quelles questions on peut et doit poser, quelles autres non. Or rien ne démontre plus clairement le désarroi de l'opinion publique, que le désordre effréné de ses questions. Certes, l'aveugle croyance à la possibilité d'une recherche sans hypothèse préalable semble être historiquement dépassée; si bien que l'immense part de l'humanité qui oriente sa pensée sur la Russie des Soviets ne reconnaît de science que marxiste, — soit une science basée sur un dogmatisme plus rigide que ne le fut jamais celui de la science catholique; — et la part, à peine moins nombreuse, qu'inspire l'Amérique du Nord, n'admet qu'une science pragmatiste, c'est-à-dire subordonnée à un système préalable de fins humaines. Mais l'humanité qui de nos jours se pique d'être avancée, ne s'en appuie qu'avec plus de décision sur cette hypothèse que, dans la vie, toutes choses sont susceptibles d'être transformées et amendées par l'intellect, et qu'il n'y a pas de limites au progrès possible, entendu au sens moderne du mot.

Nous avons déjà traité ce problème à propos de la Santé et de la Propriété. Il est infiniment plus grave encore, là où les relations d'homme à homme sont en jeu. Là, il saute — ou devrait sauter — aux yeux de tous que les conséquences

sont exactement contraires à l'idée même du progrès. Seulement, bien peu de gens consentent à reconnaître qu'il s'agit là d'un rapport de cause à effet; en ce point, où justement il serait à sa place, on n'applique pas au raisonnement le principe *post hoc, ergo propter hoc*. Sans doute, le noble Kropotkine mourut, le cœur brisé, lorsqu'il vit dans le bolchévisme les effets pratiques de ses idéals, — mais il ne comprit pas. Sans doute, dans la Russie rouge, des femmes toujours plus nombreuses aspirent à une atmosphère de chaleur et d'intimité aujourd'hui interdite en ce pays, — mais elles n'y aspirent pas la conscience tranquille. Sans doute, on voit toujours plus d'Américains, avec leur sens de la statistique, reconnaître que proportionnellement au « progrès » de la vie extérieure, il se produit aux États-Unis une régression de la vie intérieure; l'initiative spirituelle diminue, la richesse de l'âme dépérit, la vitalité et la fécondité décroissent, — mais les Américains se refusent à comprendre qu'il s'agit là d'un enchaînement nécessaire. Dans l'Allemagne particulariste, dont l'esprit irréaliste est toujours porté vers l'expérience subjective plutôt que vers la réalisation dans le monde objectif, l'âge du progrès a fait, pratiquement, moins de ravages qu'on ne le prétend en général; car, fait typique, tout mouvement s'y perd dans les sables dès qu'il a procuré à ses partisans la mesure d'expérience vécue dont ils se trouvaient avoir besoin à un moment donné; ensuite, la routine traditionnelle reprend son cours. C'est là-dessus que repose cette santé à

Psychanalyse de l'Amérique. Chap. « La suprématie de la femme ».

toute épreuve de l'Allemagne qui, tout en étant facilement contaminée, survit pourtant aux pires des pestes. Mais la pensée théorique n'en est que plus dérégulée et plus aventureuse; on n'en trouve que plus rarement en Allemagne cette saine raison que réclamait Kant. Pour ceux des Allemands, — je les prends ici comme prototypes de l'humanité problématique de nos jours, car ils le sont, — qui sont des natures enclines à se poser des problèmes, amour, mariage et famille sont des problèmes dans le même sens que s'il s'agissait d'équations mathématiques que l'on peut poser de façon arbitraire. Or, même dans la construction mathématique, l'homme n'est jamais libre au sens absolu : toute équation doit partir d'hypothèses fixes, d'axiomes ou de grandeurs créées par la définition même. Lorsqu'il s'agit de la vie, la liberté a une marge extrêmement restreinte. Sa donnée est, sur tous les plans, aussi bien irrationnelle que rationnelle, aussi bien contrainte que libre, et il n'en faut pas plus pour imposer des frontières intransgressibles à la liberté. De toute évidence, il ne saurait être question de traiter selon la loi de la Raison ce qui par essence n'est pas rationnel; c'est évidemment un contre-sens que de vouloir diriger selon les normes de la liberté ce qui est inerte à la façon du corps pesant. On ne peut influencer de telles données que conformément à leurs propres normes, comme on ne peut agir sur les substances chimiques que dans le cadre des lois chimiques. La Raison a bien le droit d'aspirer à un développement de l'homme intégral, mais alors il faut qu'elle commence par comprendre ce qu'est la vie dans son ensemble : elle n'a le droit

de recourir à la notion de progrès que dans les domaines où une évolution progressive (au sens courant) est possible. Or, ces domaines sont exclusivement ceux que régit l'initiative et la loi propre de l'intelligence : donc ces cas seuls où réellement le particulier est fonction du général, où réellement dans toute donnée sont immanentes des possibilités déterminées de développement prévisible. L'ère dite du progrès n'était et n'est pas du tout une ère de marche générale en avant : c'est l'époque où l'homme a mis tout l'accent d'importance sur ce qui est du domaine de l'intellect. Mais sur la majeure part de l'être humain, l'intellect n'a pas de prise directe. La nature humaine telle quelle n'a jamais changé et ne changera jamais, sauf mutation zoologique. Il est absurde de vouloir appliquer la catégorie du progrès à ce qui par essence est inerte et inchangeable, comme le sont toutes les forces primitives et aveugles de la vie. Jamais il n'y aura non plus de progrès général et continu sur les terrains de l'art, de la religion, de l'attitude morale. Jamais aucun « progrès » ne mènera au delà d'un Michel-Ange, d'un Saint-François, d'un Socrate, car dans ces domaines la perfection individuelle est le dernier aboutissement, et entre une perfection et une autre, il y aura toujours solution de continuité. De ce fait, le rayon d'action du « progrès » se trouve limité au ressort de la science pure ou appliquée.

La compréhension de cette vérité fait défaut, dans des proportions monstrueuses, à la plupart des réformateurs modernes. D'où les phénomènes de désintégration qui égarent tant de nos contemporains sur la voie d'une condamnation glo-

bale de l'intelligence : si celle-ci tente de transformer ou d'amender ce qui n'appartient point à son ordre particulier, elle déclenche fatalement des processus de destruction. Car si l'intellect ne peut construire que dans certains domaines limités, il peut détruire dans tous les domaines. C'est à partir de ce point de vue général que nous allons nous occuper du problème de la famille. Quiconque se propose d'embrasser toute son étendue, de remédier à des inconvénients et d'édifier un état supérieur à l'état présent, doit d'abord saisir clairement les points problématiques. En pratique, seul peut être problème ce que l'intellect est capable de résoudre.

DANS le nouveau code civil espagnol, les lois sur le divorce ont été plus ou moins calquées sur celles de l'Uruguay. Selon ces prescriptions, l'homme doit fournir de fort bonnes raisons pour obtenir le divorce; tandis que la femme, pour parvenir à la même fin, n'a guère qu'à avancer qu'elle n'aime plus son mari. Une telle discrimination est motivée par cet argument que nulle femme ne détruira son ménage sans motifs péremptoires, tandis que de la part de l'homme on peut s'attendre à toutes les folies. Selon toutes les apparences, cette argumentation est justifiée pour la plus grande part de l'humanité espagnole; les femmes qui divorceraient à la légère y sont disséminées en bien petit nombre. Mais on peut en dire autant, à des degrés variables, de tout le monde latin. Si l'Italie et la plupart des Etats sud-américains ignorent le divorce, cette loi n'est cruelle que dans de rares cas d'exception; la preuve en est, pour l'Amérique

du Sud, que la possibilité de l'annulation y est utilisée fort rarement et que, lorsqu'un gouvernement libéral veut introduire le divorce, ce sont toujours les femmes qui s'y opposent. Mais le cas de la France, — malgré l'extrême indépendance de la femme, la conception très libre des choses de l'amour et le libéralisme des lois, — est en fait beaucoup plus semblable aux cas que nous venons de considérer qu'à celui des peuples nordiques et germaniques. Or il est incontestable que le pourcentage des ménages heureux est plus grand chez les peuples latins que chez les peuples germaniques. Et ceci est plus vrai encore de la vie de famille en général : c'est à peine si, chez les Latins, les divergences de sentiment et de conception de la vie entre les diverses générations exercent une action désagréable; la ruine de la famille ne se produit que dans des cas pathologiques. En Allemagne, on admire *L'Enfant prodige* d'André Gide comme un livre initiateur; en France, on y voit surtout une réussite littéraire et, malgré l'influence plus étendue des *Faux-Monnayeurs*, le célèbre *Familles, je vous hais...* n'a pas trouvé d'écho vraiment profond dans la vie du pays. Parmi les Français normaux, il n'est point d'enfants prodiges — mais, par là même, point de fils aînés non plus, qui se glorifient d'être restés au foyer. On peut en dire autant, *mutatis mutandis*, des Chinois, des Hindous, et de la plus grande part du monde mahométan. Dans tous ces pays, la vie de famille est plus heureuse que dans les milieux avancés du monde nordique.

Mais il ne s'agit pas de bonheur seulement : l'état moral et physiologique des peuples dont

je parle est meilleur que celui des peuples nordiques. Et ceci semble bien prouver, pour autant qu'en pareille matière il peut y avoir des preuves, que si ces peuples ont l'esprit moins « progressif », ce n'est pas sur ce point un désavantage. Ce n'est pas même un désavantage au point de vue du développement de la personnalité. C'est en Italie, — premier pays latin que je connus à fond, — que je compris d'abord combien il est faux de croire qu'une forte cohésion familiale restreint nécessairement la différenciation des individus et l'indépendance personnelle; l'Italien, et à plus forte raison l'Espagnol, si rarement qu'il connaisse la solitude extérieure, n'est pas moins individualiste que l'Allemand : il l'est davantage. Mais le problème ne me devint parfaitement clair qu'en Amérique du Sud. Là-bas, en effet, ce qui est rationnel ou susceptible de rationalisation ne joue presque aucun rôle dans la vie; tout l'accent porte sur ce qui est non-rationnel, et par suite ce côté non-rationnel atteint un niveau de développement inconnu dans des pays plus rationalisés. Alors me sauta aux yeux ce que, dans l'Europe intellectualisée, je n'aurais pu que déduire par le raisonnement : *qu'originellement, les liens de famille n'appartiennent pas du tout à un plan d'existence sur lequel puisse se poser raisonnablement la question d'un progrès possible.*

Ceci explique pourquoi ces liens de famille ne restreignent nullement, en principe, l'originalité individuelle, et pourquoi l'absence de « progrès » en ce domaine ne préjuge en rien du degré d'indépendance personnelle. Mais le problème de la famille n'est point un problème à part : c'est

une partie de ce vaste ordre vital non-rationnel qui comprend à la fois des éléments physiques et psychiques. C'est cet ordre non-rationnel et non pas l'ordre rationnel qui est l'ordre originel de la vie. Originellement, c'est lui qui donne à la vie sa cohésion. Si la liberté était le premier mot de la vie, le chaos serait l'état normal, et seule la suprême compréhension créerait l'ordre dans de rares cas privilégiés. Mais en réalité, tout ce qui, dans la vie, n'est pas soumis à une décision intellectuelle, est originellement ordonné et cohérent. Qu'il en soit ainsi sur le plan de la vie physique, cela saute aux yeux : là, la question de la liberté ne se pose pas, et pourtant tout est ordonné. Mais il en va exactement ainsi de tous les domaines psychiques qui ne sont pas intellectuels. Il est de la nature de l'amour qu'on ne puisse le commander, mais qu'on choie sous sa loi; il est de la nature du sentiment familial qu'il soit indépendant de toute velléité individuelle. Mais l'amour et le sentiment familial ne sont que des manifestations particulières et pénétrées d'âme de cette cohésion non-rationnelle de la vie qui est la cohésion subjective originelle et qui embrasse des domaines si profonds qu'ils échappent même à la pensée la plus pénétrante. Dans les bas-fonds, cette cohésion non-rationnelle mais pourtant ordonnée représente un tissu d'instincts et de tendances obscures, dont les racines dernières ne sont pas la faim et l'amour, mais ce que dans mes *Méditations sud-américaines* j'ai appelé Faim originelle et Peur originelle. Ces racines gisent à une profondeur plus grande que tout ce que la psychanalyse parvient à faire remonter de primordial. C'est de ces éléments

primordiaux que se tisse la trame serrée de la « Gana », de l'aveugle nécessité. Sa sphère propre continue d'exister sous sa forme originelle, indépendamment de tout développement intellectuel, jusque dans les stades suprêmes de l'évolution. Mais cette sphère, qui est celle de la vie proprement animale, n'est pas celle où la conscience proprement humaine a son centre. Celui-ci est situé sur un plan spécial qui est celui des sentiments et des émotions, d'une vie subjective autonome, où ce ne sont pas les réactifs extérieurs qui comptent en dernier lieu, comme dans le cas des réflexes et des sensations, mais l'écho qu'ils trouvent dans ce qu'on appelle l'âme; toute la différence entre l'amour et le désir purement sexuel est là. Et ceci nous amène à admettre chez l'homme, — ici je ne peux que résumer, — l'existence d'un *ordre émotionnel originel*. Cet ordre émotionnel constitue un étage supérieur, directement fondé sur la Gana, mais indépendant de tout développement intellectuel.

Or c'est à cet ordre émotionnel, dont les racines ne sont point des idées mais des sensations, des sentiments et des émotions, qu'appartient la famille. Mais cet ordre comprend d'autres liens encore que ceux de la seule famille : « l'amitié » au sens espagnol, c'est-à-dire un cercle clos mais sans liens de consanguinité, — cercle intime que Luther désignait sous le nom de *Freundschaft* et qui ne joue plus aucun rôle parmi les peuples nordiques d'aujourd'hui, — est également une donnée primaire. C'est ce que

Méditations sud-américaines. Chap. « Peur Originelle », « Gana » et « Ordre émotionnel ».

l'ethnologie a établi depuis longtemps. Tout ordre social primitif se compose d'associations entre parents, d'une part, et entre amis, de l'autre, qui n'ont rien à faire les unes avec les autres. Dans certains cas, c'est la parenté qui joue le rôle prépondérant, dans d'autres, c'est l'amitié. En règle générale, on rencontre ce dernier cas dans la plupart des tribus guerrières, comme le furent en Europe les Spartiates, ainsi que dans tous les groupements d'êtres jeunes. Les associations de ce dernier type ne se basent jamais sur la parenté, — elles se sentent au contraire en opposition avec les liens de la famille, — ce qui explique cette renaissance des associations d'hommes, au sens des ordres du Moyen Age, qui se dessine dans tous les pays européens où domine l'esprit de la jeunesse. C'est là que les mouvements fasciste, national-socialiste et même bolchéviste puisent leur force principale. Mais c'est là qu'est aussi la racine de tous les ordres religieux. Nous n'avons pas à insister ici sur ces données sociologiques et ethnologiques. Tenons-nous-en à ce qui importe pour la compréhension du problème de la famille. Or, les brèves réflexions que nous venons de faire suffisent, ce me semble, à prouver ceci : c'est un contresens que de voir les problèmes de la parenté et de l'amitié sous l'angle de la raison. Ce dont il s'agit ici, ce ne sont ni théories, ni droits, ni institutions; il s'agit de savoir si certains sentiments existent et s'ils sont développés ou non. Si ces sentiments font défaut, l'organisme de l'homme en question manque d'éléments essentiels. Si l'intérêt matériel seul attache un être humain à l'autre, si l'amitié ne joue pas un rôle primaire et indépendant, on peut

en conclure que la nation ou le groupe en question a perdu sa cohésion primaire; il est donc en péril imminent de désintégration. Et si quelque part la famille se désagrège, cela n'est pas en premier lieu une démolition préparant une reconstruction supérieure : cela signifie que des sentiments et des émotions d'une nécessité vitale primaire et capitale dépérissent ou dégènèrent.

M AIS la famille ne pourrait-elle pas, malgré tout, représenter un stade embryonnaire de l'évolution humaine, stade qu'il faudrait dépasser? Chez les fourmis, les termites et les abeilles, un système de reproduction et d'éducation étatiste-socialiste fonctionne avec une perfection que n'a atteinte encore aucun ordre social humain; et il est simplement logique que ces Etats d'insectes incarnent l'idéal plus ou moins conscient de la Russie soviétique. L'Amérique du Nord aussi, dont l'esprit germinal est le même, croit favoriser un développement supérieur du genre humain, en cherchant à briser les liens de la famille. Ne serait-il pas possible que dans le processus de spiritualisation, une mutation ou une métamorphose produisît quelque chose qui n'a jamais existé auparavant? L'expérience prouve qu'il n'en est rien, car partout où la famille perd de son importance, il se produit un dépérissement de l'âme. Il n'y a d'exception que là où le sentiment de l'amitié joue le même rôle que jouait la cohésion familiale. Mais d'abord la vie ne se reproduit pas par des

Psychanalyse de l'Amérique : tout au long de ce livre, on trouve signalée la similitude profonde des E. U. et de l'U. R. S. S.

congrégations, des ordres, et des communautés exclusivement masculines; d'autre part, celles-ci finissent fatalement par se mécaniser au cours des temps, ce qui n'arrive jamais à la vie de famille; et avant tout, l'Eros de l'amitié ne touche qu'une part trop délimitée de l'homme et est d'horizon trop restreint pour permettre à l'âme un complet épanouissement. C'est pourquoi tous les peuples hostiles à la famille ont fini tôt ou tard par un appauvrissement de l'âme.

Nous parvenons ainsi au point capital, auquel nous avons touché déjà : *c'est l'âme qui fait de l'homme un homme*. En dénommant l'homme *homo sapiens*, Linné commit une erreur de classification. Non point, certes, que les imbéciles forment l'écrasante majorité, mais parce que l'homme est en premier lieu l'animal qui sent. Sans doute, l'organe spécial de l'intellect est plus développé chez lui que chez d'autres créatures, mais on ne saurait soutenir sans préjugé qu'une adaptation intellectuelle à la réalité soit supérieure à une adaptation instinctive; en fait, si la connaissance scientifique était la meilleure adaptation possible, il y a longtemps que notre espèce se serait éteinte. Mais, en dehors même de cette considération, notre propre sens immanent des valeurs nous interdit de voir dans l'intellect et la raison la part essentielle de la nature humaine. Pour le mythe, l'être intelligent par excellence, c'est le Diable. Toute religion supérieure voit l'idéal dans une disposition du sentiment. Et l'homme moderne lui-même, tout intellectualisé qu'il est, donne originellement une valeur sentimentale, et non intellectuelle, à la notion d'humanité : l'être « inhumain » ou « dés-

humanisé » n'est pas l'imbécile, mais celui qui est dépourvu de sentiments supérieurs. Poussées jusqu'au bout, ces réflexions nous amènent à cette vérité : ce qu'on a toujours entendu par ce mot d' « âme », cette âme avec laquelle tout homme s'identifie originellement et au fond de lui-même, n'est autre chose que l'organisme de ses sentiments et de ses émotions. C'est là la seule raison pour laquelle les communautés basées sur l'amitié, telles que toute bonne armée en fournit l'exemple, confèrent au sentiment de l'honneur, à la camaraderie et à l'esprit de sacrifice une plus grande valeur qu'à toutes les capacités techniques imaginables. C'est là la seule raison pour laquelle l'enseignement de Jésus put faire époque : en élevant l'Amour au rang de vertu cardinale, en faisant dépendre de cette vertu le salut de l'âme, Jésus fut en vérité le premier pionnier conscient du sentiment d'humanité. Les choses étant ainsi, il saute aux yeux a priori que le « progrès » au sens courant peut, le cas échéant, mener à la dégénérescence, au dépérissement et à la stérilité. Si l'homme est un être originellement et essentiellement sentant, tout progrès qui porte atteinte à l'être de sentiment en l'homme ou qui le déforme, est une fausse route qui aboutit à la déshumanisation.

Considérons ici, incidemment, un important phénomène actuel. Les idées que nous venons de suivre mettent à jour, me semble-t-il, la cause la plus profonde de l'inhumanité bolchéviste, de l'absence d'âme américaine, et de la démoralisation ou de l'appauvrissement croissant de ces Européens aux yeux desquels tout lien sentimental est arriéré. Si élevé que puisse paraître théo-

riquement un idéal de termite, l'homme ne peut le réaliser, pour cette simple raison qu'il n'est pas un termite. Ce qu'extérieurement il semble gagner de liberté en reniant les chaînes du sentiment, est surcompensé intérieurement par des pertes organiques. Que dis-je? l'homme ne devient pas même plus indépendant, son individualité ne s'épanouit pas plus librement, lorsqu'il atteint à l'isolement sentimental : au contraire, il y perd tant de son âme qu'il se dessèche et voit lui échapper ainsi le substrat physiologique de toute initiative spirituelle. *D'où l'idéal collectiviste, cet idéal du groupe dans lequel l'individu doit se confondre; d'où l'idéal de la communauté aussi étendue que possible.* Dépossédé de l'intimité, l'homme tremble de froid et cherche à remplacer le qualitatif et le différencié par la quantité. Cet aspect du collectivisme moderne, auquel on n'a guère prêté attention, est à mon avis le plus important. Logiquement, l'accent mis sur la part rationnelle de l'homme, à l'exclusion de toute autre valeur, aurait dû amener une exaltation correspondante de l'individualisme. La raison est l'apanage de l'unique, toute pensée part de l'unique et échappe à tout lien organique avec le groupe; c'est ainsi qu'effectivement, l'émancipation de l'esprit commença par aller de pair avec l'individualisation. De nos jours, l'individualisme se meurt. L'âge du progrès débouche dans un collectivisme mécaniste. Et ce dernier ne gagne pas en richesse d'âme lorsqu'il se fait nationaliste : pour autant que le nationalisme est un sentiment authentique, il s'agit de cette réaction tout à fait primitive, où chacun reconnaît pour seule valeur ce qu'il est lui-

même et ce qui est à lui seulement, tandis que de grand cœur il expulserait du monde, s'il le pouvait, tout ce qui lui est étranger. Que le collectivisme, théoriquement internationaliste à ses origines, se fasse nationaliste, prouve avant tout ceci : l'homme n'est pas, en dernière analyse, un être essentiellement pensant, mais sentant; c'est pourquoi, lorsque l'époque ne permet pas de vivre aux sentiments supérieurs et raffinés, l'homme accentue à l'excès des sentiments primitifs ou primordiaux.

MAIS pourquoi la culture de la famille est-elle seule à pouvoir garantir de façon durable une culture de l'âme? Parce que les sentiments et les émotions ne sont pas des forces à longue portée. Leur espace vital appartient tout entier à la sphère de l'intimité. Qu'on se garde bien d'ajouter foi aux paroles d'un homme, qui n'a que de l'aversion pour son prochain, lorsqu'il prétend aimer l'humanité. Il se peut qu'il veuille sincèrement le bien de l'humanité; c'est-à-dire que ses pensers et ses projets conscients soient dédiés à ce qu'il considère, réflexion faite, comme le bien objectif. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne sent rien du tout; tous les soi-disant amoureux de l'humanité qui ont fait figure dans l'histoire ont été, sans exception, des êtres froids et durs. En revanche, le plus grand génie d'Amour de l'Occident nous commanda d'aimer *notre prochain*. Le fait est qu'on ne peut aimer que son prochain. Les sentiments ne vont point au delà. Un amour plus vaste ne peut naître que d'une cohésion moléculaire qui, par une métamorphose de contact, va s'élargissant d'intimité en intimité.

Sans doute, Jésus se déclara personnellement contre la famille. Il était homme de congrégation. Sa doctrine de l'amour du prochain aboutissait pratiquement à spiritualiser et à animer ce que représente aujourd'hui l'« amitié » sud-américaine. Mais au bout de très peu de temps, l'« Amour chrétien » embrassa également la famille qu'elle spiritualisa dans le même sens que l'amitié. Il est simplement logique, dans ces circonstances, que nous assistions aujourd'hui non seulement à la dégénérescence de la famille, mais aussi du cosmos chrétien de l'amitié. La place du « prochain » que l'on peut aimer a été prise par le « voisin inévitable » qui de toutes parts gêne et obsède chacun de nous, que l'on ne peut aimer sincèrement, car il appartient au milieu impersonnel qui nous entoure, et qu'il est impossible de ne pas abhorrer pour son impersonnalité.

Telle est la cause la plus profonde de la dureté de cœur et de la cruauté inouïes de notre temps. Qu'on ne s'y méprenne pas : la solidarité même des classes ouvrières actuelles est fille de la haine bien plutôt que de l'amour. Sans la haine du bourgeois, le prolétaire ne peut maintenir son attitude marxiste ou bolchéviste. Dès qu'il cesse de haïr, le « socialiste » perd tout caractère militant et destructeur. On l'a vu depuis longtemps en France, où non seulement un Paul-Boncour s'appelle socialiste, mais où Poincaré même eût pu se dénommer ainsi sans se trahir lui-même. La même chose se passe en Allemagne, où on peut presque aller jusqu'à dire que les socialis-

Méditations sud-américaines. Chap. « L'ordre émotionnel ».

tes constituent aujourd'hui le seul parti conservateur. Seulement, le socialiste non-militant n'est pas devenu pour autant amoureux de son prochain : il a perdu les sentiments qu'il avait; il est devenu essentiellement indifférent, ce qu'il exprime, bien entendu, sous une forme qui paraît démontrer sa supériorité, en disant qu'il est purement objectif.

Sur ce point, l'Amérique du Nord incarne le prototype. Nous avons démontré, dans notre psychanalyse de ce continent, que ses habitants sont socialistes par essence. Mais quoiqu'ils soient fort bienveillants de nature et que le sourire y soit obligatoire, ils ne s'aiment nullement; personne n'y est plus *attaché*; ce qui est vrai des époux l'est à plus forte raison des amis qui s'oublient dès qu'ils n'ont plus d'intérêts matériels en commun. La cohésion naturelle est établie d'un côté par l'intérêt, de l'autre par la peur unanime de l'opinion publique; celle-ci, fille de la même peur, mais courageuse du fait qu'elle représente la masse, substitue à l'intimité caractéristique de l'ordre émotionnel une indiscretion générale qui ne respecte aucune barrière de la vie privée. Cette publicité universelle crée à sa manière une cohésion : mais une cohésion sans sentiments, sans âme. Le même état de faits trouve sa caricature dans la Russie soviétique où la vie privée et l'exclusivité sont jugées tout simplement criminelles et où l'on fait aux enfants une obligation morale de dénoncer leurs parents aux autorités. Rien de plus logique que cette doctrine soviétique selon laquelle l'amour

serait un préjugé bourgeois; rien de plus logique que la haine et les persécutions vouées à tout ce qui pourrait passer pour sentimentalité. Là, la déshumanisation, — assez manifeste déjà en Europe dans tous les milieux dont la préoccupation première est l'idée de la lutte des classes, — est poussée beaucoup plus loin encore qu'en Amérique et atteint à la perfection d'une froide cruauté. On le voit bien : tel que l'homme est fait, il est absolument impossible de l'arracher à son orientation naturelle centrée dans la sphère intime, sans le déshumaniser du même coup. Le résultat le plus bénin est une déformation pathologique. Ainsi s'explique comment la science et l'art de la psychanalyse purent être découverts précisément de nos jours : pour autant qu'elle guérit, la psychanalyse y parvient en faisant remonter à la conscience la part irrationnelle de l'homme, qui a été refoulée. La méthode de Freud se tourne, en premier lieu, vers les instincts primordiaux, tandis que celle d'Adler vise justement ces sentiments de communauté dont nous parlons ici. Mais les cas qui relèvent d'Adler sont particulièrement fréquents aujourd'hui, dans l'Europe centrale et septentrionale. Ceci seul explique également pourquoi la psychanalyse ne parvient pas à acquérir une bien grande importance pratique chez les peuples latins : c'est que précisément la sphère émotionnelle y est moins refoulée ou moins régressive.

La signification profonde de la famille est donc tout ailleurs que là où on la cherche couramment. Il est possible de mettre des enfants au monde et de les élever en dehors de la famille;

serait un préjugé bourgeois; rien de plus logique que la haine et les persécutions vouées à tout ce qui pourrait passer pour sentimentalité. Là, la déshumanisation, — assez manifeste déjà en Europe dans tous les milieux dont la préoccupation première est l'idée de la lutte des classes, — est poussée beaucoup plus loin encore qu'en Amérique et atteint à la perfection d'une froide cruauté. On le voit bien : tel que l'homme est fait, il est absolument impossible de l'arracher à son orientation naturelle centrée dans la sphère intime, sans le déshumaniser du même coup. Le résultat le plus bénin est une déformation pathologique. Ainsi s'explique comment la science et l'art de la psychanalyse purent être découverts précisément de nos jours : pour autant qu'elle guérit, la psychanalyse y parvient en faisant remonter à la conscience la part irrationnelle de l'homme, qui a été refoulée. La méthode de Freud se tourne, en premier lieu, vers les instincts primordiaux, tandis que celle d'Adler vise justement ces sentiments de communauté dont nous parlons ici. Mais les cas qui relèvent d'Adler sont particulièrement fréquents aujourd'hui, dans l'Europe centrale et septentrionale. Ceci seul explique également pourquoi la psychanalyse ne parvient pas à acquérir une bien grande importance pratique chez les peuples latins : c'est que précisément la sphère émotionnelle y est moins refoulée ou moins régressive.

La signification profonde de la famille est donc tout ailleurs que là où on la cherche couramment. Il est possible de mettre des enfants au monde et de les élever en dehors de la famille;

L'Etat peut, en principe, se passer d'elle; elle n'est pas absolument nécessaire au progrès intellectuel et spirituel. Mais seule, absolument seule, la culture de la famille crée la chaleur de couvaison et l'atmosphère propice à la croissance, dont l'âme a besoin. C'est pour cela que la nursery a tellement plus d'importance que l'école. C'est pour cela que « l'âme du foyer » où un homme a grandi détermine en dernière instance ce qu'il deviendra plus tard. C'est pour cela qu'une tradition culturelle ne peut être maintenue qu'au moyen d'une vie de famille soigneusement protégée : car seule une culture de l'âme crée des fixations durables dans les tendances profondes vers un état déterminé par l'Esprit.

Ces dernières affirmations sont vérifiées par l'expérience absolument générale et non équivoque de toute l'histoire des civilisations. Ces pédagogues américains et russes, qui attendent un progrès de la diminution d'importance de la famille, sont les plus aveugles de tous les aveugles. S'ils étaient capables de voir lorsqu'ils ouvrent les yeux, ils comprendraient d'un seul regard l'ineptie monstrueuse et criminelle de leurs idées soi-disant avancées. Un seul fait, sur lequel, du reste, nous avons déjà attiré l'attention, les réfute une fois pour toutes : de nos jours, les peuples moins évolués au sens moderne, mais chez lesquels l'ordre émotionnel a conservé sa force primordiale, sont indubitablement les peuples les plus sains, les mieux garantis contre la désagrégation sociale et ceux qui montrent le plus de vitalité. L'homme ne peut prospérer même comme être biologique que lorsqu'il est justement inséré dans l'ordre émotionnel. Je suis

convaincu que si le phénomène de la décadence est si étrangement rare parmi les Asiatiques, dont la généalogie authentique remonte souvent à des millénaires, et si les particularités familiales se transmettent héréditairement chez eux avec une constance plus étrange encore, — que l'on songe à la lignée des Tagore qui, depuis des siècles, produit sans cesse des hommes éminents, et au système des castes hindoues envisagé par ses bons côtés, — ce prodige est en relation immédiate avec une juste conception de la famille. Et c'est là-dessus que repose également l'unique longévité de la civilisation chinoise, que je ne crois pas même menacée par les désordres et les révolutions qu'elle traverse en ce moment. Ce fut l'immense mérite de Confucius, mérite qu'on ne saurait surestimer, que d'orienter entièrement vers la culture des sentiments naturels et intimes un pays déjà surpeuplé à son époque, doué d'un sens particulier de l'organisation et qui, partant, devait être singulièrement tenté de plier sa vie à un ordre mécanique. Grâce à Confucius, nulle révolution n'a pu mettre en péril la cohésion moléculaire du peuple. Nous voyons la même chose se produire aujourd'hui, à un niveau moins élevé, en Amérique du Sud. Ce qui compte réellement là-bas, ce sont la parenté et l'amitié. Les *pronunciamientos* peuvent s'y succéder, les dictateurs se suivre sans trêve : au fond, l'ordre de la vie n'est affecté par aucune révolution.

A PRÈS tout ce que nous venons d'exposer, il ne me semble pas difficile de déterminer dans quelle direction se trouve le véritable

progrès, pour autant que cette question se pose dans le cadre de notre étude. La notion de progrès ne peut avoir de sens que sur le plan de ce qui est rationnel ou susceptible de le devenir, car son point de départ est dans le pouvoir de l'intellect qui invente et décide librement. Or la sphère émotionnelle n'est soumise à aucune décision de l'intellect ou de la volonté. Mais songeons maintenant à la tendance générale de notre époque : elle est indubitablement dynamique, et non statique. Cette tendance serait-elle fautive au sens absolu? Faut-il considérer que toutes les aspirations de l'individu émancipé sont des égarements et que le salut se trouve dans la réaction et la restauration? Oh non! le salut n'est jamais dans la réaction et la restauration, pour cette simple raison déjà que la restauration est toujours illusoire. Les effets des grands bouleversements ne s'effacent jamais. Tout naturellement, sur tous les points de notre globe, les jeunes gens sont des représentants de cette situation unique qu'est l'après-guerre. Et cette situation exige impérieusement des formes de vie, ou au moins des mises au point nouvelles.

Force nous est de l'admettre et de l'accepter. Et ceci nous ramène à l'affirmation de cette sagesse élémentaire qui exige comme première vertu la générosité envers soi-même et envers autrui. Jules de Gaultier a fondé toute une philosophie sur ce fait que l'homme est capable de s'imaginer autre qu'il n'est. C'est là, en effet, sa tendance élémentaire; et partant, la vie de l'Esprit sur terre commença par le mensonge et la

Méditations sud-américaines. Chap. « Peur originelle »
et « Divina Commedia ».

comédie. Mais l'homme n'atteint un plan supérieur que du moment où il apprend à se voir lui-même tel qu'il est et à incarner ensuite ses idéals dans ce qui existe, au lieu d'affirmer l'existence de ce qui n'existe pas. Se faire des illusions, à ce stade, n'est pas signe d'idéalisme, mais de faiblesse morale. Admettons donc une fois pour toutes que l'ancien équilibre est détruit entre la partie instinctive et émotionnelle de l'être humain, interchangeable en son essence, et sa conscience modifiée par la connaissance. Dès lors, le but à poursuivre ne saurait être que celui-ci : réincarner les valeurs éternelles, pour autant qu'elles se sont perdues, dans la vie modifiée, et créer une nouvelle synthèse harmonieuse de l'âme et de l'esprit.

Pour les peuples à tendances statiques, qui se trouvent encore en état d'équilibre, il n'y a peut-être pas ici de problème fatidique. En ce sens, les peuples latins échappent, jusqu'à un certain point, au cadre des vues d'avenir qu'il nous incombe d'esquisser ici; les Français ont démontré depuis longtemps que la mobilité d'esprit et le progrès s'accordent à merveille avec un conservatisme extrême dans tous les domaines non-rationnels. Mais, à plus forte raison, tous les peuples dynamiques, — c'est-à-dire les peuples germaniques et une partie des Slaves, — ont besoin d'une nouvelle attitude envers la famille et d'une nouvelle synthèse entre l'âme et l'esprit. Et puisque nous sommes dans une époque crépusculaire, selon la loi symbolique de

Compréhension créatrice. Chap. « La nouvelle synthèse de l'âme et de l'esprit ».

l'histoire, les protagonistes prédestinés et les types représentatifs nés ne se trouvent pas parmi les peuples statiques, mais parmi les dynamiques. C'est pourquoi, de plus en plus, les Américains, les Allemands et les Russes donnent le ton. L'équilibre nouveau qu'atteindront ces peuples d'essence dynamique deviendra forcément, par métamorphose de contact, celui du monde entier. Considérons donc, pour conclure, les problèmes qui se posent à leur point de vue.

Bien entendu, il n'y a pas de formes d'équilibre immuables dans la famille. De même que la suprématie de l'homme et celle de la femme se sont relayées tour à tour, on peut imaginer de nouvelles formes qui tiendraient compte de l'indépendance personnelle et de la libre disposition de l'individu, mieux que ne le fit aucune forme passée; et cela sans que pour autant la forme « éternelle » de la famille se disloque. On peut concevoir ainsi des relations entre parents et enfants qui tiendraient compte, mieux qu'aucun ordre traditionnel ne sut le faire, de l'étrange rapport, centripète et centrifuge à la fois, qui existe entre les générations. Je crois que ce problème prendra un aspect particulièrement actuel et aigu chez ces peuples latins, précisément, où dure encore un patriarcalisme ou un matriarcalisme atavique. Il me paraît impossible que cet état puisse durer longtemps encore. Plus je vois de jeunes gens français, espagnols et sud-américains, et plus je les trouve américanisés, si peu que cela se manifeste souvent à la surface. Tôt

Compréhension créatrice. Chap. « Le symbolisme de l'histoire ».

ou tard, le changement accompli à l'intérieur se révélera dans le monde extérieur, et cela d'autant plus vite à mesure que les fortunes de famille s'émietteront davantage et seront plus difficiles à reconstituer : car les générations nouvelles aspirent bien plus à créer du nouveau qu'à hériter ou à préserver. Je signalerai ici un point spécial qui me semble fait pour intéresser particulièrement les familles latines. Une grande partie des conflits entre parents et enfants provient de ce fait qu'à partir d'un certain moment les enfants ne recherchent plus la chaleur, mais la fraîcheur; ils désirent s'envoler loin de la chaleur du nid et ils ne redeviendront sensibles à l'atmosphère du foyer paternel que plus tard, lorsque s'éveillera en eux le besoin de construire leur propre nid. Sans nul doute, le péril que court actuellement la famille provient, pour une part considérable, de ce que l'intellect en éveil renforce cette tendance vers la fraîcheur, en lui donnant nettement raison; d'où l'extrême hostilité de la dernière génération envers toute sentimentalité, non seulement en Russie, mais aussi en Angleterre et en Allemagne. Mais il en est de même, en principe, chez les peuples latins. Et si le degré d'acuité du problème est moindre, la constitution de la famille y est, d'autre part, tellement fondée sur la tradition intégrale que le moindre changement peut déclencher une véritable révolution. Mieux vaut donc la prévenir. Je ne puis m'étendre sur ce sujet dans ce petit livre; j'en ai traité tout au long plusieurs aspects dans le chapitre « Idéalisation de l'enfant » de ma *Psychanalyse de l'Amérique*, et notamment celui-ci : que le père surtout doit se garder de s'aban-

donner à une trop grande intimité. Point d'idée erronée plus néfaste que cette théorie selon laquelle le père devrait jouer auprès de ses fils le rôle d'un camarade. Pour que l'âge mûr puisse préserver son autorité toujours nécessaire au développement des êtres jeunes, il faut qu'il parte, plus que jamais, de cette donnée que le caractère de la jeunesse est centrifuge dans son essence. Moins cette tendance rencontre d'obstacles, et plus elle s'affaiblit au profit des forces centripètes.

Il y a dans la constitution moléculaire de tous les peuples un autre changement dont je sens l'imminence : c'est l'importance croissante qu'acquièrent les associations d'êtres du même sexe. On sait que les sociétés primitives sont caractérisées par l'importance de ces associations; et le monde qui naît est essentiellement primitif. En Europe même, elles ont joué un rôle immense au Moyen Age. Dans les sociétés primitives, ces associations et ces communautés d'êtres du même sexe ne mettent pas la famille en péril, parce que celle-ci n'existe pas au sens moderne. Au Moyen Age non plus, ce danger n'existait pas, car ceux-là seuls entraient dans les ordres, qui ne se sentaient pas la vocation de la vie de famille. Depuis, on a oublié qu'une bonne vie de famille exige une vocation. De nos jours, la conscience éveillée, qui a perdu la plupart des préjugés moraux, renaît à cette vérité. A mon avis, il faut donc admettre, pour parer à des difficultés insolubles, que tout le monde n'est pas fait pour fonder une famille, non seulement parmi les hommes, mais

parmi les femmes également. Il faut, autant que possible, universaliser cette largeur de vue et de cœur qui depuis longtemps est le propre de toute âme cultivée et qui admet, comme exception confirmant la règle, les formes d'existence les plus variées. C'est par une différenciation de cette espèce qu'on parviendrait le plus vite à faire cesser l'opposition, si fréquente et chez certains peuples presque générale, contre les liens de famille. Un nouvel ordre stable ne naîtra que si l'on reconnaît pour admissibles une très grande diversité de manières de vivre. Malheureusement, tout porte à croire qu'officiellement, par réaction contre les erreurs commises durant l'ère libérale, l'Occident traversera une période de rétrécissement de conscience. Mais, si l'on pense à l'avenir, il ne faut jamais prendre au sérieux la réaction; jamais elle ne dure longtemps. Ce n'est pas en vain que l'Europe a derrière elle près de cinq siècles de progressive libération intérieure. Et ce à quoi ce continent a travaillé pendant cinq siècles s'affirme inévitablement comme plus important et plus gros d'avenir que ce qu'il a fait pendant quelques brèves décades. Nous pouvons donc, en dépit de tout ce qui se passe sous nos yeux, affirmer ceci : plus l'esprit se libère et se différencie, et plus doivent être variées les formes de vie reconnues et tolérées, si l'on ne veut pas que des tendances destructrices prennent le dessus.

Mais si l'on accorde ainsi à l'esprit et aux tendances morales toutes les libertés possibles, alors précisément ce qui est éternel et immuable manifestera avec plus de pureté son caractère d'éternité et d'immuabilité. On ne saurait appliquer la

notion de progrès à la partie non rationnelle de la vie. L'ordre émotionnel peut se révéler plus ou moins riche, plus ou moins fort : jamais son caractère fondamental ne peut changer. Et les choses seront éternellement ainsi faites que l'âme, en tant qu'organisme des sentiments et des émotions, constituera le véritable noyau de l'être humain habitant de notre terre; c'est pourquoi nul « progrès » menant à un rétrécissement de l'âme ne représentera jamais un progrès véritable. Il pourra conférer à une partie de l'homme un développement supérieur : tant que cet élément avancé n'aura pas atteint son équilibre avec les éléments immuables, on ne sera pas parvenu à un état supérieur et durable.

Ceci nous ramène, pour conclure, à cette vérité que les sentiments ne sont pas des forces à longue portée et que l'espace qui leur est propre est le cercle intime. Si l'homme veut être humain, il lui faut avant tout cultiver l'intimité. L'atmosphère intime la plus complète et la plus parfaite est créée et garantie par la famille. Elle le sera toujours. C'est pourquoi l'homme ne doit pas tenter d'échapper à la famille, mais au contraire de lui donner l'expansion, la différenciation et la forme les plus parfaites possibles. Parmi les animaux, il en est de monogames et de polygames; certains vivent isolés, d'autres en troupeaux. L'homme, en tant qu'espèce zoologique, est caractérisé par l'esprit de famille, qu'aucun animal ne possède comme lui; car chez les bêtes, la famille se dissocie au plus tard lorsque les petits sont parvenus à l'âge adulte. Mais avant tout, la famille est nécessaire à l'homme afin que s'épanouisse en lui ce qui le caracté-

rise seul : l'âme, organisme des sentiments supérieurs. L'homme se déshumanise littéralement lorsque sa sphère émotionnelle dépérit. A l'impératif de ces générations qui proclament : surtout pas de sentiment! opposons donc cet impératif autre et meilleur : cultivons la cohésion sentimentale et émotionnelle de prochain à prochain comme aucune humanité ne l'a fait avant nous!

MARIAGE

LA famille appartient à l'ordre émotionnel; elle existe donc par nécessité naturelle, et il s'agit d'une perversion lorsqu'elle dégénère. Le mariage, par contre, est d'ordre spirituel. C'est pourquoi son existence dépend du libre arbitre. C'est pourquoi, à toutes les époques de compréhension, il fallait la *consécration* pour créer ce lien spécial.

Car le mariage n'est pas identique avec cette monogamie qu'on trouve aussi chez beaucoup d'animaux. D'abord, ni l'homme ni la femme ne sont monogames par inclination naturelle. Si le plus souvent tous les deux sont monogames en fait, lors même que l'idéal ou la loi de la monogamie ne sont pas en vigueur, cela tient à des raisons économiques de la part de l'homme, et pédagogiques de la part de la femme. La force du lien familial ne dépend aucunement de la monogamie. L'ordre émotionnel peut se manifester avec la plus grande richesse et la plus grande intensité sans qu'il y ait mariage dans le sens où nous l'entendons.

En second lieu, le mariage ne constitue pas un idéal nécessaire au point de vue du bonheur. La majorité des humains doués de sens critique qui se proposent la félicité personnelle pour but suprême, n'ont guère de penchant pour ce lien particulier. Cette majorité se range généralement de l'avis de La Rochefoucauld, qui a dit :

« Il y a des mariages heureux, il n'y en a jamais de délicieux », ou de cette princesse Lichnowsky, laquelle, jouant sur le mot allemand *Ehe* (mariage), l'appelle l'union de deux voyelles par un soupir. Pour ceux à qui l'esprit critique fait défaut, s'ils se sont mariés à l'aveuglette dans l'espoir de trouver le bonheur, ils sont généralement déçus. Il paraît bien difficile, en fait, de fonder une institution précisément sur l'amour, au sujet duquel Carmen a vraiment dit le dernier mot en l'appelant un enfant de Bohême qui n'a jamais connu de loi. Quelle idée absurde que de vouloir maintenir par la chaîne de normes qu'invente l'intelligence, ce qui dépend essentiellement de la *Gana*, cette force élémentaire, obscure et profonde, qui est inaccessible aux prises de la raison et de la volonté, et qui suit son cours aveugle sans être influencée par aucun motif extérieur ! Et si, de l'intérieur, et de l'intérieur seulement, l'amour enchaîne absolument, si la sous-chéance est son effet spécifique, il ne peut fleurir dans une autre atmosphère que celle de l'illusion de la liberté. Dès qu'un amoureux se croit tellement sûr de l'objet de ses vœux qu'il ne craint plus de le perdre par un manque de délicatesse, la plupart du temps il cesse d'aimer. Si donc la réalisation du bonheur, au sens où l'entend un amoureux, était le but du mariage, on l'aurait probablement inventé, car tout amour projette son intensité dans la croyance à une durée perpétuelle, — mais depuis longtemps les désillusions accumulées l'auraient discrédité.

Et l'institution du mariage n'est pas non plus — c'est là le troisième point — indispensable à l'éducation des enfants; c'est ce dont se rendent de mieux en mieux compte, aujourd'hui, les Etats qui se croient les plus avancés, Etats-Unis et Russie soviétique. Nous avons bien vu, dans notre étude sur la famille, que seule l'atmosphère de l'intimité crée des âmes richement développées. Seulement, une expérience de plus en plus générale le prouve, nul n'est forcé d'admettre pour idéal la richesse intérieure.

Pourquoi donc le mariage que nous appelons chrétien — mais qui existe au même sens chez tous les humains qui ont atteint un niveau équivalent de culture intérieure — pourquoi donc le mariage demeure-t-il la forme idéale de l'union des sexes? On le voit plus clairement que partout ailleurs en Russie soviétique, où l'absolue liberté dans les rapports entre les sexes a développé d'un côté un certain ascétisme, et de l'autre un penchant toujours croissant à vivre maritalement au sens traditionnel. La raison en est précisément que le mariage n'appartient pas à l'ordre naturel, mais à l'ordre spirituel. Et le centre véritable de la constitution humaine, si complexe, ne se trouve pas dans la Nature, mais dans l'Esprit.

LE mariage, ce n'est pas l'amour institutionnalisé; ce n'est pas, comme le définit la loi romaine, une convention qui assure la mise au monde d'enfants légitimes; ce n'est pas davantage une coopérative économique ni un contrat

Psychanalyse de l'Amérique : Chap. « Spiritualité », p. 465.

social : le mariage est un lien spirituel librement accepté et consenti. C'est pourquoi plusieurs langues ne possèdent qu'un mot pour fiançailles et promesse : en décidant de se marier, on se lie comme on le fait en donnant sa parole. C'est pourquoi, instinctivement, les jeunes filles deviennent sérieuses dans leur attitude devant la vie, aussitôt que se pose pour elles la question du mariage : la première idée qu'elle évoque en elles, c'est celle de la responsabilité — idée qui appartient au même plan spirituel que la promesse. Et si le jeune homme exprime souvent son désir de se marier en disant qu'il s'est décidé à « se ranger », cela a la même signification : il veut se ranger dans un ordre nouveau et sérieux dans son essence. Evidemment, chaque être jeune espère d'instinct réaliser dans le mariage son idéal de bonheur parfait. Mais ici aussi, les femmes — tellement plus profondes que la moyenne des hommes dans les questions vitales d'ordre intime — sont averties par l'instinct que le fait de céder à une simple inclination amoureuse n'est pas une garantie de bonheur. Il est rare qu'elles ne soient pas prêtes à sacrifier un engouement même vif à la perspective d'un bonheur qu'elles jugent plus sérieux. Et en agissant ainsi — une expérience millénaire le prouve — elles ont presque toujours raison. Le bonheur que donne le mariage n'est pas fonction de l'amour seul. Et d'autre part, il y a eu des mariages d'amour et des mariages d'argent et des mariages de convention et des mariages pour motifs religieux, qui tous ont finalement conduit au même genre de félicité. C'est que le mariage constitue un lien spirituel qui intègre

dans une synthèse supérieure et autonome, sinon toutes, du moins une grande partie des tendances qui poussent les sexes à s'unir. Et, d'une façon ou d'une autre, c'est à une intégration du multiple et du contradictoire qu'aspire tout être humain; car l'unité, expression de paix intérieure, crée seule un bonheur complet et durable à la fois.

Or, quelle est la vertu spéciale de la vie matrimoniale qui lui donne ce pouvoir d'intégration et d'unification? C'est en empruntant le langage courant de la Renaissance que nous arriverons le plus aisément à une claire compréhension. Cette époque professait qu'il y a correspondance entre le microcosme et le macrocosme; l'homme serait le miroir de l'Univers. Ceci est scientifiquement exact en ce sens que la Nature et la destinée humaine constituent des parties intégrantes de l'ordre universel, et que nécessairement la partie participe des caractéristiques du tout. Or dans l'état de mariage, et dans l'état de mariage seulement, cette participation intégrale et totale est librement consentie.

Toute vie organique supérieure est bipolaire en son essence. Mais jamais les principes masculin et féminin n'arrivent à se fondre aussi intimement qu'ils le désirent, sauf pour de brefs instants. Et jamais non plus l'un ne réussit à échapper au champ de forces de l'autre : la tension entre les sexes demeure toujours la première et la dernière donnée du dynamisme vital. Ce qui est vrai des animaux, l'est de l'homme à un degré d'intensité fort supérieur. Car chez lui, les rapports naturels, en plus de ce qu'ils sont par eux-mêmes, sont des moyens d'expression

pour les besoins et les forces de l'âme et de l'esprit. Par conséquent, tout destin général se transforme chez lui en destinée personnelle. D'où le caractère toujours « fatal » (au sens latin du terme) de l'amour humain. Or, sur le plan de l'Esprit conscient, cette « fatalité » de l'inéluctable tension bipolaire qui attache tout être humain à son pôle opposé, trouve son expression originelle dans le mariage monogame indissoluble, et dans ce mariage uniquement. L'amour le plus violent ne correspond pas nécessairement à la destinée intégrale d'un être; par rapport à celle-ci, il est même presque toujours excentrique; c'est pourquoi il brise une vie plus souvent qu'il ne la mène à la plénitude. De toute façon, l'amour n'est jamais cette destinée intégrale, concentrée dans le microcosme d'un champ de forces bipolaire, car jamais l'amour en tant que tel ne donne expression à toutes les fonctions, actives et passives, qui définissent un être particulier dans l'ensemble des êtres et des choses. Il n'est essentiellement pas responsabilité, car la définition que le bouddhisme donne de la Vie, à savoir que la capacité de cesser d'être en constitue l'essence, est certainement vraie de l'amour. D'autre part, le soi-disant « mariage » polygame ne peut créer ce champ de forces à tension bipolaire qui fait du mariage monogame le miroir du Destin universel; et la possibilité du divorce, envisagée en contractant le mariage — pour ne rien dire du divorce prémédité qui est la clef de tant de mariages modernes — enlève à l'union conjugale tout caractère de fatalité. C'est

pourquoi le mariage, là où il existe tel que nous l'entendons, a toujours été déclaré indissoluble par définition, qu'il y eût ou non des moyens et des expédients pour corriger la destinée par le divorce ou l'annulation.

Or, cette indissolubilité conduit par elle-même à une identification de la destinée personnelle avec le Destin universel. Ce n'est plus la tendance du moment qui compte ni en premier ni en dernier lieu, c'est toujours le Tout de la vie. L'expression-type de ce fait est d'un côté la fidélité réciproque promise par les conjoints à travers tous les intérêts passagers, et de l'autre la responsabilité acceptée pour les enfants. Mais il en va de même de tous les faits essentiels et de toutes les étapes successives de la vie : impossible de les escamoter, une fois qu'on est à deux. Pas moyen, alors, de vivre en marge de la vie, de ne pas tenir compte des contingences de la position, de la fortune, de la carrière à faire. Force est à chacun de voir s'enfuir d'abord la jeunesse du partenaire, et ensuite, par répercussion, la sienne propre. Force est à chacun d'arrêter son attention sur ce qui importe réellement dans la vie, car d'instant en instant l'écho qu'un état trouve chez le conjoint vous y oblige. Le maquillage n'est un expédient valable que pour la vie à grande distance, et ce maquillage en grand qui porte le nom de vie mondaine, avec ses conventions escamoteuses de l'expérience vitale, avec son remplissage complet du temps — si complet qu'il interdit toute réflexion — ne devient jamais le Tout de la vie, même dans la vie de cour.

Mais d'autre part, cette expérience de l'inéluçtable Destin universel vécu sous forme de

destinée toute personnelle, rend ce Destin précieux. Tout alors acquiert un sens personnel, comme le fait un objet dénué de toute valeur s'il est offert en souvenir par un être cher. Et une fois que de cette manière il consent au Destin, l'être humain s'approfondit et trouve un contact de plus en plus étroit, qui à la limite devient identification, avec le Soi-même profond. Ce Soi-même est spirituel. Son domaine propre est celui du Sens et non pas celui des faits. Plus ce principe spirituel domine la conscience, et plus la vie tout entière change de plan. De plus en plus, ce ne sont pas les faits en eux-mêmes qui comptent, mais leur signification quant à la personne. Mais alors, ce qui est dur ou triste ou malheureux en soi peut devenir condition de bonheur; non seulement les biens matériels, mais même la maladie, même la séparation et même la mort perdent leur sens intrinsèque. De toute manière, tout alors prend un sens *pour vous* et intensifie la conscience de la Vie. Il est absolument impossible de vivre une vie profonde qui soit vide, car de son point de vue les événements extérieurs ne sont jamais la réalité dernière.

Il n'est point indispensable, à coup sûr, de se marier pour réaliser le Sens profond de la vie; il y a le saint, le héros, le philosophe solitaire et détaché. Et j'espère bien que personne ne s'est jamais marié avec l'intention préconçue de « réaliser le Sens »; car cette intention à elle seule, dans sa monstrueuse indécatesse, aurait fait du Sens un odieux contresens. Mais le fait que pour la Nature l'homme ne serait complet

que s'il était androgyne — vérité naturelle dont la plupart des mystiques affirment qu'elle se trouverait vraie, sous une forme différente bien entendu, sur le plan spirituel également — implique pour l'immense majorité la nécessité d'une tension perpétuelle entre les deux pôles organiques, afin que la vie réalise tout son dynamisme; ce même fait implique que chaque sexe ne se réalise lui-même qu'en se polarisant avec le sexe opposé. Et il faut que la femme comme l'homme prennent conscience qu'il est impossible d'échapper au champ de forces bipolaire dans lequel ils sont entrés, afin que ce champ de forces développe en eux toutes ses puissances. On ne saurait exagérer l'importance du penchant qu'ont les humains à ne pas voir les vrais problèmes et les réelles difficultés de la vie : évidemment un tel escamotage rend l'existence plus facile. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, il faut qu'une obligation *extérieure* les *force* à vivre toute leur vie. En ce sens, seul le sacrifice consenti de la liberté donne aux événements indifférents par eux-mêmes leur caractère fatidique; et, pour l'immense majorité, seul ce consentement personnel et intérieur à l'inéluctabilité d'un destin extérieur élève celui-ci sur le plan spirituel. Ce sont les bouddhistes qui ont le mieux compris pourquoi l'homme ou la femme célibataire n'est jamais un être complet, car ils l'opposent directement au moine. L'ascète qui a renoncé à tout est, selon eux, l'être le plus élevé qu'il y ait sur terre, car toute sa vie est responsabilité et discipline en vue d'une perfection suprême. Le célibataire, par contre, esquive ou renie les responsabilités; c'est pour cela qu'aux yeux des

bouddhistes, il est spirituellement très inférieur à l'homme marié et est, de tous les hommes, celui qui a le moins de chances d'avancer sur la voie qui mène au Nirvana.

Nous avons exprimé tout à l'heure l'espoir que jamais amoureux n'ait dit à celle qu'il désirait épouser qu'il le faisait en vue de se réaliser lui-même. Pourtant, si en tout cas toute femme aspire en dernier lieu au mariage et non à l'amour, si elle met dans cette aspiration tout son sérieux, et si une fois mariée, elle devient normalement sérieuse (même lorsqu'elle l'a été fort peu auparavant), cela tient au fait que presque toujours la vie conjugale seule crée les conditions nécessaires pour donner à l'existence toute la plénitude de sens personnel dont elle est susceptible. Et tout être aspire si primièrement à cette plénitude que c'est là ce qu'il entend d'abord par amour. C'est pourquoi il croit que l'amour à lui seul crée la plénitude. Et c'est bien ainsi que l'ont voulu la Nature et la Providence. L'amour représente la *voie d'accès* normale à l'état de mariage. Les êtres jeunes n'ont que peu de sentiments et d'aspirations conscients, et ceux dont ils ont conscience sont peu différenciés. Leur âme est une sorte d'esquisse; c'est l'expérience de la vie qui en fera un tableau. Mais il faut bien commencer par ce qu'on a; il est normal que l'amour prime tout à l'âge où les jeunes gens se marient. Pour cette raison, tout mariage entre jeunes gens devrait commencer par l'amour seul. Le reste se développera plus tard. Mais si l'âme des jeunes est une esquisse, elle n'en montre que plus clairement les grandes

lignes du tableau à venir. C'est pour cela que ce sont eux surtout qui parlent de « destinée » quand ils se marient. C'est pour cela qu'ils sont infiniment plus sérieux dans leur choix que les hommes ou les femmes expérimentés. Ce sont aussi les jeunes — ceci est vrai en tout cas de toutes les femmes sans exception — qui pensent en premier lieu au sens spirituel qu'aura leur union.

En effet, le mariage n'est pas du tout, pour la conscience profonde, une mesure de sécurité économique ou érotique; c'est, comme l'a si bien compris l'Eglise en le sanctifiant, un « état » d'essence spirituelle. C'est pourquoi il n'existe, pour la conscience universelle, que s'il a été consacré. Il n'est pas nécessaire de croire à la validité exclusive de telle formule de consécration, puisque toutes ont produit le même effet salutaire. Il n'est pas nécessaire non plus, pour saisir l'unique sens du mariage, de croire à aucune religion traditionnelle. Seulement, aux yeux des gens qui n'admettent que les institutions civiles et laïques, la fonction si terre-à-terre de l'officier d'état civil se revêt automatiquement du prestige ancestral du prêtre, travestissement qui souvent ne manque pas de comique. C'est que la réalité spirituelle ne fait jamais corps avec une réalité tellurique quelconque. Il n'y a qu'un seul cas où l'on puisse se passer d'une incarnation spécifique du principe spirituel : lorsqu'on comprend le sens propre de la spiritualité. Dans ce cas, et dans ce cas seulement, une incarnation spécifique de l'Esprit n'est plus nécessaire à la conscience.

Le moment est venu d'expliquer ce qu'est le principe spirituel, dans un langage aussi simple

que le permet le sujet. Je résumerai ici ce que j'ai exposé tout au long dans les derniers chapitres de ma *Psychanalyse de l'Amérique* et des *Méditations sud-américaines*. Dans notre étude précédente, nous avons défini l'homme comme l'animal sentant; c'est là en effet sa vraie définition zoologique. Mais l'homme n'est pas animal en dernier lieu. Depuis l'irruption de l'Esprit, un principe supra-animal, que nous appelons le principe spirituel, se manifeste de plus en plus comme l'essence même de l'homme. L'homme accepte de moins en moins comme lui étant propre ce qui n'a pas été incorporé dans un organisme gouverné par l'Esprit. La femme primitive se sent possédée lorsqu'elle a été violée. La femme spiritualisée ne se sent possédée que si elle s'est donnée elle-même, si elle a consenti intérieurement à être prise. De même, l'homme primitif accepte comme son destin tout ce qui lui arrive : l'homme évolué n'accepte comme lui appartenant que ce qui correspond aux tendances de son Soi-même le plus profond. Chez lui, le Sens prime les faits. Ne se rapporte à sa vie que ce qui a pour lui un sens tout personnel.

Il s'en suit que l'homme spiritualisé vit sur un autre plan que l'homme animal. L'esprit qui est devenu son vrai centre vital a une qualité positive qui lui est propre. De cette qualité, les idéals dits universels et les valeurs dites éternelles sont les exposants sur le plan des phénomènes. Ils sont en même temps les exposants des lois de croissance spécifique particulières à l'être spirituel, lequel, tout comme l'être naturel, est susceptible aussi bien de se développer que

de ne pas se développer. Or, que les intellectuels mettent en doute la réalité spirituelle autant qu'il leur plaira : en fait, il n'y a jamais eu d'être humain universellement reconnu comme supérieur, qui n'ait voulu réaliser en lui-même la Bonté, la Beauté, l'Amour et la Sincérité, et qui ne se soit trouvé malheureux s'il ne sentait pas son activité au service d'idéals spirituels. Et de même, chaque être humain normalement doué sent comme chose qui va de soi que le succès ou l'échec matériels ne prouvent ni ne réfutent la validité des valeurs éternelles. C'est qu'elles appartiennent à une dimension totalement différente. Pour résumer l'essentiel en une brève formule : l'homme accomplit ce qui est bien, pour devenir meilleur; il aspire à la Beauté, afin d'atteindre à une parfaite expression de soi; à la Vérité, afin de libérer de tout ce qui est irréel sa propre réalité intérieure.

Si maintenant nous opposons directement la réalité du plan spirituel à celle du plan matériel, nous arrivons à une délimitation assez claire pour suffire aux exigences de cette étude. Tandis que sur le plan matériel règnent incontestées les lois d'action et de réaction et de correspondance entre la cause et l'effet, il en va tout à fait différemment des réalités spirituelles. L'Esprit est essentiellement radiation, épanchement; ici, il s'agit uniquement de donner, jamais de prendre. Et un tel don n'appauvrit jamais, il enrichit. Chacun peut contrôler cette vérité d'après sa propre expérience de l'amour, où plus il donna sans songer à ce qu'il recevait, plus il s'est

épanoui. Il existe un phénomène physique qui a une fugitive analogie avec celui-là : les muscles croissent dans la mesure où ils s'exercent. Mais à y regarder de près, les lois de l'Esprit défont toute comparaison. On dirait presque qu'il s'agit d'un renversement de tous les critères vérifiés. Ici, plus un homme dépense, et plus il s'enrichit. C'est le même phénomène que spécifiait le Christ par rapport à certains buts qu'il poursuivait en propre, lorsqu'il disait : celui qui perd sa vie pour moi, la gagnera.

L nous fallait donner ces définitions et ces explications élémentaires d'ordre métaphysique, car sans elles le sens propre et unique du mariage ne saurait être compris. Nous avons dit, au début, que la Famille appartient à l'ordre émotionnel, mais le Mariage à l'ordre spirituel. L'essence de ce dernier est, en effet, l'incorporation d'un Sens spécial dans l'ordre naturel de la vie, conçu dans toute son envergure, depuis la Gana jusqu'à l'ordre émotionnel. L'amour ne postule pas le mariage; le mariage n'est indispensable ni pour la perpétuation de l'espèce ni pour la cohésion familiale ni pour la durée de la Société et de l'Etat. Quant à ce dernier point, Aldous Huxley, dans son utopie *Le meilleur des mondes*, a effectué avec une admirable logique un passage à la limite (au sens mathématique) sur la pente naturelle que suit l'évolution russo-américaine. Dans l'Etat qu'il décrit, les jeunes gens, tous produits par un traitement spécial d'embryons tirés du ventre maternel aux premiers stades de leur développement, rougissent de pudeur à la seule idée qu'ils pourraient avoir

un père et une mère. Mais d'autre part, la stricte convention qui gouverne avec une rigidité plus que puritaine cet Etat communiste, où chacun appartient par définition à tout le monde, oblige tout citoyen à vivre dans une promiscuité sexuelle illimitée; s'il ne se plie pas à cet impératif catégorique, il perd toute « respectabilité ». Un tel Etat est bien l'aboutissement vers lequel tendent les idées réformatrices russo-américaines. Et Aldous Huxley, dans son utopie, fait preuve d'un esprit bien plus juste et plus conséquent que l'Etat soviétique, lequel proscriit toute union sexuelle non consignée par acte notarié; une union légalisée n'a besoin de durer que juste le temps qu'il faut pour perdre son innocence, mais le papier timbré est de rigueur. D'autre part, il est rigoureusement logique que le prestige du mariage décroisse en proportion du déclin de la spiritualité. Car la vie matrimoniale, avec toutes les difficultés qu'elle entraîne, n'a de sens, voire de justification, que si elle satisfait des besoins *autres* que les besoins dits naturels.

Or, quels sont ces besoins que seul le mariage peut satisfaire? Ce sont ceux que nous avons déjà cités. Il ne nous reste à ajouter qu'un bref développement. Le lien naturel du mariage englobe presque toutes les tendances naturelles de l'homme dans une synthèse supérieure. Il s'agit là non seulement des tendances biologiques, mais aussi des tendances sociales, économiques et de celles qui poussent l'homme à aspirer au delà de lui-même. Un mariage parfait, et il y en a, est plus ou moins en pratique ce qu'est en théorie l'idéal d'un système philosophique, où tout se tient dans une unité fondamentale. Mais le bon-

heur unique que peut donner la vie conjugale est dû à certaines de ses vertus immanentes que nous n'avons pas encore mentionnées. On se marie à l'âge normal, naturellement, pour être jeunes ensemble. Mais la félicité que seul le mariage dispense, c'est celle qui consiste à vieillir ensemble. Pour un couple bien assorti, la fuite de la jeunesse ne constitue pas un malheur : tout, jusqu'à la décrépitude finale, assume un sens positif. Chaque étape de la vie a sa place prédestinée, conforme à sa raison d'être. Ceci est aussi vrai des peines que des joies, car peines et joies se tiennent. Nous avons dit que dans le mariage, le Destin universel devient destinée personnelle. Mais il y a plus : le mariage élève la destinée intérieure au-dessus du destin naturel. Et grâce à cela, l'amour, début normal de toute liaison entre homme et femme, ne demeure pas le dernier mot, comme il l'est entre amants : l'amour joue de plus en plus, à mesure que la vie avance, le rôle d'un simple élément qui peut perdre de son importance par rapport à d'autres éléments sans que l'union en pâtisse. Dans le plus beau des cas, qui est celui de l'amour conjugal le plus spiritualisé, la question de la croissance intérieure prime toutes les autres pour les deux époux. Alors, chaque époux cherche et trouve sa joie suprême dans le progrès de l'autre.

Les époux qui ont atteint ce niveau-là sont en vérité au-dessus de tout destin extérieur. Ceux-là sont profondément heureux, quoi qu'il arrive, car leur vie a toujours un sens parfait. Mais tous les époux qui réalisent le sens véritable du mariage participent plus ou moins de ses vertus immanentes. On parle tant de l'éducation

que les parents donnent à leur progéniture : autrement importante me paraît l'éducation inverse, celle que les parents reçoivent de leurs enfants. Ceux-ci les obligent à une attitude convenable à leur état. Ils exigent entre autres que chacun porte son âge véritable et se comporte en conséquence. Combien de filles ont étonné des mères naïves, en leur conseillant de mettre telle ou telle robe parce qu'elle les fait paraître plus âgées ! Combien de pères ont été embarrassés en observant que leur fils *voulait* voir en eux un dieu et n'avait que faire d'un camarade ! Et effectivement la femme atteint sa perfection dans la mère omnisciente qui ne saurait être jeune, ainsi que l'homme dans le type jupitérien. Je ne connais pas de meilleur remède que de méditer ces vérités de toujours, pour guérir le regret de la jeunesse qui s'en va.

PASSONS maintenant, pour de bon, aux problèmes concrets. Pourquoi tout être normal sait-il, qu'il l'admette ou non, que le mot « mésalliance » correspond à une réalité profonde ? C'est que l'état de mariage est dans son essence une « position » ; et tout ce qui la menace ou la fait périliter est dangereux pour le principe même du mariage. Les mots, hélas, perdent avec le temps leur vigueur première ; c'est pour cela que le mot « position » est compris aujourd'hui, la plupart du temps, dans un sens tout à fait superficiel. Son vrai sens, presque perdu en français, survit encore dans le terme alle-

Psychanalyse de l'Amérique : Chap. « L'idéalisation de l'enfant », et « Suprématie de la femme ».

mand de *Standes-Ehe*. *Stand*, littéralement position, signifie position particulière, point de départ dans l'ordre humain et cosmique. Être roi-né, ou être né paysan ou homme de génie implique des « positions » prédéterminées. Et si démocratisé que soit un monde humain — ce qui revient à dire ici : si instables que soient les positions, si illimités les changements de fonctions et les carrières imaginables — tout homme n'en incarne pas moins une destinée prédéterminée par sa nature, comme le faisait le troupiier napoléonien que l'on disait porteur du bâton de maréchal dans sa giberne : jamais le grand Corse ne fit d'imbéciles des maréchaux. Par conséquent, un mariage qui n'aide pas à remplir la position donnée ou la position à venir, n'est jamais conforme au Sens propre du mariage, si ardent que soit l'amour qui pousse à le conclure.

Malheureusement, aujourd'hui, les milieux pour lesquels le mot mésalliance conserve son sens antique sont précisément ceux qui donnent au mot « position » le sens le plus superficiel. L'idée de l'égalité de naissance, aujourd'hui encore requise dans les mariages des princes régnants, est profondément vraie en soi : il faut une égalité, sinon atteinte, du moins possible, dans le niveau de nature et de culture pour que l'union conjugale constitue un mariage véritable — et tout autant pour que ce même niveau se perpétue dans la postérité qui dépend de l'atmosphère familiale plus encore que de l'hérédité. Mais ce n'est pas la généalogie consignée dans

Le Livre du Mariage : Chap. « De l'élection de l'époux approprié », par l'auteur de ce livre; et « *Standes-Ehe* » par le comte Paul Thun-Hohenstein.

des parchemins qui prouve la véritable égalité, c'est uniquement la réelle égalité du niveau vital et culturel. Et si celle-ci coïncide avec l'égalité de position extérieure — souvent, et même presque toujours au commencement de la carrière ascendante que parcourt une race, — il en est tout autrement dès qu'il y a dégénérescence. Et sauf apport de sang nouveau, la dégénérescence se produit fatalement après un nombre plus ou moins grand de générations. Dans le même ordre d'idées, le genre particulier d'égalité qu'exigent les conventions françaises est loin d'être celle qui garantit la perpétuation de la race sur un niveau élevé. Sûrement, la carence de personnalités véritablement supérieures à notre époque tient à de trop nombreuses séries de mariages mal assortis. En Allemagne, trop d'hommes de génie ont épousé des cuisinières, et en France, trop d'hommes supérieurs ont contracté des mariages d'argent. Pour ceux qui s'étonneraient que je ne traite ici que de l'homme « mal marié » et non pas de la femme mal mariée, j'ajouterai ceci. La femme *réellement* supérieure, soit comme niveau vital, soit comme culture organique (culture en ce sens que le verbe est devenu chair), l'emporte toujours — l'homme ne représentant pas, dans la vie intime, le sexe fort, mais le sexe faible; — elle l'emporte, sinon pour elle-même, en tout cas pour la postérité. C'est un fait historique, qui aujourd'hui peut être considéré comme établi, qu'à la longue une ancienne culture s'affirme toujours comme la plus forte, si longue que soit souvent la période intermédiaire d'incubation. En ce sens, presque toutes les civilisations nouvelles durent leur naissance au fait que les femmes su-

périeures des antiques races vaincues furent obligées de contracter des mésalliances. La race normande, par exemple, aurait-elle été si vite, non seulement civilisée, mais même civilisable, sans la coutume ancestrale des pirates scandinaves qui enlevaient par principe les plus belles filles des pays pillés? Par contre, si une femme n'est pas *réellement* supérieure, si sa culture est purement de façade, sa déchéance que l'on observe souvent à la suite d'un mauvais mariage, ne signifie qu'une juste mise au point.

Toutefois, l'idée de considérer le mariage comme une pure affaire de velléité personnelle — ainsi que l'individualisme nordique le fait toujours plus résolument depuis l'époque romantique — est plus erronée encore que la plus fausse idée du mariage de convention. L'expérience humaine tout entière constitue une vaste preuve de ce fait qu'en principe le mariage de convention donne de meilleurs résultats que le pur mariage d'amour. Et ceci n'est pas vrai seulement du point de vue de la postérité et du niveau culturel perpétué par l'atmosphère familiale : c'est vrai surtout au point de vue du bonheur personnel. Car le bonheur conjugal est chose complexe, et l'amour-passion, toujours passager, est rarement capable de voir juste et de créer les conditions nécessaires. Or comment préserver ce qu'a de bon la conception traditionnelle du mariage à une époque où tous les jeunes gens, s'ils n'aspirent pas à un collectivisme qui annule jusqu'à l'idée même de l'union conjugale, s'accordent le droit d'épouser qui bon leur semble? Car c'est là l'idée directrice des jeunes générations, même chez les peuples latins. Le problème

du mariage paraît bien plus difficile à résoudre aujourd'hui qu'il ne le fut jamais, et cela seul explique pourquoi tant de gens préfèrent l'abolir d'un seul coup. Que la vie était donc facile dans la Chine antique — et encore dans la Chine actuelle — où le mariage, par définition, n'était pas un problème personnel, mais un problème de la famille, et où une suprême culture des sentiments familiaux faisait paraître secondaires les relations d'époux à époux! Aujourd'hui encore, en Chine, la vie matrimoniale n'entraîne presque jamais de tragédies, puisque par convention générale les conflits conjugaux ne sont pas pris au sérieux. Et jusque dans l'Inde moderne, pour autant qu'elle perpétue l'antique tradition, l'infortune conjugale est presque inconnue, parce que la jeune fille est éduquée à voir dans son mari un pur idéal sur lequel elle médite religieusement dès sa plus tendre enfance. Dans ce cas, les « faits » comptent peu. Il en était de même, quoique à un moindre degré, et dans les plus hautes classes seulement, en Europe, tant que régna la loi du mariage de convention au sens de *Standes-Ehe*; alors, peu de gens s'accordaient à eux-mêmes le droit de se sentir malheureux dans le mariage s'il ne leur apportait pas le bonheur parfait. Aujourd'hui, tout cela a changé; et là où le changement ne s'est pas encore produit, il arrivera sûrement tôt ou tard. Que faire alors pour sauver le sacrement du mariage dont les vertus uniques ont été démon-

Le Livre du Mariage : Chap. « Le mariage chinois », par Richard Wilhelm. Chap. « L'idéal hindou du mariage », par Rabindranath Tagore.

trées par une expérience millénaire? C'est ce qu'il nous faut examiner dans les dernières pages de cette étude.

L'HISTOIRE évolue souvent d'après une loi qui ressemble à celle du contrepoint musical. Ainsi, la baronne Léonie d'Ungern-Sternberg a magistralement formulé dans son essence le problème d'un avenir meilleur, en disant que l'inévitable mécanisation de la vie extérieure doit conduire à une *personnalisation de la vie intérieure*, seule voie qui permette d'éviter une décadence définitive.

Les institutions perdent de plus en plus leur vie propre; de plus en plus elles se fossilisent en cadres neutres, sans possibilité d'action immédiate, bienfaisante ou néfaste, sur l'individu. Mme d'Ungern-Sternberg, dans son essai, traite surtout la question du malheur personnel; c'est pourquoi elle développe son idée en affirmant, comme corollaire direct de sa thèse générale, que les institutions, en perdant leur vie propre, représenteront de moins en moins un « destin » capable de briser une vie. Elle va même jusqu'à déclarer : « Aujourd'hui déjà, la femme incomprise est un type périmé, car sa souffrance passive est en contradiction avec les possibilités qu'offre la vie moderne. De nos jours, l'idée d'un mariage malheureux est encore courante; dans l'avenir, un tel mariage constituera sans doute une curiosité. Car deux voies s'ouvrent à la personnalité active : ou bien elle divorce, ou bien

Renaissance : Chap. « L'histoire comme tragédie ». *Le Livre du Mariage* : Chap. « Le mariage de l'avenir », par la baronne Léonie d'Ungern-Sternberg.

elle prend en patience le lien conjugal avec les souffrances qu'il comporte. Dans ce cas, elle n'est pas un être malheureux, mais un être capable de diriger sa destinée. »

Mme d'Ungern-Sternberg ne prend en considération que le type actif de la femme modernisée, et je doute fort que la majorité des femmes doive appartenir jamais à ce type-là; en tout cas, j'espère pour ma part qu'il n'en sera jamais ainsi. Mais la thèse générale vaut en effet pour tout le monde : la mécanisation de la vie, d'une part, et la perte de prestige subie par toutes les institutions, d'autre part, sont désormais des faits acquis. Pour parer à la fossilisation de la vie qui correspond au durcissement des institutions, il n'est d'autre moyen que de personnaliser la vie intérieure à mesure que s'effectue la mécanisation extérieure.

C'est là évidemment l'intention sous-jacente de ce même individualisme outrancier qui de nos jours risque de ruiner de fond en comble toute l'institution du mariage. Une Suédoise répondit l'autre jour, comme on la félicitait à l'occasion de son mariage : « Oh ! c'est tellement instable ! » Pour un peu, on pourrait aujourd'hui donner du mot de Bichat : « La vie, c'est la mort », cette paraphrase : « Le mariage, c'est le divorce. » On en est presque arrivé là aux Etats-Unis. Et le mariage n'est guère moins en péril là où l'attraction amoureuse — dont la forme suprême est le « coup de foudre » — décide en dernier ressort. Là, ou bien le refroidissement inévitable de tout engouement fait penser au divorce dès qu'un nouvel intérêt surgit, ou bien il se produit un tel éloignement des époux

que l'union conjugale ne représente plus qu'une coopérative économique et sociale. Dans les deux cas, le mariage n'est plus rien de ce qui fait sa grandeur et sa beauté. Car l'amour libre légalisé n'est précisément pas le mariage, et il a une influence moins féconde que l'amour illégitime, puisque le caractère d'obligation qu'il conserve malgré tout, dépouille le pur amour de ce qui constitue son essence et sa beauté : sa liberté. Au cas extrême, qui est fréquent surtout en Amérique — où l'attrait sexuel prime tout et où seul il compte souvent — on peut dire sans exagération : de toutes les courtisanes, les femmes qui se marient indéfiniment sont les moins respectables. Mais choisissent-ils une voie meilleure, ces soi-disant individualistes, hommes ou femmes, qui — tout en gardant les apparences d'une harmonie conjugale intacte et sous prétexte que cette union ne leur apporte pas le bonheur spécial qu'ils en attendent — se soustraient à la consommation du mariage spirituel tel que nous l'avons défini pour chercher dès lors la plénitude en dehors du foyer? Certes non, car leur individualisme n'est pas du tout ce personnalisme qui désormais est indispensable pour compenser la mécanisation extérieure. Ce personnalisme est l'expression d'une personnalité qui a son centre dans les couches les plus profondes du Soi-même spirituel. Mais ce « Soi-même », le *Self* des Anglais, l'*Atman* des Hindous, n'est précisément pas le moi de l'égoïste. Ce dernier moi est ce qu'il y a de plus superficiel. Ce moi est la prison de l'homme, non pas le tabernacle de sa liberté.

Ce moi-là n'est que le faisceau des instincts de puissance et de plaisir; quoique né de l'irruption de l'Esprit dans l'organisme de la Gana, irruption qui disjoignit l'âme individuelle de l'être collectif — cette scission est en effet la condition première de toute conscience d'unicité spirituelle — ce moi n'est en lui-même qu'entraîne et chaîne. Il faut qu'il éclate ou se désagrège, qu'il meure, comme s'exprimait le Christ, afin qu'il puisse y avoir réalisation du vrai Soi-même. C'est du reste ce qu'ont enseigné toutes les religions et toutes les morales supérieures. Il y a erreur ou équivoque dans les doctrines traditionnelles en ceci seulement qu'elles opposent à l'égoïsme *l'altruisme*. Ce dernier ne vaut guère mieux que le premier. En pratique, sa prépondérance posée comme règle entraîne tout simplement un affaiblissement de la personnalité. Lès Etats-Unis en fournissent l'illustration classique. Là, c'est toujours le prochain, *the other fellow*, qui a raison, ce qui confère une telle suprématie à l'opinion des masses — car le nom de *l'other fellow*, comme celui du démon dans le Nouveau Testament, est Légion — que l'individu indépendant, pour ne rien dire de l'individu supérieur, ne peut survivre que s'il se cache comme les premiers Chrétiens se terraient dans les catacombes. Ce qui est véritablement opposé au Moi, ce n'est pas le Toi, situé exactement sur le même plan que lui, mais le Soi-même spirituel.

Or, l'individualisme des gens qui se marient en n'obéissant qu'à leur inclination amoureuse

Journal de Voyage : Chap. « Bénarès »; *Renaissance* : Chap. « Le problème éthique »; *Psychanalyse de l'Amérique* : Chap. « Moralité ».

ou avec l'intention bien arrêtée de divorcer dès que cela n'ira pas tout seul, n'est que de l'égoïsme. Ceci explique pourquoi jamais de pareils couples ne connaissent les joies propres du mariage; ils connaissent seulement la joie que peut donner l'assouvissement des instincts sexuels et amoureux. C'est simple logique qu'ils finissent toujours par être malheureux, car pour la satisfaction des seuls besoins amoureux, rien n'est moins indiqué que le mariage. Et avec la liberté de mœurs qui règne de nos jours et qui sans doute continuera de régner, un mauvais mariage n'a plus même cette excuse, autrefois courante, d'avoir été conclu parce qu'il constituait le seul moyen de satisfaire les besoins érotiques. Les réflexions que nous venons de faire expliquent toute la crise actuelle du mariage. Cette crise ne tient nullement à un état de choses prétendu avancé qui ne supporterait plus les chaînes de la convention. La preuve irréfutable en est que là où la convention traditionnelle vit encore, c'est-à-dire chez la plupart des peuples latins, la crise du mariage est moins aiguë qu'ailleurs, si tant est qu'elle existe. La crise tient à la *superficialité* du personnalisme courant.

LA formule définitive que nous cherchions est maintenant à la portée de la main. Le postulat de la personnalisation intérieure, qui seule peut sauver le mariage, revient au postulat d'une intégration personnelle, qui est exactement celle que le parfait mariage du passé avait pour résultat. A cette différence près qu'aujourd'hui, ce qui était jadis un résultat souvent conditionné par d'autres personnes ou par des forces

impersonnelles, doit être le point de départ, ou au moins le but d'une évolution personnellement préméditée. Et ici — puisque l'exemple concret vaut toujours mieux que la plus claire déduction abstraite — je ne puis m'empêcher de faire l'éloge de la jeune France. Pourquoi, dans ce pays, le mariage est-il moins en baisse que partout ailleurs? Pourquoi s'y produit-il, d'autre part, un renversement de plus en plus général des coutumes traditionnelles? C'est probablement en France que se concluent aujourd'hui le plus de mariages d'amour. C'est en France qu'aujourd'hui on se marie le plus tôt. C'est en France qu'aujourd'hui les jeunes gens hésitent le moins à se marier pauvres, sans situation assurée. Il y a bien là une apparente convergence avec l'Amérique. En réalité, c'est juste le contraire qui se passe dans les deux pays. En Amérique, c'est l'autocratie de l'individualisme superficiel. En France, les jeunes gens assument eux-mêmes la responsabilité qu'autrefois les parents prenaient pour eux. Ils « arrangent » donc eux-mêmes leur mariage. A ceci près que personne n'arrange pour soi-même, sauf exception rarement sympathique, un mariage qui ne soit pas un mariage d'amour. Ceci est vrai, en tout cas, de la majeure partie des jeunes filles de bonne famille.

Ne s'agit-il pas là d'un progrès absolu? Nous avons dit au début de cette étude que l'amour ne nécessite pas par lui-même le lien conjugal. D'autre part, il est rare qu'un mariage se soit consolidé dans le bon sens, si durant les premières années le sentiment amoureux n'a pas été prédominant. La synthèse de ces antithèses n'est possible que sur un plan supérieur. Cette syn-

thèse peut se constituer à la longue; c'était là l'effet du mariage consacré traditionnel. Mais il est possible aussi d'anticiper sur l'avenir. Jamais un être humain n'est, dès l'âge normal du mariage, une personnalité intégrale et partant placée au-dessus des contingences superficielles de la vie intérieure. Mais on peut se marier de sa propre initiative en prenant pour guide, dès l'abord, l'image directrice du mariage idéal. Dans ce cas-là, on fait soi-même le juste choix. On n'est pas dupe d'impulsions partielles ou superficielles. Et alors, on risque moins de se tromper que ne le faisaient jadis les parents les plus perspicaces, — qui voyaient cependant plus clair que presque tous les jeunes gens qui se marient aujourd'hui dans les pays nordiques.

Nous pouvons résumer en deux mots le sens de ce véritable progrès accompli : *aujourd'hui, pour la première fois dans l'histoire, le mariage d'amour devient le mariage normal et indiqué.* Comme à aucune époque antérieure, la conclusion d'un mariage d'amour est une promesse de bonheur qui a des chances d'être tenue. Et ceci est dû précisément à la liberté plus grande des mœurs modernes, qui font tant trembler les vieilles gens pour l'idéal même du mariage. Car, du moment qu'une femme n'est plus obligée de se marier pour satisfaire ses besoins physiologiques, les raisons *superficielles* qui l'induisaient si souvent à épouser le premier venu, ne jouent plus de rôle. Dès lors, la prudence, la circonspection originelle et innée de la femme dans cette question fatidique entre toutes, peut s'exercer avec moins d'entraves que jamais. Mais pour la même raison, le jeune homme aussi se mariera

désormais moins à la légère. De tout temps, l'homme a porté en soi deux images de femmes, dont l'une correspond au type de la mère et préfigure l'épouse à venir, et dont l'autre est le type de l'amie. Au niveau suprême, l'amie, c'est la Muse inspiratrice, au cas le plus banal la courtisane qui assouvit des besoins momentanés. Or, toujours l'homme aura besoin d'amies, et jamais ces deux types de l'épouse et de l'amie ne coïncideront. Sauf exceptions dues à une nature tout à fait spéciale ou à une harmonie personnelle qui ne se trouve que deux ou trois fois par siècle — exceptions si rares que nous pouvons les négliger ici — jamais homme ne trouva son bonheur conjugal en épousant une femme du type de l'amie. Aujourd'hui, cette constellation, éternelle en principe, s'affirmera plus que jamais, puisqu'il est tellement plus facile qu'autrefois de trouver des amies dans son propre milieu. D'où, entre autres phénomènes, l'aversion croissante qu'éprouvent les jeunes gens à épouser des étudiantes, parmi lesquelles ils trouvent, par contre, leurs « amies ». D'où, d'autre part, par contraste, le prestige croissant de l'épouse prédestinée.

Ce qui est vrai des deux types de femmes préfigurés dans l'âme de l'homme, est vrai également, *mutatis mutandis*, de l'âme féminine. Avec cette différence que, grâce à sa nature sentimentale et émotionnelle plus différenciée, la femme est capable de varier bien davantage les nuances des relations personnelles qu'elle a avec

des hommes. Mais, d'autre part, il y a chez la femme une distinction plus nette encore que chez l'homme entre le type acceptable comme mari, d'un côté, et les divers genres d'amis qu'elle peut choisir, de l'autre. Une fois tombé le préjugé officiel qui veut qu'une femme ne puisse avoir dans sa vie qu'un seul homme, et que celui qui lui plaît d'une façon quelconque soit nécessairement l'époux désirable et prédestiné, la femme sera libre d'affirmer mieux qu'elle ne l'a jamais fait, sa tendance naturelle à discriminer. Dans tous les pays, les jeunes gens remarquent déjà, non sans regrets, que les jeunes femmes, mariées ou non, deviennent bien plus difficiles que durant la première décade de l'après-guerre, période la plus propice depuis des siècles aux purs amateurs de la chasse au gibier féminin. L'instinct atavique des femmes, qui les pousse à choisir avec circonspection, reprend le dessus. Ceci naturellement favorise un choix plus juste dans le mariage, car c'est toujours la femme qui prononce le dernier mot (ce qui n'empêche pas que ce soit presque toujours elle également, chaque fois que les circonstances le lui permettent, qui tende les premiers filets). Et une fois que la femme, cet être sérieux par excellence, choisira son conjoint avec tout le sérieux qui est en elle, l'antique prestige du mariage connaîtra inévitablement une restauration, car la femme y a toujours cherché et trouvé son idéal.

Mais le prestige du mariage augmente également aux yeux des hommes partout où l'influence bolchévico-américaine n'est pas la plus forte. L'homme recommence à s'intéresser aux caractéristiques et aux vertus différentielles de

la femme. Longtemps, sous l'influence des femmes virilisées qu'il courtisait, il a cru n'y pas penser — quoique la décadence générale de l'érotisme masculin, de la passion à la simple puissance sexuelle, eût dû avertir tous ceux qui ont des yeux pour voir qu'il devait y avoir là-dessous une raison psychologique. Aujourd'hui, l'homme se rend compte de ce qu'il aurait toujours dû savoir, c'est-à-dire qu'un être de l'autre sexe qui est pareil à lui ne saurait véritablement l'intéresser. La femme amazone, la femme herculéenne, — non seulement herculéenne par sa force musculaire, mais capable aussi d'abattre douze travaux surhumains par jour, — peut bien être pour lui une concurrente dangereuse, mais jamais un sujet de compensation et d'adoration. Et que dire de la femme qui en remontrerait à Falstaff dans l'ingurgitation des alcools concentrés, et surtout de la femme-ascète, qui a fait vœu de jeûne perpétuel? Cette dernière aberration est bien l'une des plus perverses qui ait jamais ravagé l'humanité. De tout temps, on a connu la mortification de la chair au profit du salut de l'âme; mais nul anachorète n'a accumulé les sévices pour s'assurer la beauté du corps. C'est bien le contraire qui est fatalement le résultat final d'une vie de jeûne; aussi est-il infiniment probable qu'une vieillesse particulièrement repoussante guette les jeunes femmes qui espèrent demeurer belles à perpétuité à force d'émaciation. Toutes ces perversités sont en train de passer de mode. Les femmes sont bel et bien en train de se reféminiser. C'est qu'elles perdent enfin ce complexe d'infériorité qui conduisit jadis au féminisme et qui en était demeuré

l'âme. Les femmes retrouvent la fierté d'être femmes. Point n'est besoin d'être prophète pour prédire qu'à la période de nivellement des sexes succédera une période de suprême différenciation. Et c'est là la condition essentielle pour que les sexes s'attirent et cherchent l'un dans l'autre leur compensation et leur accomplissement.

Sûrement, les positions conquises par l'assaut féministe sont en grande partie assurées pour toujours. Désormais tout être humain conservera le droit (c'est un fait caractéristique que la Révolution française n'ait parlé que des droits de *l'homme!*) de gagner sa vie comme il pourra; il y aura, pour ainsi dire, un droit de l'homme indépendamment du sexe, un droit de l'être humain neutre. Mais bientôt tout le monde comprendra que ces droits-là n'incarnent pas l'idéal; ils constituent la base dont on ne parle pas. Et à la longue cette base neutre contribuera à accentuer la différence des sexes, bien que ce soit elle précisément qui conduisit au nivellement. Si la femme qui travaille dans les bureaux ou les usines accentue sa féminité autant qu'elle le fit dans les salons du XVIII^e siècle, le fond neutre fera ressortir les différences avec une netteté incomparable. Tout parle donc en faveur d'un accroissement, et non d'une perte de prestige promise au mariage véritable.

J'AI dit exprès mariage véritable, car au contraire les mariages qui ne sont tels que de nom perdent de plus en plus leur prestige. Je ne crois pas pour cela qu'il se produise à l'avenir beaucoup de changements dans les institutions extérieures : celles-ci ont tellement peu

changé depuis l'époque, lointaine cependant, d'Adam et Eve. De toute façon, les transformations extérieures qui surviendront et que ceux qui ignorent l'histoire considéreront comme inouïes, auront peu d'importance relativement à ce qui restera immuable. Il y aura sûrement, par exemple, bien moins de modifications d'ordre légal que n'en attendent les milieux avancés. Ceci me paraît certain pour cette raison surtout que, plus la conscience sera éclairée par la lumière de la compréhension, et plus elle se rendra compte qu'il est impossible d'instituer un ordre parfait; la vie est trop complexe pour cela et trop contradictoire. Les changements profonds qui surviendront seront plutôt des changements de points de vue, de jugements. L'opinion publique acquerra de plus en plus cette largeur et cette hauteur de vues qui furent de tout temps l'apanage des grands seigneurs et des grandes dames. Les grands ont toujours vécu, en bonne partie, au-dessus et en dehors des cadres tracés par la loi; et ils n'ont jamais pensé à légaliser leur conduite ni à créer des lois spéciales adaptées à leur propre cas. Dans le même sens, je doute fort que l'avenir doive légaliser beaucoup des manières de vivre qui autrefois passaient pour illégitimes. Comme au XVIII^e siècle un grand seigneur pouvait à l'occasion laisser publiquement sa fortune à une femme de condition non mariée qui avait été sa maîtresse, sans que celle-ci eût à pâtir de cette publicité, de même à l'avenir on tolérera probablement plus de filles-mères qu'on ne l'a fait autrefois. Mais on n'insistera pas; et il n'y a pas de pire insistance que la légalisation. Comment veut-on abolir la distinction

tranchée entre enfants légitimes et illégitimes, entre union conjugale et liaison sans que des intérêts généraux de premier ordre en souffrent? Le seul fait que le mariage représente un lien spirituel, et non pas naturel, prouve le non-sens de toutes ces idées dites avancées. Je crois qu'ici, exactement comme dans les cas que nous avons examinés de la Propriété et du Droit, la solution de principe sera celle-ci : la Loi *en elle-même* perdra tout caractère « sacré ». Il faudra toujours qu'il y ait des lois. Mais un système juridique sera de moins en moins apte à rendre justice à la réalité, à mesure que celle-ci se différenciera davantage. Toute statistique laisse échapper le cas unique en son genre, et plus l'humanité évolue, plus ce sera précisément l'unicité de chaque individu et de chaque cas particulier qui comptera.

Le progrès possible consiste donc bien dans la personnalisation progressive de la vie. Lorsque je lis aujourd'hui ces utopies, en majeure partie américaines, qui toutes se proposent pour idéal l'insectification de l'homme, je me sens véritablement plongé dans la nuit des temps : dans cette époque lointaine où l'impulsion créatrice n'avait pas résolu encore si elle choisirait le chemin qui aboutit à l'homme ou au termite futur. Rien de plus arriéré, de plus rétrograde, de plus réactionnaire en réalité que ce progressisme nord-américain. Durant ma tournée de conférences aux Etats-Unis, je dus constamment, indéfiniment, perpétuellement parler mariage. Mais jamais je n'ai remarqué un intérêt véritablement personnel pour cette question qui ne saurait être, par définition, que d'ordre intime. Si une femme

me consultait sur son propre problème, c'était toujours comme si elle m'eût interviewé pour un journal. On ne saurait aller plus loin dans la dépersonnalisation. Mais on ne saurait non plus prendre une position plus fautive en principe devant la question du mariage. Celui-ci fut toujours *la* question personnelle par excellence. Elle deviendra personnelle de plus en plus. Mais elle cessera d'être personnelle au sens de la velléité superficielle. La restauration du prestige conféré au mariage véritable, que l'on observe dans tous les pays chez les meilleurs d'entre les jeunes, tient à un approfondissement de leur conscience. Et ici nous gagnons du coup une nouvelle perspective sur cet étrange phénomène, que précisément les plus collectivistes d'entre les peuples ont les vues les plus individualistes sur le mariage. Tout comme l'obstination ne révèle pas la force de la volonté, mais est au contraire le signe certain de sa très grande faiblesse, de même les êtres à peine individualisés, comme ils sont malgré tout des individus, mettent excessivement en lumière leur pauvre unicité en grossissant de façon insensée l'importance de leurs sympathies et de leurs antipathies superficielles. Mais le lien conjugal n'a de sens, n'a de réalité que comme lien de profondeur.

PROGRÈS

DE toutes les époques qui se sont succédé sur la terre, l'actualité occidentale montre de la manière la plus frappante que l'homme, pourtant si âpre au gain matériel, est toujours prêt, en fin de compte, à se payer et se faire payer de mots. Tout le prestige de l'idée de progrès, telle qu'on l'entend depuis un demi-siècle, est là. Qu'un martyr chrétien ou un guerrier mahométan accomplisse le sacrifice de sa vie, rien de plus naturel, étant donnée sa foi. Naturel aussi tout don de soi pour l'amour d'êtres chers, d'une patrie ou d'un idéal qui représente l'essence spirituelle de l'homme. Mais quel sens cela peut-il avoir de sacrifier sa vie personnelle à la perspective que des êtres encore à naître et indifférents aux vivants disposeront chacun de deux téléphones et de cinq automobiles? Le progressisme des Etats-Unis et de la Russie soviétique, ces deux jumeaux ennemis, n'est pas autre chose. Et il n'en va guère autrement des peuples qui conçoivent la notion de progrès en termes politiques plutôt qu'économiques; car, en fin de compte, la politique moderne est toujours la servante de l'économie. Ceci s'applique même, en principe, à un progressisme qu'on peut définir sans préjugés en termes de science non pas appliquée, mais pure et — puisqu'on est convenu de l'ap-

peler ainsi — désintéressée. Certes, le chercheur scientifique individuel trouve dans la recherche pure son bonheur et, comme il arrive toujours, il attribue au but jamais atteint les vertus qui, en réalité, sont celles du chemin à parcourir. Mais il y a bien peu d'esprits organisés de la sorte. Pour l'immense majorité des humains, la vérité n'est nullement d'un intérêt vital. C'est la simple curiosité, au sens le plus banal du mot, qui pousse les masses à s'occuper des découvertes et des inventions nouvelles, quand ce n'est pas le désir de tuer le temps. C'est pourquoi tout effort pour vulgariser la science n'aboutit qu'à rendre vulgaires ceux qui le tentent; car, inévitablement, pour intéresser le grand public, ils transforment en nouvelles sensationnelles ce qui fut le résultat d'une noble passion de savoir. Le fait est que, pour toute conscience, l'instance suprême est la vie vécue. La vie n'a jamais de but objectif, à moins qu'on ne désigne ainsi la mort: tout but réel et véritable est subjectif. Il peut être situé à un point quelconque entre ces deux limites : satisfaction superficielle du corps et profonde joie spirituelle. Quiconque prétend croire qu'un état objectif est en lui-même son idéal, se paye de mots.

Et de tous les soi-disants idéals objectifs, celui du plus grand confort pour le plus grand nombre possible est, certes, le plus absurde. Ce qui est vrai de la santé, l'est à plus forte raison de la prospérité générale. Qu'on commence donc par abolir la maladie et la mort; *alors* seulement la conquête du « bien-être » extérieur représentera une solution digne d'examen. Que chemin faisant, chacun s'efforce d'atteindre le maximum

de sécurité pour lui-même et les siens, rien de plus normal : cet effort tend en premier lieu à la neutralisation de la peur originelle, donc à une fin intérieure. Mais il n'existe aucune impulsion venant de l'intérieur, qui puisse trouver sa satisfaction dans l'idée que des êtres inconnus vivent dans des conditions matérielles plus propices. Et plus un être a de vitalité, au sens physique comme au sens spirituel, moins il tient au bien-être, fût-ce pour lui-même. La jeunesse aime la vie dure. Si cette partie de la jeunesse actuelle qui a supporté et vaincu le plus de difficultés matérielles, est la plus optimiste et la plus joyeuse qu'on ait vue de mémoire d'hommes (d'où le prestige sans égal dont elle jouit depuis la guerre), cela tient au sentiment de vivre particulièrement intense que lui ont donné précisément les adversités rencontrées. Tout porte à supposer que ces jeunes-là, lorsqu'ils auront quarante ans, ne croiront pas plus qu'aujourd'hui à l'idéal du confort. Cet idéal revient, somme toute, à un idéal de rentier pour qui la sécurité est le bien suprême. L'idéal nord-américain en particulier, s'il était universellement appliqué, ne réaliserait point du tout le ciel sur la terre, mais transformerait notre planète en un vaste temple de l'ennui.

Mais en dehors de toutes ces considérations, est-il seulement probable que le « progrès » se poursuive sans solution de continuité, de manière que des utopies comme celles que les éditeurs américains font fabriquer chaque mois pour satisfaire aux demandes de leur public mécanisé, aient quelques chances d'être réalisées? Rien n'est moins certain. Le confort a été le dernier

mot de bien des peuples déjà : Egyptiens, Crétois, Romains du Bas-Empire. Dans le royaume d'Ur, la civilisation était si raffinée au temps d'Abraham, que pour ma part je suis disposé à croire que la légende de sa vie simple et patriarcale a été transmise ou inventée pour les mêmes motifs qui induisaient les marquises du XVIII^e siècle français à s'extasier devant les bergers et les bergères. Depuis des millénaires, il y a eu, dans tel ou tel centre de civilisation, de l'eau courante, chaude et froide, dans les appartements de tous les gens comme il faut. Toutes ces civilisations francisantes ou américanisantes ont passé sans laisser de traces. Au commencement du Moyen Age, à Rome, on était persuadé qu'il n'y avait jamais eu d'Empire romain, et le Colisée était admiré avec horreur comme l'expression même de l'âme de Satan. La fin de l'antique grandeur de cette ville peut fort bien devenir prototypique un jour pour les Etats-Unis : on sait que dans l'espace de quelques années, Rome perdit pour de longs siècles à venir les neuf dixièmes de sa population, parce qu'un roi goth avait détruit les aqueducs; peu après, il n'y avait déjà plus de Romains capables de rebâtir ce qui avait été démoli. Il n'est pas impossible qu'on voie bientôt en Russie les superbes ruines d'usines gigantesques qui n'auront jamais servi au travail, mais qui feront vivre tant bien que mal, grâce au tourisme, une population paysanne. De telles perspectives n'ont rien d'improbable. Que la crise économique qui commença en 1929 se prolonge un peu trop longtemps, et bien plus de la moitié des outillages et des installations qui servent à produire en série seront

fatalement abandonnés. Et de même, faute d'enfants, — comme cela s'est produit si souvent, mais comme, cette fois-ci, cela peut arriver avec une rapidité inouïe, grâce à l'industrie la plus avancée de notre époque, qui est l'industrie anti-conceptionnelle, — des races entières peuvent disparaître ou bien leur civilisation mourir faute d'hommes supérieurs. Ce dernier danger aussi, qui, jusqu'ici, a toujours précipité la fin, est aujourd'hui plus grave que jamais : l'illustre Albert Einstein affirme qu'il suffirait d'une solution de continuité de deux générations seulement dans la lignée des cerveaux de premier ordre spécialement doués pour la science physique pour que s'effondrassent toutes les constructions fondées sur cette science. Ajoutons à ceci la barbarisation manifeste des jeunes générations, leur peu d'intérêt pour les problèmes de l'Esprit et leur enthousiasme pour tout ce qui est primitif et primordial : décidément, les chances de voir l'idéal du progrès se réaliser dans un proche avenir paraissent bien minces.

EVIDEMMENT, ces grands hommes du xvii^e et du xviii^e siècle, qui furent les pionniers du progrès, ne donnaient pas à cette idée le sens qui est courant de nos jours. Mais en histoire, ce sont les effets seuls et les résultats qui comptent. De plus, nous savons aujourd'hui que ces effets ont toujours été prémédités par l'inconscient. Et si nous cherchons maintenant à les déduire des impulsions de l'inconscient, nous arrivons à envisager le sens de l'ère du progrès tout autrement que ne le fait la conception courante.

En premier lieu, cette ère n'est pas la manifes-

tation d'une illumination plus grande de la conscience humaine dans son intégrité, mais seulement d'un développement extraordinaire de cet organe vital qu'est l'intellect, développement si brusque que toute l'énergie disponible s'y concentra au détriment d'autres organes. Ce développement était chose bonne en soi, mais son caractère unilatéral ne pouvait que conduire, pour un certain temps, aux attitudes unilatérales et aux exagérations qui sautent aux yeux aujourd'hui et dont nous nous sommes longuement occupés ailleurs.

En second lieu, l'ère du progrès ne représente pas du tout une étape plus avancée au point de vue de l'Esprit; mais un degré supérieur d'évolution animale. Ceci explique en même temps tout ce que l'actuelle civilisation matérielle présente de meilleur, et pourquoi son progrès aboutit à la révolution mondiale qui menace de tout détruire. Je résumerai ici en quelques phrases ce que j'ai expliqué tout au long dans le chapitre « L'idéal animal » de la *Psychanalyse de l'Amérique*. Au Paradis, l'homme reçut le titre honorifique de Seigneur de la Création; bien prématurément, peut-on affirmer aujourd'hui. Mais cette promesse procédait cependant d'une juste intuition. L'homme appartient à ce type d'êtres qui ne peut déployer toute ses puissances que dans une situation privilégiée. La majorité des animaux vit dans une complète insécurité; leur vie est dure, la bonne chère est rare. Néanmoins, personne ne

Compréhension créatrice : Chap. « Culture de l'être et culture du pouvoir », et « La nouvelle synthèse de l'âme et de l'esprit ». — *Monde qui naît*. Chap. « Le vrai problème du progrès ».

s'avise de les considérer comme pauvres ou prolétariés. C'est qu'ils sont parfaitement insérés dans le milieu nécessaire à leur vie. L'homme, doué d'instincts peu sûrs, ne possède ni la force du lion, ni l'armure du crocodile, ni la vitesse du cerf, ni l'organisation technique que l'araignée a dans les viscères; il n'atteint à l'équilibre dans l'ensemble de la Nature, apanage natif de tous les animaux, qu'au moment où son intelligence réussit à suppléer à ses imperfections congénitales. C'est pourquoi l'âge de la technique a donné, ou est en train de donner pour la première fois à l'homme sa position normale. L'ère technique représente donc la première période de maturité vitale chez l'animal-homme, ce qui suffit à expliquer l'élan qui pousse tous les humains vers la technisation, et la force animale inouïe qui s'est dégagée pour alimenter cet élan. Mais cette position normale dans l'ensemble des êtres et des choses est bien celle d'un Seigneur; étant donnée sa singulière disposition naturelle qui empêche cette adaptation immédiate dont sont capables les êtres possédant un corps plus inventif, l'homme ne peut vivre qu'en maintenant une grande distance entre lui et les choses; c'est pour cela que, dès l'aube de la préhistoire, le Roi a toujours incarné le prototype humain idéal. Si autrefois cette distance était maintenue uniquement au moyen de la force armée, et aujourd'hui au moyen de la technique apparemment pacifique, au fond cela revient au même : car du point de vue de la nature la technique est chose bien plus dangereuse qu'une armée qui ne sait en somme que tuer.

Donc, l'homme a besoin d'être privilégié pour

vivre normalement. C'est pour cela que l'évolution proprement humaine commença par des individus et des castes, plus tard des classes privilégiées. Mais aujourd'hui, *tout le monde* aspire à la même situation privilégiée, car, grâce aux progrès de la science, il paraît possible en principe d'y parvenir. D'où la poussée formidable des masses dans tous les pays. De nos jours, le phénomène historique le plus important est l'assaut que les peuples de couleur livrent au blanc privilégié : fort naturellement, ces peuples veulent acquérir les mêmes prérogatives. Mais en Occident, depuis longtemps déjà, c'est là le sens vital, véritable et profond, de l'aspiration à la démocratie d'une part, et du rôle toujours plus envahissant que joue le progrès technique d'autre part. Un pays où tout le monde serait privilégié devrait nécessairement être organisé sur un autre modèle qu'un pays où seul compte le roi ou la noblesse. Pour atteindre à cette même liberté dont les Grecs et les Romains jouissaient grâce à l'institution de l'esclavage, et pour la dispenser en même temps à tout le monde, il n'y a qu'un moyen : le remplacement de la main-d'œuvre par la machine partout où la libre initiative de l'individu n'est pas indispensable.

Mais l'état de choses actuel, avec ses étranges idéals, a encore une troisième raison d'être dans les profondeurs. Un sûr instinct pousse les hommes à augmenter leur capital d'hérités. Dernièrement, un eugéniste eut l'idée de remonter toutes les branches de mon arbre généalogique. Je savais bien que tout membre de cette noblesse européenne dont l'esprit de caste est si étroit porte dans ses veines le sang d'ancêtres relative-

ment très peu nombreux. Mais l'eugéniste en question m'ouvrit des horizons nouveaux en me signalant le fait suivant. Par mon arrière-grand-père, le comte Cancrine, ministre des Finances du tsar Nicolas I^{er}, je descends de la bourgeoisie hessoise. Or, grâce à cette seule branche, je compte des ancêtres communs non seulement avec presque tous les hommes remarquables qui naquirent dans ces parages, de Merck à Lichtenberg et à Goethe, mais même avec la plupart des femmes que Goethe a aimées dans sa jeunesse ! Ce seul exemple, cité ici à titre représentatif, prouve que, jusqu'ici, seule une partie infime du sang humain existant a joué un rôle historique. Rien de plus naturel que le désir, chez l'immense majorité des hommes, de jouer un rôle à leur tour. Mais rien de plus nécessaire, non plus, d'autre part, que d'enrichir ainsi le patrimoine de l'hérédité biologique. Les races et les familles qui « donnent » le plus, sont aussi celles qui se dépensent le plus, et quand elles ne dégèrent pas, elles perdent en tout cas, à la longue, leurs meilleures qualités ; c'est ainsi que Günther Gründel, un des meilleurs représentants de la nouvelle génération allemande, dont j'ai analysé les idées dans la *Revue d'Allemagne* du 15 août 1932, a démontré que depuis cent cinquante ans déjà les plus grands esprits de l'Allemagne n'appartiennent plus que par exception au type nordique. Et pour l'Europe la perte de capital biologique se manifeste avec une netteté particulière, parce que durant tout le Moyen Age les esprits les plus doués, en entrant dans les ordres, renonçaient à la propagation. Si les Juifs avaient adopté un système semblable, l'antisémitisme

n'aurait pas de raison d'être... Mais, d'autre part, la possibilité d'augmenter le capital biologique peut être démontrée de façon concluante — quoi qu'en disent les gens qui croient aveuglément que certaines races sont supérieures dès l'origine et définitivement — par cette seule et fort simple considération : à l'époque où se formèrent les stratifications sociales, encore en vigueur de nos jours dans leurs grandes lignes, l'ascension sur l'échelle sociale dépendait plus encore qu'aujourd'hui, — et c'est beaucoup dire! — non pas d'un esprit ou d'un niveau humain supérieur, mais d'une force brutale ou d'une astuce plus grande. La supériorité véritable a toujours été due aux hasards de mélanges de sang dont nous ignorons toutes les lois; d'où la surprise absolue que constitue à chaque fois le véritable génie; d'où la rareté des familles et des races à supériorité durable. — Tout ce que nous venons de relever ici parle en faveur de la démocratisation, et *non* de l'eugénisme, du moins comme premier pas à faire. Et selon moi, cette démocratisation s'effectuera irrésistiblement. Dans son sang, l'homme porte toute la sagesse des animaux. Seulement, la voix de cette sagesse ne se fait entendre qu'aux époques des grandes crises.

CETTE apologie du progrès devait figurer ici par esprit de justice. Reprenons maintenant le fil de nos réflexions antiprogressistes. Nous avons vu que le « progrès objectif » ne peut constituer un idéal sincère et véritable. Sans doute, un idéal faux en soi peut servir de masque à un idéal vrai; il en est ainsi de tous ces jeunes idéalistes, dont aujourd'hui la Russie offre les

exemples les plus émouvants : ils sont si profondément religieux dans l'âme que même le matérialisme, l'athéisme, l'industrialisation et le plan quinquennal leur servent d'icônes. Mais les mots en tant qu'incarnations d'un sens propre exercent cependant une action automatique qui correspond à ce sens. Ceci explique pourquoi une religion même sincère du progrès dans l'acceptation moderne du terme a tôt fait de rendre un peuple superficiel : elle rend superficiel en détachant la conscience des fondements vitaux de la vie et en la tournant uniquement vers l'extérieur. Il s'ensuit une atrophie de la vie intérieure, phénomène que nous avons étudié déjà à propos du problème de la famille. Dans la nature de l'homme, tout n'appartient pas au plan auquel la notion de progrès puisse s'appliquer. Donc, si la conscience s'occupe exclusivement de ce qui progresse, tout ce qui ne progresse pas et ne saurait progresser demeure en dehors de son horizon. C'est ce qui explique la diminution progressive et accélérée du rôle que joue le facteur humain dans la marche vers le « progrès ». Au XVIII^e siècle, les grands enthousiastes du progrès n'eurent certes pas une existence vide : ces hommes-là étaient riches d'une vie traditionnelle pleinement épanouie; et de plus, ils se passionnaient à voir tant de nouvelles possibilités s'ouvrir grâce à l'émancipation de la pensée, ce qui augmentait leur élan vital. C'est pour cela qu'ils parlaient tant d'humanité. Et si ce sont eux qui mirent au monde cette idée aujourd'hui réfutée que les bonnes institutions forment par elles-mêmes des hommes accomplis, ils sous-entendaient toujours, comme chose qui va de soi,

l'état vital qui était le leur. Aujourd'hui, les institutions ou les formules seules comptent pour l'opinion publique. Or, l'«*institutionnalisme*» lui-même est une espèce de verbalisme; il implique, en effet, cette croyance que les moyens extérieurs sont tout, quel que soit celui qui s'en sert et quelle que soit la fin qu'il se propose; la nature propre de l'être vivant compte pour quantité négligeable. Ceci équivaut à la croyance que les mots en eux-mêmes sont tout et que peu importe ce qu'on dit par leur moyen. Et effectivement, la «*pensée*» des masses actuelles vit presque exclusivement de mots d'ordre, indépendamment de leur sens.

Il est assez instructif de comparer à ce point de vue l'état de choses moderne avec l'Antiquité grecque et romaine. Les Grecs, eux aussi, étaient verbalistes à leur manière. Lorsque Socrate concluait que si une chose est vraie, elle doit «*par conséquent*» être bonne et belle aussi, à notre sens il se payait de mots. Et les Romains étaient même verbalistes à un très haut degré, puisque toute leur civilisation avait pour base le droit formel : d'où résultait fatalement le primat de la définition sur la réalité vivante. Mais aujourd'hui nous assistons à une verbalisation quasi totale de l'existence sociale. C'est le premier fruit de la fin de l'analphabétisme. Pour comprendre des abstractions, il faut une capacité de concentration dont, sauf talent individuel extraordinaire, les cerveaux sont dénués à proportion de leur jeunesse culturelle; et toutes les masses sont

Psychanalyse de l'Amérique : Chap. «*Primitivité*» et «*L'idéal animal*».

jeunes en ce sens, pour les raisons que nous venons de dire; elles n'ont pas hérité dans leur sang l'expérience des siècles antérieurs. L'on sait combien un effort intellectuel fatigue vite des nègres, par ailleurs intelligents. Mais on fait la même constatation chez les blancs de l'Amérique du Nord, qui fondent sur des considérations de statistique non seulement leur vie nationale, mais aussi leur vie intérieure et intime; la raison en est qu'il faut un effort bien moindre pour juxtaposer deux millions de faits que pour comprendre une seule formule générale qui condense une donnée complexe dans la dimension de l'intensité. Et si les Russes bolchévistes vivent de projets grandioses en insistant le moins possible sur leur exécution — tendance dont les villages de Potemkine constituent le prototype historique, — la raison en est la même. Donc, nous n'exagérons guère si nous affirmons que la fin de l'analphabétisme et l'expansion universelle de l'instruction ont eu pour premier résultat un état social où il n'est plus nécessaire de penser pour lire, ni de comprendre pour apprendre. D'où l'importance des programmes politiques, qui, d'un côté, sont sacrés, mais dont on réclame rarement la mise en pratique. Lorsque les bolchévistes, arrivés au pouvoir en Russie, commencèrent leur grande propagande pour une paix sans annexions ni contributions (en russe *annexia* et *contribout-sia*), toutes les femmes du peuple appuyèrent ce mouvement avec enthousiasme : « Qu'avons-nous besoin de ces deux femmes ? » Je crois que le succès de la plupart des programmes en Europe et plus encore en Amérique, tient aujourd'hui à des raisons similaires. Ce qui est vrai des

programmes, l'est également des manchettes de journaux, par lesquelles s'exerce presque uniquement aujourd'hui l'influence qui émane de la presse. Et le prestige du héros de cinéma, supérieur à celui du héros véritable, tient encore aux mêmes raisons : ce qu'on peut vite saisir du regard sans avoir à penser, soit la première apparence, compte seul.

On voit bien que le « progrès » débouche dans le vide. Et dans ce vide, inévitablement, les forces des bas-fonds, obscures et mauvaises, se déversent, si bien que les plus beaux programmes servent, chaque jour davantage, de véhicules aux pires instincts. Nous en sommes déjà arrivés, ou presque, à ce point que la civilisation dite humaine ne soit plus qu'un échafaudage extérieur sans aucun rapport avec l'édifice en construction. On continue à parler de progrès, mais en fait on se complaît dans la guerre des gaz, on assassine, on torture, on vole et on exploite comme aux pires époques de l'esclavage; on persécute la religion, on n'admet plus la liberté de pensée. Notre étude sur la Famille nous a appris que l'étiollement de l'ordre émotionnel entraîne forcément la déshumanisation. Et effectivement, comme le « prochain » du Christ est en train de céder partout sa place au « voisin inévitable », de même l'organisation inspirée par l'idée du progrès sert, de plus en plus, de squelette ou d'armature extérieure à un mode de vie antédiluvien.

Mais là où les forces des bas-fonds ne font pas irruption, le vide est presque complet. Là, on ne trouve presque plus de vie intérieure. Les ma-

Méditations sud-américaines : Chap. « Guerre » et « L'ordre émotionnel ».

chines, qu'elles soient de fer ou humaines, font tout le nécessaire; et l'esprit, perdant son initiative, ne fait plus que réagir. Ces masses-là sont d'une passivité véritablement sous-humaine. D'où leur suggestibilité qui paraît surnaturelle et qui seule explique les succès également surnaturels de la réclame intelligente dans les pays en question. S'il n'y a pas de solution de continuité dans ce développement, le résultat final sera fatalement celui-ci : une masse béate, peut-être, mais devenue parfaitement stupide, vivra de mots d'ordre lancés par quelques hypnotiseurs au moyen de hauts-parleurs à longue portée. Et cette masse pourra être asservie sans difficulté par quelques solides barbares qui réussiront à mettre la main sur les meneurs. Le précédent de l'Empire Inca est là. Pizarro réussit dans son entreprise, parce qu'un collectivisme au sens russo-américain, mais beaucoup plus raffiné, plus logique et plus conséquent avec lui-même, avait atteint là-bas un tel point de perfection que les masses avaient perdu tout esprit d'initiative.

ENRICHIS d'images concrètes de ce qui est et de ce qui pourra être, revenons maintenant à notre premier propos. L'idéal du progrès, dans l'acception actuelle du mot, a-t-il un sens capable de satisfaire les besoins de l'âme et de l'esprit? *Il n'en a aucun.*

Certes, il ne s'agit pas de combattre la technique, car au point de vue extérieur, elle permet à coup sûr d'assurer un avenir meilleur à l'animal-

homme. Et l'homme *est* un animal dans tous ses fondements telluriques. Malheur aux peuples, si civilisés qu'ils soient du reste, qui refuseraient de marcher avec leur temps; car fatalement, dans le cas le plus anodin, ils seront refoulés au troisième plan par des peuples plus jeunes. Une fuite imaginaire dans le passé ne produit d'effets positifs que chez des poètes romantiques hautement doués. C'est également un non-sens que de combattre les défaillances du temporel directement au nom de l'éternel. Ce fut là la grande erreur de Maistre, de Bonald et de leurs émules. Joseph de Maistre voyait certes plus profond que ses contemporains optimistes, mais comme il n'y a d'incarnation de l'éternel sur terre que dans le temporel, comme en outre il ne savait pas anticiper sur l'avenir, il se figea dans le passé; il devint, pour ainsi dire, un réactionnaire malgré lui. C'est pourquoi il demeura sans influence. Qui veut accélérer l'avènement d'un avenir meilleur, doit toujours partir de cet axiome qu'il faut accepter les contingences du siècle comme elles sont et s'efforcer d'incarner *en elles* les valeurs supérieures dont on désire la réalisation; tout « idéaliste » qui s'y refuse est un esprit faux : il croit pouvoir réussir en recourant à des moyens qui n'existent pas. Ici encore, la première vertu à observer, c'est la générosité envers soi-même, — car chacun est enfant de son temps, et s'il proteste, il proteste au fond contre lui-même. Ce qu'il faut faire, ce en quoi consiste le salut, est en principe indépendant de toute

Compréhension créatrice et Renaissance dénoncent dans presque tous leurs chapitres les dangers de l'idéalisme traditionnel, qui n'est plus une force positive.

forme de vie extérieure : il s'agit de *repré-ndre conscience du Sens véritable de la Vie*. L'âge du progrès a cherché ce sens dans l'appareil extérieur de l'existence. Aujourd'hui, par compensation, les forces obscures et aveugles des bas-fonds concentrent en elles la majeure partie de l'énergie vitale dont disposent les humains; d'où l'élan inouï qui soulève les jeunesses révolutionnaires. Le caractère particulier de l'histoire contemporaine a sa racine dans cet étrange phénomène que des représentations extériorisées — c'est là ce que signifie cette super-structure échafaudée sur la vie qu'est la technique — s'efforcent d'arriver à une synthèse directe, sans intermédiaire, avec la lave des bas-fonds. D'où tout ce modernisme antédiluvien dont nous avons étudié les multiples aspects dans divers ouvrages. Cette synthèse se réalise aux dépens de tout ce qu'on peut appeler le centre de la vie, ce « Milieu » (comme dit la philosophie chinoise) qui est le point d'interférence et d'indifférence à la fois entre les forces d'en haut et celles d'en bas, et dont le plan est le plan propre de l'âme. Nous n'avons rien d'extérieur à renier. Tout accroissement, si extérieur qu'il soit, est un avantage. Et s'il nous faut combattre ce qui est négatif, cela ne doit jamais nous mener à un reniement de la nature ou de l'histoire. La meilleure façon de poser le problème historique est, je crois, celle-ci : durant les dernières décades, l'homme s'est

Le Monde qui naît : Chap. « Vers la Culture de l'avenir ». *Psychanalyse de l'Amérique* : Chap. « Primitivité » et « Démocratie ». *Méditations sud-américaines* : Chap. « Le continent du troisième Jour de la Création », « Destin » et « Gana ».

trouvé en campagne; pendant une campagne, personne ne songe aux réalités intérieures. Mais aucune guerre ne peut s'éterniser sans que les combattants finissent par se détruire eux-mêmes. De cette destruction, nous sommes déjà très proches. Il faut donc nous replier sur nous-mêmes, remettre l'accent sur la vie intérieure et rapprendre à considérer les choses dans leurs justes proportions.

Alors, au premier chef, nous aurons à jeter par-dessus bord toute idée d'évolution naturelle. Pareille chose n'existe pas. Rien de moins conforme aux faits et au Sens que l'idée darwinienne d'une vie accomplissant un progrès naturel vers un stade supérieur. D'abord, qui dit « naturel » en science, veut dire « nécessaire »; et l'évolution naturelle de l'inférieur vers le supérieur n'est très certainement pas nécessaire, car l'infinie majorité des organismes n'y a jamais pris et n'y prend encore aucune part. Ensuite, rien ne prouve qu'au point de vue biologique, l'homme soit plus avancé que le microbe : au contraire, vu que, privée d'intelligence, l'espèce humaine est menacée d'extinction, et que par ailleurs l'intelligence n'existe généralement qu'à un degré très faible, il semble bien que comme espèce les êtres dits inférieurs soient mieux adaptés que l'homme à la vie tellurique; et ce point de vue terre-à-terre compte seul en biologie. Rien de moins prouvé non plus qu'une évolution qui irait du simple au compliqué; en réalité, un protozoaire est une créature plus ingénieuse que l'homme au cerveau le plus puissant; ce qui donne l'illusion d'un progrès, c'est simplement qu'un organisme dit supérieur paraît plus aisé-

ment explicable d'après l'image d'une machine, — mais ce qui est mécanisé ou machinal n'est précisément *pas* l'idéal du vivant; et du reste, l'explication mécaniste est toujours fautive lorsqu'il s'agit d'un organisme; l'apparence en question est donc trompeuse. Certes, au point de vue des idéals de l'Esprit, l'homme est supérieur aux animaux; et sans le moindre doute, il y a dans l'espèce humaine un développement possible de l'inférieur vers le supérieur. Seulement, là non plus, il n'y a jamais nécessité. Une fois encore nous sommes obligés de reconnaître que les époques mythiques ont vu plus clair précisément au sens scientifique que notre époque qui se pique d'avoir dépassé les superstitions. Au point de vue intelligibilité, l'apparition de tout type d'organisation nouveau sur notre planète est un pur miracle, qu'on admette l'hypothèse d'actes créateurs singuliers (ainsi que l'entend la Bible ou comme le comprend Cuvier), ou bien l'hypothèse d'une brusque métamorphose mutative qui fasse d'un singe incapable de développement spirituel un homme supérieur. Jamais la science n'« expliquera » la succession des faunes. Aussi suis-je convaincu que la théorie avancée dans le chapitre « Irruption de l'Esprit » de mes *Méditations sud-américaines* — théorie d'après laquelle l'information dans l'ordre naturel d'un principe étranger à la nature et distinct de la nature est la cause de tout développement vers ce que, nous autres humains, nous appelons supérieur — renferme l'explication la plus « scientifique » qu'on puisse trouver du miracle. Il y a eu *solution de continuité* de toute façon et chaque fois qu'un être qualitativement différent de ses prédéces-

seurs a fait son apparition sur terre — et l'intelligence ne peut admettre de solution de continuité. Et celle-ci revient à un véritable changement de plan et de dimension, là où le développement naturel devient moyen d'expression ou d'incarnation d'une ascension spirituelle.

Or, du gouffre qui sépare le Saint du Singe, l'hypothèse du progrès fournit bien l'explication la moins conforme aux faits qu'on puisse imaginer. Du sommet où nous voici parvenus, nous pouvons formuler un jugement définitif sur les limites entre lesquelles est valable la notion moderne de progrès. Cette notion n'embrasse rien, absolument rien de l'évolution ascendante vers l'Esprit. Elle ne vaut que pour interpréter les données rationnelles et rationalisables de la partie qui est tellurique dans le type humain tel qu'il se trouve être aujourd'hui.

Il faut bien cependant que l'idée symbolisée par le mot progrès ait un sens correspondant à une réalité profonde. Sinon, nous ne retrouverions pas ce mot dans toutes les langues, et l'idée qu'il exprime ne se présenterait pas aux yeux de chacun comme un idéal manifeste. Qu'en est-il donc? Il en est ainsi : *l'idée originelle du progrès, celle qui vit dans le tréfonds de chaque âme humaine, est dirigée vers l'intérieur, et non pas vers l'extérieur.* Cette idée originelle du progrès n'a rien à voir ni avec le perfectionnement technique, ni avec cette mutation, qui est un pur miracle au point de vue de l'intelligence et qui échappe à toute prise de celle-ci. A la vérité, *elle s'applique uniquement à ce qui dépend de l'initiative spirituelle de l'homme* — spirituelle par opposition à ce qui est intellectuel et naturel.

C'est donc dans une autre dimension qu'il faudra nous transporter pour mener à bonne fin les réflexions de cette étude.

DANS son essence, la vie n'est pas progressive, et le *happy end* n'est pas sa fin normale : la vie est tragique. Une destinée est appelée tragique lorsqu'un homme ne peut être sincère envers lui-même ni faire preuve de sa meilleure volonté sans entrer en conflit avec des normes qu'il reconnaît d'ailleurs; lorsqu'il a raison de faire ce qu'il fait et qu'il échoue, vaincu par des adversaires qui n'ont pas tort, mais également raison. Toute vie, qu'elle soit individuelle ou collective, trouve son image exacte dans la musique. Toute mélodie s'écoule dans le temps, du passé vers l'avenir. Non seulement, toute mélodie est, dans son ensemble, une entité finie, mais elle passe d'instant en instant par des morts successives, et ce passage de mort en mort est son essence même, en même temps que sa seule voie possible. Bichat avait raison de donner cette définition : « La vie, c'est la mort », car tout instant vital a deux aspects : l'un signifiant croissance ou construction, et l'autre destruction ou mort. Et chaque mort est définitive comme celle du son qui se tait; car si, objectivement, le même son s'élève à nouveau, il ne s'agit jamais d'identité. Mais d'autre part, c'est précisément cette série de morts qui constitue l'existence propre de la mélodie. Il en va exactement de même dans la vie où chaque « hier » doit mourir, et mourir pour toujours, afin que naisse « l'aujourd'hui ».

Renaissance : Chap. « L'histoire comme tragédie ».

Seulement, dans la vie, dès que s'éveille la conscience capable de se souvenir, ce qui en musique n'est que forme devient une réalité terrible et tragique. Car il n'y a pas de solution satisfaisante à ce dilemme : toute valeur dans la vie est attachée au concret et à l'unique, mais tout ce qui est concret et unique est condamné d'avance à mourir. Il ne peut y avoir de solution satisfaisante, vu qu'ici des considérations d'ordre objectif ne servent de rien. Dans le domaine de la vie aussi bien que dans celui de la musique, le subjectif, le vécu seul compte, — et ceci vient parfaire notre réfutation de la valeur conférée au progrès dans le sens courant du mot. De même que dans l'univers sonore une mélodie non jouée n'existe pas, de même une vie qui n'existerait qu'objectivement, sous forme de partition, ne serait pas la Vie. Ce n'est pas en vain que la grammaire même rapporte tout élément vital à un « sujet ».

Or, ce caractère « musicoïde » de la vie est la première raison d'être, la raison d'être formelle ou fonctionnelle, de la croyance au progrès. Nécessairement, la mélodie s'écoule vers l'avenir, et elle n'arrive à sa perfection qu'en atteignant sa fin. Impossible donc de ne pas accepter cette marche vers l'avenir, dès qu'on accepte la vie. Impossible aussi de ne pas voir instinctivement dans sa consommation une fin désirable, puisque la mélodie ne trouve sa forme parfaite qu'en s'achevant. Et rien n'est plus naturel que de matérialiser ainsi une irrésistible poussée venue de l'intérieur dans l'image d'un avenir meilleur qui

vous attire du dehors. De tout temps, ce bienfaisant stratagème de la Nature a escamoté la mort jusqu'au moment où elle était là, irrévocablement. Mais ce que nous venons de dire n'est pas encore le dernier mot sur la signification profonde de l'idée du progrès. A la réflexion, tout être pensant en arriverait fatalement à conclure que la vie est le simple renvoi, cruellement raffiné, d'une exécution capitale jusqu'à une date incertaine — si les « faits » de la vie en eux-mêmes, ou (pour revenir à l'image de la musique, plus claire à l'intelligence) si les sons qui meurent l'un après l'autre constituaient la dernière instance. Ce qu'instinctivement et intuitivement chacun saisit d'abord en écoutant une sonate, c'est l'unité indivisible de l'œuvre d'art. Or, cette unité est une unité de *Sens*; située comme telle sur un autre plan que les moyens empiriques qui servent à l'exprimer. C'est exactement ainsi que chacun éprouve sa vie non pas comme une addition d'événements passagers, mais comme une unité qui existe en soi sur son propre plan, et qui préexiste même sous forme de destinée comme la sonate préexiste sous forme de partition. Cette unité, l'intellect ne peut la saisir mieux qu'en l'appelant le *Sens* de la vie. Or, l'idée du progrès originelle et profonde, celle que chacun porte dans le tréfonds de son âme, s'applique à ce *Sens*.

Dès lors, les faits et les événements en eux-mêmes importent à peine; ce qui importe, c'est le sens qu'ils ont pour l'individu donné. Nous avons rejoint ici, par une autre voie, les vérités auxquelles

Compréhension créatrice : Chap. I et II. *Renaissance* : Chap. « Devenir et Périr » et « Mort et Eternité ».

nous parvinmes en approfondissant la signification du mariage. Tout ce qui a un sens personnel est positif au point de vue de la vie, qu'il s'agisse de joie ou de peine, de choses bonnes ou mauvaises en elles-mêmes. Tout ce qui n'a pas de sens personnel est ennemi de la vie. C'est que tout ce qui n'a pas de sens personnel échappe au cadre de la vie donnée. Si un sens personnel fait défaut, alors de deux choses l'une : ou bien la vie doit se plier et se plie à une loi qui n'est pas la sienne, ce qui donne le sentiment de l'esclavage ou de l'emprisonnement. Ou bien la vie est absolument sans contenu, et le sentiment de vide qui en résulte est ce qu'on appelle l'ennui. Mais l'ennui permanent est peut-être la plus effroyable de toutes les tortures. Or, que la vie personnelle d'un humain soit un esclavage ou soit vide : de toute façon, elle est misérable. Mais d'autre part, cette vie-là est la seule qui soit nécessairement misérable. On peut être heureux en prison lorsqu'on souffre pour ses convictions. On peut trouver sa béatitude dans le martyre. Mais laissons de côté les héros et les martyrs : même dans la vie la plus humble, la moins héroïque, les faits en tant que tels ne sont jamais chose essentielle, une fois que l'accent porte sur le Sens. Dès lors, l'écoulement de la vie en elle-même, — si tragique qu'il apparaisse à celui qui porte toute son attention sur les sons qui périssent et non sur la mélodie que sert à constituer cette suite d'anéantissemments, — dès lors, même la vieillesse infirme et même la mort n'a plus le caractère d'un malheur. Cet écoulement est accepté alors comme le cadre normal et nécessaire de l'existence et tout l'ac-

cent porte sur le sens qu'ont les faits de la vie. Ainsi, la mort du héros, qui donne à sa vie son sens éternel, est instinctivement considérée par tout le monde comme une vraie bénédiction.

Mais que signifie alors le postulat d'un progrès? La réponse ne fait plus de doute. Le postulat d'un progrès à accomplir se rapporte d'abord à la destinée particulière d'une vie. Mais ensuite à *la réalisation du sens le plus profond que l'être en question puisse atteindre*. Car comme avec les mêmes lettres de l'alphabet on a écrit la *Divine Comédie* et des millions de pages farcies de niaiseries, les mêmes faits et gestes, les mêmes expériences vécues peuvent servir à exprimer n'importe quel sens. D'où, chez tous les grands fondateurs de religions, cette tendance à exprimer des vérités éternelles au moyen de scènes de la vie quotidienne; ils sentaient que, précisément, la tension entre le sens propre des événements ordinaires et le Sens qu'il leur servait à manifester, conférait à ce dernier un caractère plus impressionnant et plus émouvant.

Cette réalisation du Sens propre, aussi profond que possible mais toujours personnel, est le seul but de toute vie individuelle. C'est à cette réalisation que se rapporte au fond tout espoir de progrès, tout idéal de perfection à atteindre. Du moment que toute l'attention se fixe sur la question du Sens, la vie change d'aspect et de caractère. Alors, toute existence, même la plus humble, même la moins heureuse en apparence, acquiert une valeur intrinsèque. Alors, le succès, le bien-être ne paraissent plus indispensables, si désirables qu'ils soient toujours. Et de tout temps, ce que nous postulons ici a été effective-

ment mis en pratique par tous les humains profonds; surtout par toutes les femmes qui se sont ouvertes et données à leur destin intégral. S'il n'en était point ainsi, d'autres que ces rares individus qui sont exceptionnellement doués et atteignent de grands succès pourraient-ils voir dans la vie un Bien? S'il n'en était point ainsi, l'envie ne régnerait-elle pas sur terre avec une force des milliards de fois plus grande qu'elle ne le fait? C'est que d'instinct chaque être normal comprend ce qu'est la vie et ce qui lui confère sa valeur. Seules les époques superficielles, comme l'est la nôtre — où l'humanité a perdu la conscience de la réalité profonde et met tout son espoir dans la réalisation des idéals échafaudés par un esprit faux — affirment que la vie n'a point de valeur en dehors de la conquête de certains buts matériels définis.

Cependant, même dans la vie de l'homme le plus instinctif, le Sens ne se réalise jamais de soi-même, par nécessité naturelle. Il faut que l'initiative spirituelle l'in-forme à la réalité donnée, pour qu'il se manifeste. Cette initiative spirituelle agit aveuglément, mais elle agit, chez les êtres profonds et en même temps peu intellectualisés, sous la forme d'une poussée intérieure qui s'incarne dans les moyens d'expression placés à sa portée. Chez les femmes, qui rarement — et presque jamais lorsqu'elles sont mères — méconnaissent le sens de la vie, c'est généralement

Compréhension créatrice et Renaissance traitent, dans chacun de leurs chapitres, divers aspects de cette nécessité de « donner » un sens, pour qu'il se manifeste. L'idée centrale se trouve résumée dans le chapitre « Spiritualité » de *Psychanalyse de l'Amérique*.

l'amour pour un homme ou pour les enfants, ou bien le sens de la famille, qui sert de véhicule à l'initiative spirituelle. Mais plus l'humanité s'intellectualise, plus l'intellect mène une vie détachée de la vie totale, et plus devient nécessaire, pour que la vie réalise toute sa signification, la compréhension rationnelle du Sens; plus devient nécessaire aussi l'initiative spirituelle consciente, agissant pour ainsi dire à l'état pur et libre. C'est ce qui explique la plupart de ces régressions qui vont de pair, l'expérience le prouve bien, avec les progrès intellectuels et extérieurs. Lorsque l'Esprit ne peut plus agir en Voyant aveugle, il se retire tout à fait jusqu'à ce que s'accomplisse une nouvelle synthèse de l'âme et de l'Esprit. Mais en principe, l'initiative spirituelle est toujours possible, car l'Esprit est là, vrai centre vital de l'homme. Sans doute, la perte de cette harmonie instinctive que possèdent les femmes profondes et en même temps proches de la nature, peut rendre impraticables certaines voies qui mènent à la plénitude de la vie; mais cette perte est compensée, d'autre part, par tous les avantages que présente une plus grande liberté. Un être figé dans certain ordre donné, si profond soit-il, ne peut progresser. A celui chez qui la liberté prédomine, tous les horizons, tous les champs d'activité sont ouverts. On l'a bien vu sur le plan extérieur, où depuis un siècle et avec une vitesse toujours accélérée, une découverte, une invention chasse l'autre. A l'étage du Sens, où le progrès se fait vers l'intérieur, des progrès plus importants encore sont possibles dans la direction de la spiritualité.

Et ce dernier genre de progrès est le seul qui

puisse véritablement nous intéresser, car lui seul est l'expression de besoins intérieurs. En fin de compte, le problème du progrès n'est donc pas un problème général, mais un problème intime, comme l'amour.

C'EST de cette vérité que l'humanité occidentale doit reprendre conscience. La seule différence avec les temps passés où toujours se posait à chacun le même problème, personnel et éternel à la fois, la voici : la solution à trouver, toujours unique, s'exprimera sous la forme d'une vie collective à tendance progressive dans le sens moderne. Mais cette tendance ne passera plus pour l'essence ou le but de la vie. On y verra, au contraire, une contingence, l'expression d'un certain esprit du temps, qui pourrait bien cesser de régner sans que se produise aucun changement essentiel. Même aujourd'hui, il y a des peuples statiques, qui ne participent guère ou très peu à la marche générale vers ce que nous avons appelé l'idéal animal, et qui, néanmoins, sont, sous bien des rapports, supérieurs aux peuples plus dynamiques. Mais, même pour eux, il y a un changement radical à opérer dans la manière de penser; car la pensée préjuge de façon véritablement obstructive sur l'expérience. L'humanité a contracté durant l'ère du progrès une détestable habitude : celle de vouloir toujours conclure du général au particulier, ou bien de généraliser. Or, la généralisation possible ne s'applique jamais qu'à la surface de la vie. Le général n'est jamais une substance; une idée ou une notion générale ne fait jamais que ramasser sous forme d'abstraction verbale ce que beaucoup de phéno-

mènes ont en commun. Et cette abstraction n'est jamais chose plus profonde que le concret : c'est, au contraire, chose plus superficielle. C'est ainsi qu'il n'y a pas d'humanité, il n'y a que des individus vivants, et quiconque croit pouvoir négliger les individus au profit de l'humanité se trompe lourdement. D'où encore cette déshumanisation si caractéristique de notre temps, que nous signalâmes déjà à maintes reprises. Ce qui est plus profond, plus substantiel que l'individu, ce n'est jamais le général, mais *l'universel*; et l'universel s'exprime précisément par l'individuel, et celui-ci s'universalise à mesure qu'il s'approfondit. L'homme abstrait qu'inventa le XVIII^e siècle n'existe pas, tout simplement.

Le progrès véritable à accomplir désormais commencera donc par admettre, comme son point de départ, que l'âge des idées générales est révolu. Aucun progrès ne s'effectuera plus sous son égide. L'impuissance de Genève, la répugnance de presque tous les peuples à reconnaître des plans constructifs généraux, l'éveil un peu partout de particularismes nationalistes le démontrent sans équivoque possible. Plus l'humanité s'approfondira, et plus elle se rendra compte de ceci : c'est à force de généraliser et de chercher ou de placer toutes les valeurs dans ce qui est général, que l'humanité occidentale a perdu tout sens pour les valeurs de l'unique, et partant de l'existence individuelle. D'où l'immense danger du collectivisme, qu'on le comprenne à la russe ou à l'américaine. D'où la facilité monstrueuse avec laquelle des peuples entiers sont prêts à se

Psychanalyse de l'Amérique : Chap. « Socialisme » et « Démocratie ».

lancer dans une guerre en pleine conscience de ses horreurs : c'est qu'ils ne demandent pas mieux que de mourir. La vie telle qu'elle est actuellement a perdu tout sens pour eux. Ces phénomènes modernes me paraissent être la concluante illustration de cette vérité : c'est au Sens de la vie, et non point à ses attributs objectifs, que se rapportent toutes les valeurs que l'homme y attache. Or, le « général » n'incarne jamais ce Sens. L'ère du progrès meurt donc inévitablement, parce que la vie progressive en elle-même a perdu pour l'homme toute signification profonde.

Le progrès essentiel et profond, dont l'avènement est la tâche historique des générations actuelles et à venir, consiste donc, pour le dire en deux mots, en une concentration ramenant le général au personnel. Point de doute, nous sommes plus riches que nos ancêtres en connaissances et en possibilités d'action. Mais, faute d'un ajustement et d'une orientation conformes au Sens, nous n'avons pas encore su faire valoir ce capital. Au sens vital notre vie est, sauf exception, bien moins riche que ne le fut celle des siècles passés. Notre grande tâche est donc une nouvelle vitalisation de la vie. D'où la primauté des problèmes intimes sur tous les problèmes qu'on peut poser. D'où le choix des sujets de ce petit livre. Terminons donc cette étude en traitant dans ses grandes lignes le problème intime posé à chacun par sa propre vie s'écoulant, à travers les morts successives d'états présents, de

la jeunesse jusqu'à la vieillesse et jusqu'au tombeau.

Un être humain complet, dont l'harmonie est maintenue par l'instinct, ne craint ni la vieillesse ni la mort. Il vit d'instant en instant, d'une tâche pratique à l'autre; de chaque période il retient en premier lieu ce qu'elle présente de nouveau et de meilleur; et pour ce qui est de la fin, il se range d'instinct à l'avis d'Epicure, qui a dit : « La mort ne nous concerne ni morts, ni vivants : morts, parce que nous ne sommes plus; vivants, parce que nous sommes. » La sagesse collective de toutes les périodes qui eurent un profond sentiment vital a octroyé aux étapes successives de l'existence le sens d'une hiérarchie ascendante : cette hiérarchie réalise dans la représentation extérieure le sentiment intime que chacun possède d'un progrès intérieur à accomplir; elle compense en même temps, par une augmentation de prestige et d'influence, le fléchissement des forces physiques qui se produit fatalement à partir de l'apogée de la vie. Seules les époques superficielles ont refusé d'admettre cette hiérarchie. Et c'est simple logique que jamais aucune d'elles ne soit allée plus loin dans ce refus que celle du progrès, la plus superficielle de toutes : elle a fini par renverser toutes les valeurs. La jeunesse seule compte véritablement depuis la fin de la guerre mondiale jusqu'à l'heure où j'écris. A l'extérieur, ceci a pour résultat une prééminence de l'artifice sur la réalité naturelle. S'il n'est plus de rigueur, en 1933, que les octogénaires passent leurs loisirs à sautiller, personne n'ose porter ou affecter plus de trente-cinq ans. A l'intérieur de la conscience, le même esprit du

temps provoque un appauvrissement inouï de la vie. Car la jeunesse est l'âge des impulsions peu nombreuses, fortes, simples, radicales, non différenciées par l'adaptation à la réalité mouvante. Si d'un côté c'est l'âge des plus beaux idéalismes, c'est, de l'autre, celui des désirs inassouvis et des noires mélancolies, que l'exubérance des instincts animaux s'efforce tant bien que mal de recouvrir. Toute la valeur positive de la jeunesse est dans l'élan animal et l'idéalisme irréfléchi. Mais lorsque ce potentiel n'existe plus réellement, le maintien artificiel de ses effets aboutit à la même image que présente le nain sénile par rapport à l'enfant. Et tout l'acquis positif qui pourrait être celui des ans accomplis, demeure non réalisé. Certes, le patriarcalisme qui n'assignait de valeur qu'à la vieillesse (comme c'est le cas encore en Chine, où l'on fait un véritable compliment à une jeune femme en lui disant qu'elle a l'air d'avoir soixante ans) n'était pas dans le vrai non plus. Si la mode de l'après-guerre resserrait la vie reconnue comme valable dans le laps de temps situé entre la dix-huitième et la trente-cinquième année, la conception patriarcale, de son côté, opérerait un rétrécissement analogue; et on peut en dire autant du point de vue intermédiaire, en vigueur au temps de ma jeunesse, où l'âge mûr seul comptait; à cette époque, chacun affectait dès ses dix-huit ans d'en avoir quarante, et toute femme mariée s'empresait de perdre ses charmes.

Or, une compréhension véritable enseigne qu'il faut reconnaître et in-former à *chaque* étape de la vie toute la valeur qu'elle est susceptible d'avoir. Rien de plus beau qu'une enfance au-

thentique, aussi longtemps qu'elle dure. Rien de plus charmant qu'une jeunesse poursuivant ses fins propres dans le cadre approprié. Mais les expériences spirituelles qui mènent à réaliser le Sens de la vie (seule chose qui satisfasse pleinement les profondeurs de l'être) ne commencent généralement qu'à l'âge mûr. Et la vieillesse seule crée normalement cette distance intérieure entre les contingences et le sens profond de la vie, qui permet de la comprendre à fond et de la dominer. D'où cette sagesse qu'on attribue au vieillard, indépendamment de ses talents individuels. Or, l'idée même d'une vie pleine, complète et intégrale exige évidemment que chacun accepte pour lui cette devise de Sainte Thérèse : « Vivre toute sa vie, aimer tout son amour, mourir toute sa mort. » Elle exige que chacun voie dans sa vie personnelle une sonate qu'il s'agit de bien jouer du commencement à la fin; dont chaque tempo, chaque phrase a un caractère particulier; où pourtant toutes les phrases, dans leur diversité, sont indispensables pour réaliser entièrement le sens contenu dans l'œuvre musicale et où la fin signifie en même temps achèvement, accomplissement et perfection. Une fois qu'un homme a compris cela, il ne prétend plus que le scherzo vaut mieux que l'adagio, *mais à tous les tempos il reconnaît en principe une égale valeur*. La différence de valeur ne dépend ainsi que du degré atteint dans la réalisation du Sens. Mais alors, l'idée de perfection implique en même temps celle du progrès, du vrai progrès.

Immortalité : tout ce livre, qui fut écrit en 1906 et n'existe qu'en allemand, traite de ces vérités.

Car précisément la suite des tempos, l'alternance des motifs et la différenciation des mélodies, qui forment pourtant un tout unifié, permettent de réaliser progressivement le sens intégral de la vie. Ce qui, vu de l'extérieur, n'est qu'écoulement dans le temps, de la naissance à la mort — écoulement qui, une fois atteint le sommet de la vie physique, s'engage sur une pente de plus en plus abrupte vers l'abîme — est alors, pour la conscience profonde, un approfondissement progressif qui n'a qu'un *seul* sens, purement positif, et qui va de pair avec un enrichissement.

L'homme qui a atteint ce degré de compréhension ne souffre plus de la fuite de la jeunesse. Il ne se donnera plus non plus le ridicule de vouloir paraître ce qu'il n'est pas. Il observera tout naturellement le style approprié à chaque étape de la vie : la mode sied à la jeunesse mobile, changeante, et vivant à la surface des contingences; le style hiératique convient à qui ne s'oriente plus que d'après les valeurs éternelles. Mais surtout, la progression naturelle des ans lui deviendra un moyen, approprié à sa nature, de se réaliser lui-même — si bien que sa joie de vivre augmentera d'année en année. Il ne reniera ni ne refoulera rien des forces et des puissances naturelles à sa disposition. Que la jeunesse *épuisse* toutes les possibilités qu'elle est seule à posséder : alors tout naturellement, de la mort de ce son particulier naîtra le stade suivant de la mélodie, promesse d'un avenir meilleur. Que l'âge mûr soit aussi actif que possible, afin que son besoin d'action soit assouvi à temps. Alors, l'attitude contemplative naturelle à la vieillesse apparaîtra comme le parfait accom-

plissement de toute la vie. Puisque, de par sa nature même, la vieillesse vit davantage dans la représentation que dans l'action, et dans le passé plus que dans l'avenir, elle atteint normalement, si elle s'édifie sur la base d'états antérieurs pleinement consommés, à une richesse intérieure qui excite l'envie de ceux qui ne sont pas encore parvenus au grand âge.

Cette acceptation du rythme naturel, premier pas vers la réalisation du Sens spirituel, est la condition préalable que doit remplir tout être désireux de faire de sa vie l'expression d'un progrès intime continu — seul genre de progrès qui compte vraiment et qui vraiment satisfasse. Et pour qui en est arrivé là, l'arrêt dans le développement naturel perdra également tout caractère négatif. Physiologiquement, chacun est pré-déterminé par l'hérédité. A cette fixation s'ajoute l'esprit de l'époque dans laquelle un être naît et se développe, esprit qui pré-forme toujours ce qui sera plus tard et en pré-fixe les limites. Mais, de son côté, toute expérience nouvelle, voire même toute initiative conduit tôt ou tard à une fixation qu'une évolution ultérieure dépassera. Cette évolution, à partir d'un certain moment, le même individu ne pourra plus la pousser plus loin. En ce sens-là, chacun s'arrête forcément un jour. Mais il n'y a là rien de tragique, à moins que l'on ne soit assez superficiel et assez peu généreux envers la Nature pour vouloir à tout prix être, tel qu'on est, de tous les temps; à partir d'un certain moment, il faut que chaque humain opère une conversion dans sa marche. Il ne faut pas qu'il se batte les flancs pour poursuivre son évolution dans le domaine du tem-

porel; il doit désormais s'orienter vers ce qui ne change pas. La vieillesse, c'est l'âge de l'éternité devenue consciente. Et comme l'éternité est l'aboutissement de tous les temps, la vieillesse bien comprise et parfaitement réalisée, qui en fait n'est pas plus proche de la mort que l'enfance, puisque la mort peut survenir à tout instant — la vieillesse peut être le véritable couronnement de la vie.

CRÉATIVITÉ

DEPUIS qu'il y a des gens qui s'occupent de théorie, on répète que le commun dénominateur de toutes les aspirations humaines serait la recherche du Bonheur. Je crois que ceci tient à ce que, dans ce cas particulier, par exception, ce ne sont pas les hommes, mais les femmes, qui ont formulé le problème; elles l'ont formulé comme mères, elles l'ont résolu en mères, et la suggestion des années d'enfance, toujours puissante, s'est exercée jusque dans les traités de philosophie les plus abstraits. Quel homme parfaitement sincère envers lui-même aurait inventé de sa propre initiative cette définition de Stendhal, selon laquelle la beauté serait une promesse de bonheur? C'est bien ainsi que les femmes considèrent leur propre beauté, c'est ainsi qu'elles aiment que les hommes la voient. Pour l'homme, la Beauté est une fin en soi; il ne veut ni ne voit rien au delà; et la légende de Pygmalion est aux yeux de l'homme le prototype même de l'histoire obscène, tout comme aux yeux de la femme celle de Suzanne au bain. Le bonheur n'existe qu'en fonction de l'ordre émotionnel; et c'est là l'ordre dans lequel vivent normalement les femmes. Mais la vie active des hommes, qui est leur vie spécifique, ne se meut pas dans le cadre de l'ordre émotionnel. Il suffit, pour s'en rendre compte, de méditer ce fait d'expérience que jamais la famille

Méditations sud-américaines : Chap. « L'ordre émotionnel ».

n'a clos pour l'homme actif l'horizon de ses intérêts, et que son élan vers l'avenir ne trouve pas, comme chez la femme, son but concret dans l'enfant, mais dans l'idéal atteint, dans la mission, la vocation, la fonction remplie, dans l'œuvre menée à bien, voire dans la « chose faite » ou l'« affaire conclue », dernier mot de l'esprit masculin mécanisé.

Le mot « bonheur », en effet, n'a de sens qu'en fonction de l'ordre émotionnel. Et pour autant que les hommes aussi vivent dans cet ordre-là, l'idéal du bonheur atteint est certes un idéal universellement humain. Ceci est tellement vrai que, dès que l'élan vers l'avenir passe à la limite, — ce qui conduit, du dynamisme de la durée dans le temps, au statisme supérieur de l'Eternité, — l'idéal d'une béatitude finale et définitive est consacré même par les religions qui ont le plus faible contenu émotionnel, comme celle des Hindous. Mais, précisément, cette dernière réflexion nous amène à comprendre pourquoi et dans quel sens le Bonheur ne peut pas servir de commun dénominateur à toutes les aspirations humaines. Le bonheur est un état statique; sans désir sous-entendu de durée perpétuelle, cette idée n'a pas de sens. Or la vie, aussi longtemps qu'elle dure, est en marche; si elle s'arrête, c'est qu'elle cesse d'exister. C'est pourquoi les idéals véritablement vitaux ne peuvent se poser qu'en fonction de son mouvement. Puisqu'il en est ainsi, le commun dénominateur des aspirations humaines ne saurait être le soi-disant bonheur atteint (l'est-il jamais?), mais uniquement ce qui mène au bonheur, l'activité qui rend heureux. Or, ce seul commun dénominateur, c'est la *Créativité*.

C'EST pour cela qu'involontairement chacun associe l'idée de l'amour avec celle du bonheur, bien qu'au fond il n'y ait d'amour que malheureux, et vice-versa l'idée du bonheur avec celle de l'amour, bien que tout autre bonheur soit tellement plus facile à atteindre, et surtout, une fois atteint, tellement plus durable. C'est que l'être humain aspire à vivre la vie de l'amour en soi, quelles qu'en soient les suites. Or, l'amour, c'est la créativité. Impossible d'imaginer un amour dont l'expression suprême n'aurait pas le sens de la volupté. Et il n'y a pas de volupté, sur quel plan que ce soit, qui ne constitue l'élément subjectif correspondant à un acte créateur. Ici, cette correspondance polaire entre activité et passivité, qui caractérise toute vie, s'affirme avec la plus grande netteté. Le sentiment de volupté est toujours passif, mais ce n'est pas la passivité qui lui donne naissance. Et là où la passivité prédomine à un stade donné, elle se transforme aussitôt après en une activité créatrice d'autant plus intense : telle l'élaboration de l'enfant par la femme. Et de même, la vie sentimentale de la femme, dont il est convenu de dire qu'elle ne crée pas, mais qu'elle subit la vie, est en réalité une série continue d'actes créateurs. Les sentiments naissent en elle; c'est ce qui fait la volupté qu'ils lui donnent. Et si, généralement ils sont évoqués du dehors, il n'en est pas autrement de la créativité physique féminine, mais aussi de la créativité de l'homme sur le plan psychique : lorsque l'artiste crée, il ne féconde pas, il enfante.

L'amour éprouvé est donc bien le prototype de toute créativité. Et si on va plus loin en disant :

l'amour, c'est la créativité, on simplifie quelque peu le problème, mais on ne le fausse pas dans son essence. D'où la théorie de Platon, selon laquelle ce fut Eros qui créa le monde. D'où le primat de l'amour dans la conception chrétienne de la Divinité. Mais les Hindous ont vu plus profond que chrétiens et platoniciens : leur Dieu est toujours créateur et destructeur à la fois. En effet, nous avons vu dans notre étude sur le Progrès, en considérant la vie à travers l'image symbolique de la musique, que chaque instant vital est toujours constructeur et destructeur, naissance et mort tout ensemble. Les choses étant ainsi, toute joie de vivre est simultanément joie de mourir. Si l'homme marche vers l'avenir avec un élan sans cesse accéléré, s'il désire de plus en plus brûler les étapes à mesure que sa joie de vivre se fait plus intense et plus profonde, c'est que la volupté de la vie consiste en une marche en avant, sans arrêt et sans entraves, d'une création à l'autre. Mais cette marche accélérée accélère en même temps la mort des instants et des états successifs; et plus il y a création de nouveau, plus il y a d'exécutions capitales correspondantes. D'où ces formes primitives — et à cause de cela même les plus courantes — de la joie de vivre, qu'on appelle divertissement et amusement. D'où l'envie ou la haine involontaire qu'inspire l'artiste créateur ou le héros chez tous ceux qui ne s'identifient pas avec lui par l'amour ou l'admiration : la haine et l'attaque sont aussi des formes de participation. D'où surtout cette joie immortelle du guerrier, à laquelle les femmes participent en ce sens qu'il n'est aucun type d'homme qu'elles aiment plus passionnément;

ceci est tellement vrai que, sans être prophète, on peut affirmer que ce sont les femmes, pourtant si attachées à la paix, qui empêcheront le monde d'être jamais pacifié à perpétuité.

Dans la vie, en effet, il n'y a pas de construction sans destruction, pas de naissance sans mort. D'où ce voisinage sinistre et tragique de l'amour avec la mort, qu'on trouve affreusement concrétisé chez tant d'animaux, mais qui a toujours été pressenti également par la conscience profonde des humains qui s'aiment : si bien que, plus leur passion est intense, et plus ils sont hantés par l'idée de mourir ensemble. D'où la tendance nettement destructrice de tous les esprits créateurs. S'ils sont hommes politiques, ils aiment la guerre au fond, et ils éprouvent une étrange volupté à détruire afin de pouvoir reconstruire de toutes pièces; l'extraordinaire constructivité de la Russie soviétique, qui véritablement effectue une re-création du type d'homme russe, est en fonction directe de sa destructivité effrénée. Les artistes créateurs, si inoffensifs en apparence, passent sans remords d'une femme à l'autre, ou d'un ami, d'un pays à l'autre, obéissant uniquement aux exigences de leur œuvre. Et au fond, personne ne désire sincèrement un *happy end*. Si dans sa majorité le public actuel exige une issue heureuse au spectacle, tandis que les Grecs la désiraient tragique, c'est qu'aujourd'hui il s'agit à chaque fois d'une mélodie vitale d'extrêmement brève durée, vite oubliée et si possible jamais répétée; et cela équivaut à la mort prochaine et définitive. En contemplant des films américains, je ne puis m'empêcher à chaque fois de songer à cette reine mérovingienne qui, le len-

demain d'une enchanteresse nuit d'amour, livrait elle-même, le sourire aux lèvres, ses amants au bourreau. On peut, en effet, fort bien réaliser le fond tragique de la vie en méditant des phénomènes modernes, superficiels en apparence. Si aujourd'hui le grand public se repaît, d'une part, d'historiettes sentimentales qui « finissent bien », et de l'autre, d'atroces récits criminels, c'est là l'expression, conforme à une vie mécanisée, d'un savoir inconscient : il réalise obscurément que la vie est toujours création et anéantissement à la fois. Il n'y a rien de superficiel qui ne révèle à qui sait voir quelque réalité profonde. Dans son étude si spirituelle sur l'histoire du cinéma, René Fülöp-Miller constate que sans exception tous les pionniers américains du cinéma ont commencé leur carrière comme marchands de vieux habits ou comme vendeurs de vêtements de confection : ces deux métiers reposent, en effet, sur la répétition pure, sans note ni adaptation individuelle.

La Créativité a donc toujours deux aspects : l'un constructeur, et l'autre destructeur. Rien de plus faux que d'opposer en principe ces deux tendances : elles se tiennent et vont de pair. Si tout le monde sent, d'autre part, que l'esprit constructif est supérieur à l'esprit destructif, si la plupart des religions opposent le Diable à Dieu, c'est qu'évidemment chaque unité de vie, aussi longtemps qu'elle dure, est en somme constructrice. Mais ce n'est pas sur ce côté évident qu'il nous faut mettre l'accent dans notre époque superficielle. Un optimisme lâche et niais a si bien

Die Phantasiemaschine, Vienne, 1931, Paul Zsolnay, éditeur.

hypnotisé l'opinion publique de tous les pays, qu'un nombre immense d'hommes et de femmes se croient prêts à renoncer à toute joie profonde, pourvu que rien n'apparaisse qui pourrait réfuter cet optimisme. Si de cette manière l'homme renonce à la créativité, force lui est d'idéaliser la routine. D'où encore l'idéal d'une vie complètement mécanisée où tout marche comme sur des roulettes; comme le prophétise Aldous Huxley, il serait finalement défendu à une femme de ne pas se donner à un homme, au moment même où il en exprime le désir, et réciproquement, de peur qu'un retard imposé au désir et à sa satisfaction ne cause des dépôts de sensations et d'émotions nuisibles à la marche régulière de la machine.

Mais au fond, la vie routinière ne rend jamais heureux; sans le sentiment, ou au moins sans l'illusion de la créativité, il n'y a pas de bonheur possible. D'où ces vieilles filles desséchées, ces demoiselles du téléphone acariâtres, ces magistrats grincheux, ces fonctionnaires envieux de toute vie plus libre que la leur, et chicaneurs en conséquence. D'où le profond pessimisme inconscient des Etats-Unis, que j'ai analysé ailleurs. L'optimisme n'y est que de façade, et il devient plus farouche, criard et provocant, à mesure que les événements lui donnent plus résolument tort. Mais les mêmes considérations de principe révèlent également une des raisons de la profonde mélancolie qui imprègne l'atmosphère de l'Amérique du Sud. Là-bas, la vie n'est pas mécanisée du tout. Mais l'esprit n'y a pas encore acquis une faculté d'initiative suffisante pour donner à la conscience un sentiment de créativité autre que physique; d'où l'obsession sexuelle qui

règne sur ce continent. Les humains y « sont vécus » plutôt qu'ils ne vivent par eux-mêmes. C'est pourquoi les femmes y ont rarement le sentiment du nouveau, si riche que soit leur expérience émotionnelle. Quant aux hommes, la prépondérance de l'élément tellurique dans leur constitution fait qu'à trente ans déjà la majorité d'entre eux se fige complètement dans un ordre préétabli quelconque, de sorte qu'un quinquagénaire européen peut fort bien se sentir adolescent au milieu des jeunes gens de là-bas.

AVANT d'aborder le problème propre de la créativité, dont le sentiment seul assure un bonheur véritable, rendons-nous compte de la relation juste qui peut et doit exister entre la créativité et la routine. Car il est évident qu'en sa majeure partie, au point de vue durée, la vie est routine, tout comme le sommeil; et il n'est pas moins évident que l'immense majorité aspire, de façon ou d'autre, au statisme d'une vie routinière. Cette aspiration est facile à expliquer : elle est fonction du désir de sécurité, comme sauvegarde contre la Peur originelle. Si libre et créatif qu'il soit du reste, chacun — à moins d'appartenir au type insouciant ou je m'en fichiste, lequel n'est pas du tout supérieur aux autres, mais simplement dépourvu du sens de la responsabilité — a besoin d'un cadre de vie sûr, sinon immuable, qui lui permette de ne plus penser aux choses qui au fond ne l'intéressent pas. En ce sens, presque tous les hommes qui

Méditations sud-américaines : Chap. « Gana » et « Tristesse ».

n'ont pas de fortune personnelle, se rangent d'instinct dans une carrière garantissant rente ou pension; et même les femmes supérieures se résignent à faire un mariage quelconque plus aisément qu'à ne pas se marier. Mais tout ce que la routine peut représenter de bien se limite au cadre de la vie. Il est facile de définir la relation idéale qui peut exister entre le cadre et le tableau, et ce sont les femmes qui donnent ici le bon exemple. Si, généralement parlant, elles se plient bien plus facilement que les hommes à une routine quelconque, c'est que comme êtres physiques et émotionnels elles sont dans leur majorité beaucoup plus créatives que les hommes. Elles mettent des enfants au monde, ce qui n'équivaut pas du tout à la fécondation, mais à la création d'une œuvre par l'artiste; en élevant leurs enfants elles font face, à tout instant, à de nouvelles situations vivantes, car elles ne se bornent jamais, comme la plupart des pères, à « faire le nécessaire » au sens généralement admis. Enfin, elles éprouvent sans cesse des sensations et des émotions inédites, lesquelles naissent en elles et non pas en dehors d'elles. Chaque nouvel amour, chaque nouvelle amitié amoureuse, chaque nouvelle affection constitue pour elles un sentiment unique et incomparable. Qu'une vie intérieure si mouvementée ait besoin d'un cadre extérieur fixe et durable, rien de plus compréhensible. Or, exactement au même sens, plus un homme est créatif, et plus il est routinier dans les détails insignifiants de la vie; il n'en exige qu'une chose : qu'ils n'arrêtent pas son attention. C'est là la relation idéale entre routine et vie créative; elle vaut pour tout le

monde, absolument. Il n'y a pas de vie, hélas, qui soit exclusivement ou totalement créative. Même du Divin Créateur, nul peuple n'a su se faire une aussi sublime image. Mais on peut parvenir à ce que l'attention ne s'occupe presque pas de ce qui fait la routine de l'existence, comme du reste les fonctions organiques elles-mêmes tendent à se faire automatiques en proportion de leur régularité, réservant ainsi l'énergie libre à l'adaptation vivante à l'imprévu. C'est ce qui explique le rôle monstrueux qu'a joué l'habitude précisément chez les plus grands génies. Deux exemples : Beethoven avait l'habitude de manger, tel jour de la semaine, dans une certaine brasserie, du rôti de veau. Comme il y arrivait un soir, l'imagination toute hantée par la Symphonie pastorale naissante, on lui dit qu'il n'y avait pas de rôti de veau. Beethoven sentit le sol s'effondrer sous ses pieds; comme un fou furieux, il s'élança en hurlant dans la rue. L'exemple de Kant est plus pittoresque encore. Lorsque mourut sa sœur, il s'aperçut que, quoiqu'il l'aimât beaucoup, il ne l'avait pas revue depuis vingt-cinq ans. Le frère et la sœur vivaient tout près l'un de l'autre; ils faisaient leur promenade à la même heure chaque jour; mais ils la faisaient toujours, par hasard d'abord, par habitude ensuite, dans des directions opposées, si bien qu'ils ne se rencontrèrent jamais.

Ces anecdotes ne sont pas piquantes seulement : elles sont hautement significatives. Car les grands moments de la vie se détachent toujours sur un fond de routine; et pour la conscience de tout être humain véritablement vivant, les grands moments seuls comptent. Si Beethoven

et Kant étaient si routiniers dans les choses dénuées d'importance réelle, c'est qu'ils ne s'identifiaient qu'avec leur créativité. La créativité seule, en effet, donne le sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue. D'où l'idéalisation primitive et primaire de la fécondité et de la puissance physiologiques. D'où ce symbolisme sexuel qu'on retrouve au fond de toute image représentative des profondes forces vitales, qu'il s'agisse de ritualisme primitif, d'expression artistique ou de mystique religieuse. Mais à notre époque de vie presque totalement mécanisée, le culte de la Créativité s'impose comme jamais auparavant; et cette fois, il s'agit de Créativité pure ou de Créativité en soi, non pas de l'une de ses expressions particulières, telles que l'art, ou l'expérience religieuse. Car aujourd'hui l'humanité en est presque arrivée au niveau d'un Kant qui n'aurait su que se promener. Notre étude sur le Progrès nous amena à cette conclusion que le problème du progrès n'est plus du tout un problème général, mais un problème d'ordre intime. En reconnaissant celui de la *Créativité* pour le problème central de toute la crise que traverse actuellement l'humanité, nous précisons et nous concrétisons ce dont nous ne pûmes alors que marquer le contour. Le contraire de la Créativité, c'est la stérilité. Or, c'est précisément la stérilité qui caractérise de plus en plus l'humanité mécanisée. De tout temps, il y a eu des époques de mécanisation : elles correspondent au dernier stade d'une civilisation donnée, stade normal de vieillesse, où la routine l'emporte définitivement sur l'invention, où l'arbre ne croît plus, et où le bois rigide a remplacé presque tout le tissu sou-

ple qui prédominait dans la jeunesse. Mais tant que l'ordre émotionnel était au premier plan, cette mécanisation n'avait rien de dangereux : il s'agissait d'un simple problème de générations; l'avènement d'individus ou de races plus jeunes suffisait à résoudre le problème. Car l'âme n'est pas mécanisable. Le préjugé du « progrès » a induit l'humanité qui s'y laissa prendre à mettre tout l'accent vital sur le côté rationnel et intellectuel. Dans ce cas, il est physiologiquement possible que la mécanisation envahisse tout l'être humain. Cette évolution fatale se dessine déjà avec une netteté effroyable aux Etats-Unis d'Amérique. Là-bas, de toute la créativité possible de la vie, seule la modalité spéciale de l'inventeur technique jouit encore de quelque prestige. En conséquence, l'esprit d'initiative se perd de plus en plus, les idées originales se font toujours plus rares; l'âme dépérit, le cœur s'endurcit. Mais déjà la même perte de créativité se manifeste aussi sous forme d'impuissance physique chez les hommes et de stérilité chez les femmes. Qu'il s'agisse là d'un résultat fatal de la mécanisation, et non pas du climat américain, c'est ce que démontrent en Europe des phénomènes analogues. De plus en plus fréquemment, les médecins sont consultés par des patients atteints d'impuissance et qui, dans leur immense majorité, sont des hommes vivant à l'américaine. Il semblerait presque qu'un travail mécanique excessif mène à l'avènement d'un type neutre, tel qu'il existe chez les abeilles et les fourmis. Mais ces ingénieux insectes n'ont pas été dupes

Psychanalyse de l'Amérique : Chap. « L'idéal animal » et « Suprématie de la femme ».

de l'idée du progrès; d'instinct, ils ont compris que le travail mécanique a le sens que nous avons dit dans notre précédente étude. Ils n'ont donc pas idéalisé le travail, ils n'en ont pas fait un devoir « sacré » pour tout le monde, mais la fonction spécialisée d'êtres stériles qui dispensent les autres des occupations subalternes.

En effet, l'invention de la machine n'assumera un sens réellement positif que du moment où l'idéal du travail pour lui-même cessera d'exister, et sera remplacé par celui de la créativité. Dès lors, on reconnaîtra tout naturellement au travail machinal le rôle d'un indispensable fonctionnement automatique, tel que celui du cœur; ainsi, il ne sera plus l'objet d'aucune idéalisation, sans que pour cela la fainéantise jouisse de nul prestige; et d'autre part, le machinisme jouera pour la conscience le même rôle que jouaient les esclaves dans les civilisations antiques. Point de doute que le type de l'homme libre grec ou romain ne fût supérieur à celui de l'homme libre actuel — car au fond, personne aujourd'hui n'est libre, à moins d'être immensément riche, et ceci à son tour implique la dépendance vis-à-vis de l'argent; de nos jours, chacun est esclave de quelque chose, sinon de quelqu'un. Grâce à la machine, une liberté analogue à celle de l'antiquité pourra renaître. Analogue, mais non pas identique, car les idéals ont changé. Après quelque deux mille ans de cette tradition judéo-chrétienne, dont les trois exposants principaux sont l'amour du prochain posé en idéal, la conscience sociale et la sanctification du travail, une liberté qui signifierait tout simplement loisir ne peut plus s'associer avec

l'idée d'une valeur intrinsèque dans cet inconscient collectif dont la mémoire, embrassant des siècles et des millénaires, conditionne tout développement nouveau. Mais le loisir en lui-même, — qu'on l'exalte autant qu'on voudra sous le nom d'*otium cum dignitate* — ne rend jamais heureux : seul le libre épanchement des énergies crée le sentiment du bonheur. L'excès de loisir dont disposèrent les hommes libres de l'Antiquité, une fois révolue l'époque de leur haute créativité, finit par engendrer une atmosphère d'un ennui si immense, d'un vide si fantastique, que seules les sensations les plus violentes, tel le spectacle de martyrs dévorés par des fauves, pouvait recouvrir ce sentiment quelques heures durant — et c'est uniquement comme compensation à cette horreur du vide que l'éthos du travail, qui était alors celui des esclaves, put devenir prépondérant. Mais l'esclave ne vaut jamais le maître. Pour arriver à la plénitude de la vie, que ni le loisir en lui-même, ni le travail non plus ne peuvent donner, il n'y a qu'un moyen sûr et valable pour tout le monde : *c'est d'accentuer la créativité, de l'admettre comme suprême valeur vitale, et d'ordonner la vie de telle manière que toutes ses activités s'inspirent de cet esprit.*

Depuis plus d'un siècle déjà, l'idéal de la créativité, que je crois supérieur à tous les idéals qui ont jamais guidé l'humanité tout entière, a été proclamé, sous une forme ou une autre, par des penseurs et des poètes solitaires. William Blake, le grand peintre et mystique anglais, fut le premier, je crois, à prêcher explicitement une « éthique de la fécondité ». C'était là ce qu'en-

tendaient au fond les poètes romantiques, lorsqu'ils exaltaient l'expérience profonde ou l'acte de génie par opposition aux idéals classiques ou classicistes. Toute l'importance de Nietzsche réside ici-même. Tout dernièrement, le philosophe russe Nicolas Berdiaieff, ce grand esprit religieux auquel la France a l'honneur de donner asile, est allé plus loin que la tradition chrétienne en affirmant que l'homme de génie est une révélation du Divin à l'égal du Saint. Cependant, toutes les conceptions et les théories de la créativité qui ont eu cours jusqu'ici n'embrassent qu'un aspect particulier du problème, ou bien elles cherchent le salut dans telle ou telle variété de Surhomme. Or, comment une vertu particulière pourrait-elle servir de norme à tout le monde, et comment surtout une organisation exceptionnelle, don gracieux de la Nature, pourrait-elle incarner un idéal universel? Seul peut constituer un idéal universel un état supérieur que par son libre effort *chacun* peut atteindre jusqu'à un certain point. C'est pour cette raison que, selon moi, l'idéal de la Créativité en soi est seul susceptible de devenir celui de toute l'humanité de demain, libérée ou désireuse de se libérer des chaînes morales et matérielles créées par la mécanisation.

Examinons donc, pour conclure, le problème de la créativité sous ceux de ses aspects qui ont le plus d'importance vitale pour tout le monde. J'en vois trois.

Des ouvrages principaux de Berdiaieff, écrits en russe, seule la *Philosophie de l'Esprit libre* existe en français. (Edition du Cavalier, 1933). L'éditeur J. C. B. Mohr de Tubingue a publié en allemand une autre œuvre capitale du philosophe russe sous le titre : *Der Sinn des Schaffens*.

DANS les études précédentes, nous avons exalté les vertus du sentiment familial et du lien conjugal. Mais à la base de toutes les vertus qui s'expriment dans le cadre de l'ordre émotionnel, il y a l'amour. Et c'est la force de l'amour en elle-même qui est créatrice. Inutile d'insister sur ces aspects du problème qui viennent les premiers à l'esprit de chacun lorsqu'il entend prononcer ce mot magique. Puisqu'ici c'est la question de la créativité en général qui nous intéresse, il faut nous élever à cette conception plus vaste qui était celle des Grecs, lorsqu'ils parlaient de l'Eros cosmogonique — conception qui connaît aujourd'hui une renaissance dans l'œuvre du philosophe allemand Ludwig Klages. Nous n'allons pas nous lancer ici dans des spéculations cosmologiques. Cependant, il est absolument certain que toute créativité humaine est fonction d'une polarisation entre deux forces complémentaires. Lorsqu'on se place à cette hauteur, il s'agit du même phénomène, qu'une polarisation se produise entre un homme et une femme ou entre deux amis, entre le maître et l'émule ou entre le héros et le peuple qui l'admire, entre l'artiste et le sujet qui l'inspire, ou enfin entre l'âme religieuse et la Divinité qu'elle adore et à laquelle elle désire s'immoler. Depuis que la Raison d'abord, l'intellect ensuite devint la dominante parmi toutes les forces psychiques, l'humanité occidentale a oublié de plus en plus, ou compris de moins en moins, que toute créativité d'ordre psychique et spirituel a sa source dans ce qu'au xvii^e siècle on appelait les

Ludwig Klages : *Der Kosmogonische Eros*, Iéna, Eug. Diederichs, éditeur.

passions de l'âme. La raison et l'intellect ne sont pas doués de créativité. L'Esprit métaphysique, dont le symbole primordial porte le nom de Dieu, est créateur sur un plan supérieur à celui de la vie tellurique : dans le domaine tellurique, il n'y a de créativité que sur les plans physique et émotionnel. Rappelons ce que nous avons dit en traitant de la famille : ce qu'on appelle communément « âme » est précisément l'organisme des émotions. Or personne n'a jamais rien créé, à moins d'être touché au fond de l'âme. Et l'homme ne peut être touché que selon la loi de polarisation, au moyen de cette force qui est celle de l'amour dans son sens le plus vaste.

En peu de domaines, l'humanité « éclairée » s'est montrée plus aveugle que dans celui-ci, qui est le plus important de tous. Nous avons traité à maintes reprises des effets stérilisants produits par un développement exclusif de l'intelligence. Nous touchons maintenant à la cause profonde. Si les forces sentimentales et émotionnelles s'atrophient, l'homme perd inévitablement sa créativité psychique, comme il perd sa créativité physique par la castration. Mais qu'enseigne-t-on donc en Russie, aux Etats-Unis, dans les milieux « avancés » d'Angleterre et d'Allemagne? Qu'il faut se défaire de tout sentiment, que seule la froide raison doit décider. Et cela même en amour : d'où ce positivisme sexuel en comparaison duquel un culte phallique d'un naturalisme exacerbé prend l'aspect de la plus sublime liturgie. Une Anglaise me dit un jour — je cite volontiers des Anglo-Saxons en ces matières, car pour l'incompréhension du non-rationnel ils fournissent toujours des exemples classiques — :

« L'amour est chose fort simple et peu intéressante : c'est seulement l'imagination qui en fait une valeur. » Elle avait raison pour autant qu'elle constatait des faits (sur ce point, soyons justes, les Anglo-Saxons sont toujours forts); mais elle se trompait en ne voyant pas que c'est précisément l'imagination qui importe. L'imagination seule crée toutes les valeurs d'ordre psychique. Or l'amour — en ce sens vaste que nous lui avons assigné — enflamme justement l'imagination. Peu important alors les faits : qu'une Muse soit en réalité une cuisinière, un héros adulé un rastaquouère, un maître admiré un vulgaire faiseur, ou le Dieu adoré un faux Dieu — si la polarisation avec l'image représentée par l'être aimé évoque les forces créatrices, elle donne tout ce qu'un être peut donner de plus profond à un autre : elle le révèle à lui-même.

C'est pour cela qu'on ne saurait assez cultiver l'amour. Revenons à la tradition de toutes les grandes époques : il n'y en a pas eu une seule où les émotions supérieures n'aient pas joué le rôle décisif. Toute la civilisation de la Grèce peut être expliquée par le culte des héros et de l'amitié. C'est de là qu'est née cette unique culture de la Beauté, car la Beauté a toutes ses racines vitales dans l'ordre émotionnel et n'a absolument rien de commun avec l'idéal de la Vérité. Toute la civilisation romaine est née du dévouement à la *Res publica*, c'est-à-dire à l'idéal qui tient l'ensemble de la Nation pour supérieur et en même temps pour identique à l'individu. Toute la culture chrétienne est fille de l'élan amoureux de l'homme, qui se sent créature, vers son Créa-

Méditations sud-américaines : Chap. « Delicadeza ».

teur. Et encore la dernière culture européenne digne de ce nom, qui fut celle de la « bonne compagnie » du XVIII^e siècle, était le fruit de la *passion* pour la pensée libre, pour la souveraineté récemment découverte de la Raison. Les jeunes générations actuelles s'en rendent compte obscurément; d'où leur foi aveugle dans leurs chefs, leur nationalisme outrancier, leur hantise du sacrifice. Mais les passions qui les possèdent sont des plus primitives. Le culte du Sang ne développe pas l'âme, l'amour exclusif pour la terre natale n'élève pas l'esprit, et l'obéissance aveugle aux dictateurs ne libère pas l'initiative individuelle. Sûrement, cet Eros vaut mieux qu'une froide intellectualité américaine. Mais nous avons besoin de mieux que cela. Il n'est pas inévitable que l'humanité occidentale, avec sa tradition millénaire, rétrograde jusqu'à l'époque des grandes migrations des peuples. C'est donc le devoir impérieux des élites que de donner l'exemple d'une vie émotionnelle et créative sur un niveau supérieur.

Et il peut s'agir ici d'un niveau supérieur plus général que jamais il n'y en eut. Ici, encore une fois, nous avons à nous féliciter que les mœurs soient devenues plus libres. Quelle odieuse conception, qu'un homme puisse posséder une femme, ou réciproquement, comme on possédait des esclaves! qu'il y ait là un droit d'acheteur ou un lien légal qui défende à un être, sous peine de commettre un délit, d'avoir plus d'un intérêt dans sa vie! *Au contraire, chacun devrait en avoir autant que possible*, car chaque nouvel intérêt évoque de nouvelles puissances et différencie l'âme. Le lien de famille en représente un, le lien

conjugal un autre; quoiqu'ils fassent rarement bon ménage, ces deux liens sont les seuls qu'on admette comme compatibles. Mais on devrait également reconnaître à tout homme et à toute femme, si parfaite que soit sa vie de famille, si heureux que soit son ménage, le droit d'avoir des amis. Il y a mille et mille nuances de sentiments possibles; les femmes le savent bien. Et chaque nuance est unique en son genre. Non seulement l'amour est autre chose que l'amitié amoureuse : l'amour pour Pierre est autre chose que l'amour pour Jean. Et chaque intérêt particulier évoque des forces nouvelles et spéciales. Si j'insiste tant sur cet aspect du problème, c'est d'abord parce qu'il s'applique à la plus grande partie des humains, ensuite parce que la polarisation entre l'homme et la femme est, généralement parlant, la plus créatrice de valeurs positives; mais c'est surtout parce qu'ici règnent encore les pires préjugés. Il est évidemment odieux de tromper quelqu'un, mais il n'est nullement nécessaire de le faire. Toute cette idée de « tromperie » a sa racine dans la conception barbare d'un droit de possession. Chaque lien est unique en son genre. On peut être absolument loyal envers son conjoint, tout en ayant des amitiés d'un autre ordre. Tout est dans *l'idée* qu'on se fait de ces choses. Je ne partage certes pas la conception qui fait le fond de cette boutade lancée un jour par Montaigne dans une humeur particulièrement rabelaisienne : « Tous les grands hommes furent cocus — et le sçurent. » Si on l'est, il vaut certainement mieux ne pas le savoir; et une femme incapable de dissimuler dans cet ordre-là, est certes la plus brutale des pécheresses; je

doute fort qu'à une telle femme Dieu pardonne rien sous prétexte qu'elle aurait beaucoup aimé. Les bas-fonds de l'être humain sont mauvais, tyranniques et aveugles. Jamais on n'abolira cette force sinistre qu'est la jalousie, et si l'on y réussissait, le plus sublime amour en pâtirait, car la jalousie est son terme « correspondant » (comme on disait au temps de la Renaissance) dans les bas-fonds. Les forces abyssales, on ne peut les manier qu'en se rendant clairement compte de ce qu'elles sont. Ainsi, au XVIII^e siècle, le plus clairvoyant de tous les siècles, les conventions de la bonne compagnie défendaient à un mari galant homme de s'attarder auprès de son épouse lorsque celle-ci recevait la visite d'un autre. C'est ainsi qu'on rendait la jalousie inoffensive.

Inutile d'insister davantage. Mais ce qu'on n'affirmera jamais avec trop d'énergie, c'est qu'on ne saurait assez aimer, assez admirer, assez vénérer. Celui qui consent à se laisser désillusionner est un niais, tout simplement. *Jamais* une image animique ne correspond, même approximativement, à la réalité empirique. Mais il n'est point du tout nécessaire qu'elle y corresponde ! Toute sa vertu et tout son sens consistent à évoquer les forces créatrices propres à l'homme et à la femme en question. Ce but atteint, le reste est d'importance mineure.

LA seconde faculté qu'il s'agit de cultiver à tout prix au nom de l'idéal de la Créativité, c'est la *compréhension* : la compréhension intérieure, venant du dedans, par opposition aux connaissances apportées du dehors. Tout acte de compréhension est un acte personnel et créateur en même

temps. Il est aussi impossible de laisser à un autre le soin de comprendre pour vous que de respirer pour vous. D'autre part, tout acte de compréhension est *octroi* d'un Sens; il constitue une activité spirituelle agissant du dedans vers le dehors. Jamais on ne trouve un sens aux choses qu'on ne l'y mette; s'il en était autrement, l'incompréhension ne serait pas la règle générale. Que les êtres, les événements et les choses aient le sens propre le mieux défini — impossible de le trouver sans l'apporter soi-même; qui lit un livre sans y ajouter sa compréhension toute personnelle, n'y verra que du papier et de l'encre d'imprimerie. Ceci tient au fait (expliqué tout au long dans le chapitre « Irruption de l'Esprit » des *Méditations sud-américaines*) qu'avec cette irruption un *autre* ordre que celui de la Nature, et qui existe dans une autre dimension, commence à s'informer dans l'ordre antique de l'existence terrestre. Ce principe est créateur sur le plan métaphysique, comme l'âme et le corps sont créatifs sur le plan tellurique. Or, dans le domaine de l'ordre rationnel, ce n'est pas la connaissance ou le savoir qui est l'expression de ce principe spirituel; c'est uniquement la compréhension. Et, par conséquent, seule la compréhension est créatrice. C'est pourquoi j'ai intitulé mon principal ouvrage de philosophie *Compréhension créatrice*. Dans le domaine de l'Esprit, le Sens crée les faits, comme l'inspiration poétique crée les vers qui lui correspondent. Bien entendu, la compréhension n'est pas identique à la création proprement dite.

Compréhension créatrice : Chap. « Culture de l'être et culture de la capacité » et « Sagesse hindoue et sagesse chinoise ».

Mais toutes deux appartiennent au même ordre en ce sens que ces deux actes sont purement personnels, qu'il s'agit bien d'*activité* dans l'un et l'autre cas, et que celui qui comprend une vérité découverte par un autre la fait sienne du même coup.

D'où cette situation paradoxale en apparence, que l'on puisse tout savoir sans rien comprendre et tout comprendre sans rien savoir. Ce qui caractérise l'ère mécanique, c'est précisément qu'il y règne un savoir d'une ampleur inégalée, mais un manque de compréhension peut-être plus inégalé encore. Aujourd'hui, les faits seuls comptent aux yeux de l'immense majorité; et, bien entendu, les faits incompris. Or, si la compréhension fait défaut, il est impossible qu'il y ait créativité spirituelle; car la compréhension est la forme la plus élémentaire de la créativité.

Il suffit que cette évolution se poursuive très peu de temps encore, il se produira un inévitable nivellement par en bas, plus radical que n'en opéra jamais le plus fanatique des tribuns du peuple faisant mettre à mort toutes les élites. Alors, toute initiative de l'esprit, toute indépendance de jugement, toute créativité spirituelle disparaîtra. C'est pourquoi je n'aperçois qu'une seule voie menant au salut : il faut accentuer avec la plus grande force imaginable la compréhension personnelle *par opposition au savoir généralisable*. Mais, d'autre part, ce salut est en principe accessible à tout le monde. C'est une

Voir aussi, en dehors du livre cité, *Renaissance*, le chapitre « Jésus le Mage » des *Figures symboliques* et, dans le *Monde qui naît*, les chapitres « Le vrai problème du progrès » et « Philosophie et Sagesse ».

des meilleures lois de la Nature et de l'Esprit — il en est de détestables — qui veut que les données de la conscience sur lesquelles se porte l'attention se trouvent, de ce fait même, vitalisées. Grâce à cette loi vraiment heureuse, l'époque qui savait tout et ne comprenait rien peut se muer, dans l'espace d'une seule génération, en une époque de compréhension — et partant de créativité — dominante.

Le problème se pose de la même manière dans tous les pays d'Occident. Cependant, son expression concrète diffère selon les peuples et leur passé historique. Le problème du peuple français est de tous le plus intéressant, car ce peuple ignore toute tendance à renier ses traditions, et parmi celles-ci le culte de la Raison. Mais cette raison qui gouverne encore la France, est-elle une expression de la compréhension? Le Français moderne, comme aucun autre type humain vivant, croit à la valeur de la définition. Mais on ne peut définir que ce que l'on sait déjà. On ne peut définir qu'en ramenant les données nouvelles à ce qui est déjà connu. Comprendre véritablement signifie toujours ceci : saisir des *prémises* nouvelles, des points de départ, des développements nouveaux en ce sens qu'ils ne sont pas explicables par ce qu'on savait du passé; c'est l'aperception immédiate du cas *unique* qui surgit : en un mot, c'est *l'intuition de l'indéfinissable*. Quiconque pense en premier lieu à la clarté de la définition porte fatalement son attention sur le déjà vu; le nouveau lui échappe, il se ferme à toute expérience vraiment neuve. Ceci explique la grande difficulté que trouve la France actuelle à admettre que depuis la Grande

Guerre le monde a changé, que les prémisses de l'avant-guerre sont périmées. Ceci explique la rigidité de la France dans la question des traités, l'âpreté avec laquelle elle défend ce qu'elle appelle Sécurité, sa politique financière modelée sur celle du roi Midas. Cette France-là est une France à l'esprit fermé; cette France-là est aussi peu créative que l'Amérique...

LE troisième aspect principal de la Créativité, c'est le courage ou, autrement dit, la joie du risque. Impossible de vivre une vie créative, quelle qu'elle soit, sans courir de risque. Une femme qui se lance dans une aventure, surtout si c'est la plus aventureuse de toutes, le mariage, donne au hasard une chance très grande. L'homme créateur est essentiellement un hasardeur. Ceci est évident lorsqu'il s'agit du guerrier, de l'homme d'Etat. Mais en principe, il n'en va guère autrement de l'artiste : il faut qu'il se « donne » à ce qui peut l'émouvoir sans connaître ce qui adviendra. D'où, comme corollaire ou comme expression particulière, cette vie typique de la nature artiste, qui détruit, d'occasion en occasion, sous l'empire d'une poussée inconsciente mais irrésistible tout ce qui pourrait garantir une sécurité secrètement désirée pourtant. C'est en effet le désir de sécurité qui est le plus directement en opposition avec la créativité. Sur le plan des bas-fonds, la créativité a pour correspondance la Faim originelle, premier ancêtre de ce qui sera plus tard la procréation, et cette Faim est l'ennemie perpétuelle de la Sécurité, fille première-née de la Peur originelle. Or, une expression de cette Peur, c'est la manie de la

définition à laquelle rien n'échappe. L'esprit créateur ne sait jamais à quoi il arrivera et comment il finira; et c'est là le sens de sa vie. Par là, il est représentatif de la Faim originelle. Mais dans cette « matière première » s'incarne, chez l'homme dont la conscience est éveillée, le principe spirituel qu'est le courage. Nous avons expliqué longuement, dans le chapitre « Tristesse » des *Méditations sud-américaines*, que le Courage, qui est un contre-sens, voire une perversité au point de vue de la Nature, est la première expression de l'Esprit autonome; il nous faut renvoyer à ce chapitre, car il est impossible d'en résumer ici les résultats sans faire éclater le cadre de cette étude. Qu'il nous suffise de dire ceci : le courage est contre-nature du fait qu'il s'affirme par la victoire sur la Faim originelle aussi bien que sur la Peur originelle; la maîtrise de la nature est son essence. Et le courage représente la première condition pour échapper au cadre donné de la Nature qui ne connaît pas d'évolution spontanée — donc pour progresser au sens profond de ce mot — car seul le courage se hasarde résolument au delà de ce qui est donné.

Ainsi, faire preuve de courage, c'est se décider à donner à la vie un sens que sinon elle n'aurait pas; l'homme courageux vit du dedans vers le dehors, et non inversement. La mélodie spirituelle de la vie ne se fait entendre que lorsque l'homme lui-même prend l'initiative; que cette mélodie se révèle souvent comme Destinée subie et partant sous forme passive, ou comme résultat

Méditations sud-américaines : Chap. « La Peur originelle ».

du sacrifice, peu importe : l'essentiel est que la passivité en question signifie toujours abandon volontaire, et le sacrifice, sacrifice consenti. Et le courage est également la première expression de la liberté, dont l'essence est la volonté du risque. Or, puisque la créativité proprement humaine a ses racines dans l'âme pénétrée par l'Esprit, comment s'affirmerait-elle sans qu'intervienne le courage? Aucun lâche n'a jamais rien créé. Mais le courage est nécessaire surtout pour briser les cadres devenus fossiles du passé mourant, cadres qui ne furent jamais plus résistants et plus durs que durant l'ère mécanique; c'est pour cela que le fer et le ciment armé sont ses symboles par excellence.

Et ces cadres-là, il faut décidément les briser. Hors de là, point de salut. C'est pourquoi, je considère avec joie même les plus barbares d'entre les nouvelles jeunesses militantes; elles ont en tout cas un courage immense, elles sont pleines de foi; ces jeunes gens sont donc les pionniers tout désignés d'une créativité supérieure. Seulement, il ne faut pas que ce soient eux qui donnent le ton. Car alors nous sombrerions fatalement dans une longue période de barbarie. Le salut ne viendra que de la prédominance de la créativité supérieure. Et ici, c'est la *compréhension* seule qui peut servir de guide à tous, car elle seule est l'apanage de chacun. En ce sens, la compréhension est très certainement aujourd'hui l'aspect le plus important de la créativité. D'où l'espoir, l'espoir inébranlable que je mets dans ce que j'appelle la compréhension créatrice.

RAISON ET RELIGION

L est difficile de prédire avec certitude ce que l'humanité pensera dans quelques siècles de la définition que donna de lui-même le xviii^e : « le siècle des lumières », définition dont celle de Paris comme « Ville-Lumière » est le précipité spatial. Mais puisqu'il m'est indifférent de me tromper — *nil humani a me alienum puto* — je hasarderai la prédiction suivante : on s'accordera un jour à dire que le xviii^e siècle fut éclairé en ce sens seulement, qu'alors pour la première fois dans l'Europe post-antique l'intelligence devenue sûre d'elle-même éclaira l'ordre traditionnel. Le xviii^e ne fut nullement le siècle où l'intelligence seule régna — cette exclusivité trouve son premier champion historique de nos jours seulement, et non pas en Europe, mais dans la Russie bolchevique. Le xviii^e fut le siècle d'une vie européenne complètement épanouie, qui contenait comme éléments encore vivants et vivaces le Moyen Age, la Renaissance, la Réforme, l'élan des explorateurs vers les découvertes lointaines, le baroque et le ferment des guerres de religion; couronnant tout cela, l'intelligence émancipée éclairait cette vie complexe. Le xviii^e fut donc, en réalité, le siècle qui paracheva l'Europe née vers l'an mille. Aussi la Révolution française ne fut-elle nullement la suite logique du Grand Siècle dans sa marche progressive : tout au contraire, elle sonna le glas

d'une tradition culturelle presque millénaire, tout comme la Révolution de 1917 ensevelit l'ancienne culture aristocratique de la Russie, dont les racines étaient à la fois byzantines, européennes, russes et mongoles — richesse d'hérités qui seule explique la superbe ampleur du meilleur type russe, type exterminé aujourd'hui. Partant, les grands esprits du XVIII^e ne se trouvaient point du tout en opposition avec la tradition antérieure; pour ce qui est de Voltaire, on l'a du reste reconnu depuis longtemps.

A partir de la Révolution française, cette première grande césure dans notre histoire post-antique, la conscience européenne a perdu davantage d'année en année le contact avec son passé vivant. Le processus a été lent, sans doute: d'où la possibilité d'une restauration après cette révolution; d'où le caractère épisodique de l'aventure napoléonienne, qui est presque effacée de la mémoire française. D'où encore la possibilité de cette longue Sainte-Alliance après l'échec du Corse. Et aujourd'hui même, c'est la France qui a le moins oublié, dans sa mémoire organique, ce qu'a été sa vie avant 1789. C'est dans les pays auxquels la Réforme conféra leurs caractères distinctifs, que s'ébaucha le plus vite la dévitalisation de la tradition. D'où le rétrécissement progressif du type prussien, très « XVIII^e siècle » au temps de Frédéric-le-Grand, et surtout le moralisme de plus en plus étroit et borné des Anglo-Saxons. Du temps de Wesley déjà (le véritable créateur du type anglais moderne), tout Anglais « décent » — dans l'acception anglaise de l'antique adjectif latin, où se manifeste d'une façon particulièrement pittoresque l'ingénuité de ce

peuple — aurait contemplé avec une sainte horreur un homme comme Shakespeare. Par contre, en France — et, quoiqu'à un moindre degré, dans les autres pays latins également — il se produit une fissure toujours plus large entre la vie qui continue la tradition, vie qui s'engloutit de plus en plus dans l'inconscient, et la vie initiatrice de nouveau qui est presque exclusivement guidée par la raison. Aussi, la majorité des Français actuels ne se doutent-ils même pas du fait pourtant patent que le type français est émotionnel et non pas intellectuel dans son essence. Un homme cependant intelligent comme Julien Benda, qui est représentatif de beaucoup d'autres, va jusqu'à féliciter ses compatriotes, dans son *Histoire des Français dans leur volonté d'être une Nation*, de s'être élevés, au cours de leur histoire, au-dessus des sentiments primordiaux; leur gloire et leur « progrès » consisteraient, selon lui, à s'être convertis à des idéals abstraits, à avoir passé du patriotisme à l'idée abstraite de la Nation, etc. Effectivement, dans la France qui parle et écrit, le fonds émotionnel n'est presque plus illuminé par la conscience pensante. Mais ce trésor des émotions existe; et en fin de compte, dans tous les moments graves, critiques et décisifs, c'est lui qui est déterminant. Le résultat de cette curieuse constellation est qu'en France, plus que partout ailleurs, conscience et réalité objective se trouvent en discordance. A la surface, la France vit d'abstractions et de définitions; au fond, elle est poussée en aveugle vers son destin. C'est ainsi qu'en aveugle elle a

« tenu » durant la Grande Guerre. C'est ainsi que, plus tard, la stabilisation du franc ne fut pas du tout l'œuvre préméditée de financiers clairvoyants, mais l'œuvre de la France collective qui l'accomplit, guidée par un instinct obscur. Mais trop souvent, hélas, la conscience superficielle l'emporte. D'où le spectacle absurde que la France donna au monde en organisant en plein xx° siècle, sous le ministère Combes, une persécution religieuse. D'où l'extraordinaire incompréhension dont elle fait preuve devant les grands mouvements nouveaux qui naissent et croissent autour d'elle. Ce n'est que sur le plan très spécial de la mode féminine que la France d'aujourd'hui s'affirme toujours souple à suivre les changeantes exigences de l'instant présent. Généralement parlant, il y règne une inimitié souvent chicanière entre la logique et l'intuition, la théorie générale et la vision concrète, entre un intellectualisme superficiel et une profonde vie émotionnelle. Mais c'est cette dernière qui fait toute la force et tout le prestige de la France. C'est pour elle seule qu'on l'aime.

MAIS, laissons ces questions particulières et poursuivons notre analyse du vrai rapport qui existe entre le xviii° siècle et les suivants. Si le xviii° signifie autre chose qu'on ne le croit généralement, il en va de même du xix° et du xx° jusqu'à la Guerre Mondiale. Le xix° n'a pas continué la tradition de ses prédécesseurs en passant sous l'arc de triomphe que serait la Révolution française : il s'est spécialisé avec un exclusivisme farouche dans ce que le xviii° avait apporté de nouveau, laissant échapper de plus en plus ces

richesses héréditaires qui faisaient vivre de l'intérieur la conscience éclairée du XVIII^e. C'est en méditant sur les Etats-Unis d'Amérique qu'on arrive le plus aisément à saisir la signification véritable de ces faits. Là-bas, la tradition antérieure au XVIII^e cessa de vivre bientôt après la séparation d'avec l'Angleterre, mais ce qui naquit ne fut pas une civilisation nouvelle : il s'en suivit une inflation monstrueuse de certaines conceptions du XVIII^e siècle dans l'espace vide d'un continent inhabité aux ressources incalculables. On ne trouve pas une seule idée spécifiquement nord-américaine qui ne soit pas fille de Rousseau, et une fille devenue très vieille fille : elle n'a pas mis d'enfants au monde, mais elle refuse de mourir. En Europe, il y a eu reproduction, mais seul ce que le XVIII^e avait apporté de neuf s'est reproduit et a donné aux siècles suivants leurs traits distinctifs. D'où cette extraordinaire pauvreté de la vie consciente au XIX^e siècle, pauvreté qui est allée s'aggravant jusqu'à nos jours. La vie est devenue progressivement plus ennuyeuse de décade en décade, car les tendances et les impulsions de l'âme qui ont trouvé moyen de s'exprimer et de s'épancher se sont faites toujours moins nombreuses. Or, plus la conscience se vide de sentiments et d'émotions différenciées, et plus l'inconscient redevient primitif. Et comme ces forces-là manquent de tout moyen d'expression reconnu dans le système de la vie consciente, il se produit une accumulation de ces forces endiguées, accumulation qui va croissant jusqu'à ce qu'il y ait explosion ou bien une

Psychanalyse de l'Amérique : Chap. « Le panorama américain », « Primitivité » et « Démocratie ».

main-mise sournoise mais irrésistible des forces primitives sur les produits de la conscience. C'est ce dernier phénomène surtout qui caractérise l'état présent de l'Europe. Le laps de temps qui s'est écoulé entre la Révolution française et la Guerre Mondiale était une période de préparation. Avec la Guerre, les digues qui contenaient les forces démoniaques de l'Inconscient se sont rompues, et depuis lors ces forces prédominent. Ce sont elles qui gouvernent en fait la presque totalité de l'outillage technique moderne, si perfectionné.

Depuis qu'il en est ainsi, on peut l'affirmer presque sans exagération, la raison ne joue plus aucun rôle. La croyance superstitieuse à la toute-puissance de la raison, qui dégénéra plus tard en une foi dans la toute-puissance de l'intelligence scientifique et technique, a conduit, par un de ces renversements dont l'histoire humaine est coutumière, à la faillite de la raison. Celle-ci ne régit plus rien, pas même la haute finance. Presque tout, surtout dans les grandes affaires qui réussissent, est un produit d'interférence de forces aveugles dans leur essence. Car la manie de spéculation qui anime les grands profiteurs de la crise mondiale — et sans cette manie de hasardeurs, ils n'auraient jamais réalisé de si gros gains, — la criminalité d'un Ivar Kreuger et l'ineptie des chefs des Grandes Puissances, dont plusieurs ont été intelligents, mais dont pas un n'a fait une politique profitable même à son propre pays — sont autant de phénomènes du même ordre : des forces obscures nées des bas-fonds ont dirigé, inaperçues, les efforts conscients. Bientôt tous les honnêtes gens, ou presque, au-

ront perdu leurs biens, et tous les hommes raisonnables auront été détrompés par les événements. Ceci explique d'un côté la croyance de jour en jour plus répandue dans la pure prophétie qui fait prospérer tant d'existences équivoques, alimentées par d'étranges industries telles que l'astrologie, la chiromancie, etc. Mais cela explique également pourquoi, dans les milieux qui demeurent attachés à l'antique tradition européenne, on remonte de plus en plus de Kant à Saint Thomas d'Aquin. Ce que ce dernier appelait Raison était, en effet, chose plus profonde que cette intelligence moderne qui ne remarque que les faits extérieurs et qui pour cela même se trompe tellement souvent, parce qu'elle ignore tout des forces motrices profondes : Saint Thomas entendait par là le Sens intime des êtres et des choses, pour autant que la raison parvient à le saisir et à le définir. Et avant tout, il ne crut jamais que la raison humaine fût tout, ou fût capable de tout. Son point de départ à lui, c'était toujours et partout la réalité intégrale, qu'il concevait comme naturelle d'un côté et surnaturelle de l'autre. Il postulait, sans doute, que toute réalité devait être conforme à la raison et qu'une logique suffisamment approfondie réussirait à prouver le droit à l'existence, conçu dans un sens juridique transcendant, de tout ce qui existe. Cependant, ce qui est erroné dans ce postulat, n'est rien en comparaison de l'erreur commise par l'époque dite éclairée, aux yeux de laquelle l'expérience aurait à se justifier devant la Raison pour être acceptée comme telle : Saint Thomas admettait partout et toujours qu'au-dessus de la raison trônait la réalité intrinsèque et intégrale.

En conséquence, la raison ne se détacha jamais, durant l'époque sincèrement et foncièrement catholique, et même aux périodes de la pire scolastique, des racines profondes de la vie.

Parmi les rationalistes modernes, il n'y en a qu'un seul qui n'ait pas été superficiel : Hegel. C'est qu'à vrai dire c'était un esprit suprêmement concret qui, grâce à une étrange idiosyncrasie exprimait ses visions sous la forme et dans le cadre d'enchaînements logiques. Ce que Hegel appelait Raison était en fait la réalité intégrale elle-même, qu'il supposait raisonnable. Depuis lors, l'homme éclairé d'Occident a identifié de plus en plus le Sens de l'Univers avec une intelligence inventrice de machines... La poussée formidable des forces irrationnelles à laquelle nous assistons a réfuté cette erreur pour quiconque possède des yeux et sait s'en servir. Et en même temps, le pragmatisme nord-américain, pendant moraliste de l'intellectualisme européen, a subi une éclatante réfutation, laquelle attend encore le grand poète qui pourrait en broser un tableau définitif. J'ignore ce qui s'est passé au moment du Déluge; mais depuis lors, assurément, on n'a pas vu de farce plus démesurément comique que cette débâcle de la Bourse de New-York en l'an 1929, qui fit perdre pacifiquement aux Etats-Unis autant d'argent, ou même davantage, que toute l'Europe n'en dépensa au cours de la Guerre, en se saignant à blanc. Et la chute subite de presque tous les millionnaires du même continent, passant brusquement de l'opulence féerique à la misère complète, est un pendant d'un grotesque grandiose à la chute d'Adam. Et sûrement, notre premier ancêtre, même avant de

s'être habitué au travail, se sentit moins dépaycé sur une terre qui n'était plus le Paradis, que les « ci-devants » américains dans cette Cité des millionnaires déchus qu'un des rares bien-faiteurs transatlantiques doués d'un esprit gouguenard et narquois a fait construire expressément à leur usage.

J'AI tracé une fois de plus les grandes lignes du tableau de notre époque en la considérant sous un angle un peu différent, afin qu'il ne subsiste aucun doute sur le cadre général dans lequel se pose aujourd'hui tout problème intime et personnel. Maintenant, dans cette dernière étude, nous tâcherons — non pas de résumer : rien de plus absurde que de croire qu'on puisse « résumer » des pensées vivantes sans les tuer du coup! Qu'on laisse les « résumés » aux collégiens qui font leurs devoirs, ou bien aux critiques sans talent! — dans cette dernière étude, nous tâcherons de saisir la signification intégrale de tous les problèmes particuliers que nous avons examinés; « intégrale » au sens qu'a en mathématiques le terme intégration en regard de la différenciation.

Cependant, nous pouvons reprendre une dernière fois le fil des considérations générales qui précèdent, parce qu'elles nous aideront à aborder sans plus de détours la question capitale. Pour l'humanité occidentale, le salut ne saurait consister dans le retour à Saint Thomas, puisqu'il est impossible de jamais remonter la pente de l'histoire. Ce n'est pas pour rien que la critique de Kant représente véritablement un point critique, au sens des physiciens, dans l'évolution

psychologique : cette synthèse réelle des forces de l'âme et de l'Esprit, si puissante qu'elle fit une force vive même de son reflet, la « Somme » de l'Aquinat, n'existe plus nulle part dans l'humanité représentative de notre époque; elle s'est physiologiquement désintégrée par suite de l'émancipation et du développement autonome de la pensée. Kant a donc bien posé le problème, lorsqu'il entreprit de tracer les limites de la raison : c'était à ses yeux l'unique moyen de rendre aux valeurs non-rationnelles la place qui leur est due dans la conscience. Mais il ne put embrasser le problème dans toute son étendue, ni même le voir tel qu'il se pose en principe. A côté de la Raison, il n'admettait que la Religion; même les domaines esthétique et moral étaient pour lui du ressort de la raison. Il ignorait tout de ces forces profondes en l'homme qui sont d'origine tellurique. Or, nous avons montré, dans nos études successives, quel est le véritable état de faits. Nous avons vu que les normes du corps n'ont rien de commun avec celles de l'Esprit; d'où la nécessité d'une nouvelle attitude vis-à-vis de la Santé. Nous avons vu que les questions morales en elles-mêmes ne sont pas non plus d'ordre spirituel. Le sentiment de la Propriété a toutes ses racines dans les bas-fonds humains, dans la Peur originelle; il en va de même du Droit. Mais si la Famille n'appartient pas à l'ordre de la *gana*, elle n'appartient pas davantage à l'ordre rationnel; aussi est-ce un contre-sens que de poser dans le domaine de la famille le problème du progrès. Par contre, le problème du Mariage n'est pas ce qu'on pense généralement : il n'est ni un problème sexuel, ni un pro-

blème moral, mais un problème profondément spirituel. Toute l'idée du Progrès qui sert d'axe à la pensée de presque tous les intellectuels est fautive. Pour quiconque veut briser les chaînes créées par la mécanisation, l'idéal véritable ne saurait être que la Créativité. Or, toutes ces questions que nous venons d'examiner ne sont pas en dernier lieu des problèmes généraux, que l'on pourrait résoudre par des mesures extérieures, mais des problèmes intimes dont la seule solution générale consisterait à additionner les efforts tout personnels, efforts dirigés par chacun de nous non pas vers le Bien général, mais vers *la perfection de son unicité*.

Or, l'ultime problème qui se pose à chacun plus impérieusement à mesure qu'il avance en âge et devient conscient de toute la complexité de sa structure, c'est le problème religieux. L'homme est relié à la terre par sa « gana ». Tout en lui, jusqu'à l'âme, terme synonyme de ce que j'appelle « ordre émotionnel », est d'essence tellurique. Tous ces ordres-là ne participaient pas originellement du principe de l'Esprit; aussi est-il absurde de voir dans la Santé un impératif spirituel, ou dans la morale une expression du Divin, ou dans « l'âme » en tant que telle une entité immortelle. Or, *l'ordre rationnel, lui aussi est en soi d'essence non pas spirituelle, mais tellurique*. L'intelligence — Bergson a été, je crois, le premier à le dire clairement — s'avère d'autant plus apte à comprendre la Nature que celle-ci est moins pénétrée du principe de la vie; les normes logiques et mathématiques sont applicables en premier lieu à la matière morte. Mais la Vie en tant que telle n'a pas non plus sa racine dans

l'Esprit, quoiqu'il n'y ait pas de vie qui n'y participe plus ou moins. La partie de beaucoup la plus considérable de la vie, même chez l'homme, ne peut être ramenée à l'Esprit et ne reconnaît pas originellement ses normes. Nous avons montré ce qui en est de ces normes particulières dans un paragraphe de notre étude sur le Mariage. Il existe des vies profondément humaines et riches d'âme où l'Esprit n'est jamais descendu. Mais surtout, la connaissance et même la compréhension des normes à partir desquelles le concept de Raison s'est développé, appartient originellement à l'ordre vital et non pas à l'ordre spirituel. A l'origine, elle n'est qu'une des multiples formes d'adaptation qui caractérisent toute vie, au même titre que les réactions corporelles, les réactions sensibles de l'ordre de la susceptibilité psychique, et les réactions émotionnelles dont la « compréhension » se manifeste par l'aperception directe d'une compatibilité ou d'une incompatibilité existante. Partant, il est tout naturel que la « Raison » se soit montrée de plus en plus anti-métaphysique et anti-spirituelle, à mesure qu'elle se détachait davantage de la Spiritualité religieuse du christianisme originel et médiéval. Et, à la limite, force lui a été d'aboutir au rationalisme purement matérialiste de la Russie soviétique et au pragmatisme purement vitaliste (par opposition au spirituel) des Etats-Unis. Entre tant, la science européenne se fit fort, soit de tenir lieu de religion, soit de réfuter la religion. Tous ces soi-disant « progrès » n'ont pu

Toutes ces idées sur le sens originel de la connaissance et de la compréhension sont développées dans le chapitre « L'Ordre émotionnel » des *Méditations sud-américaines*.

qu'aboutir au chaos terrible qui caractérise l'époque à laquelle j'écris, parce qu'ils avaient pour point de départ une fausse conception de l'être humain. La première donnée de l'expérience n'est pas la matière : au contraire, il faut une capacité d'abstraction fort développée pour dégager ce concept ; c'est pourquoi non seulement tous les primitifs ignorent la matière, mais dans le monde entier, il n'y a eu de matérialisme au sens moderne qu'en Europe à partir du XVIII^e siècle. La première donnée de toute expérience est d'ordre psychique et non pas matériel. Et dans l'expérience psychique originelle, ce n'est pas sur la donnée extérieure, mais sur la réalité intérieure que repose l'accent. Chez l'animal, assurément, le milieu ambiant joue le rôle principal ; son organisme agit à peine, il ne fait que ré-agir. C'est que la gana est inerte dans son essence. Mais, d'autre part, chez l'animal, inextricablement inséré dans la Nature, il ne peut y avoir distinction nette — toute question de conscience ou d'inconscience mise à part — entre ce qui est d'origine extérieure et intérieure : car ces deux éléments constituent une seule et unique synthèse originelle. Chez l'homme, la vie intérieure est autonome et séparée, pour la conscience, de ce qui est extérieur ; c'est que chez lui *l'âme* forme le centre de la vie organique. D'où la monstrueuse erreur du pragmatisme, qui conduit fatalement, là où il règne, à la suprématie de « l'idéal animal » : faire dépendre toute valeur du succès extérieur, ou identifier ces deux choses, équivaut à une conception sous-humaine

de la Nature humaine. Et puisque la pensée agit sur son objet vivant, le résultat fatal de l'erreur théorique est la détérioration pratique. Mais il y a plus : dans l'homme sur qui l'Esprit est descendu, ce n'est pas l'âme, c'est l'Esprit, donc une donnée supra-vitale, qui constitue le véritable centre de la vie. Dès lors, le Sens prime les faits. S'il en est ainsi, alors, dès que l'homme méconnaît sa structure spirituelle, la vie perd son sens pour lui, car, encore une fois, chez l'homme toute erreur théorique déforme la réalité vivante qu'elle concerne.

Abordons de ce côté le problème proprement religieux. Si, par l'ordre émotionnel, la gana et le corps, l'homme est re-lié à la terre, il est originellement re-lié à l'Esprit par le sentiment religieux. *D'où la profonde erreur de l'esprit laïque.* Ici, la France révolutionnaire d'abord, la France « radicale » ensuite, porte devant l'humanité un lourd fardeau de culpabilité. Le jour où à Paris la Déesse Raison fut instaurée sur le trône du Dieu ancestral fut un jour aussi symbolique et aussi fatidique à la fois dans l'histoire humaine, que celui où les Israélites se mirent à adorer le Veau d'Or. Il est vrai que cette nouvelle religion, comme toute religion créée arbitrairement, disparut vite en tant que telle. Mais elle survit aujourd'hui encore dans l'opposition très-latine du laïcisme en face du cléricanisme, ainsi que dans l'indifférentisme ou l'agnosticisme des intellectuels en face de la foi « anti-moderne » de ceux qui demeurent des chrétiens croyants et pratiquants. Or, l'Esprit véritable n'est jamais laïque, car dans son essence il n'appartient pas à l'ordre naturel tel que le conçoit la science; son pro-

totype est et sera toujours ce que la tradition chrétienne appelle l'Esprit Saint. Car l'Esprit n'est identique ni à l'intelligence ni même à la Raison dite pure; ces deux facultés, nous l'avons déjà dit, sont des moyens d'adaptation vitale parmi d'autres; et si aux yeux des Hindous, des Grecs et des Chrétiens de Saint Jean jusqu'à Saint Thomas d'Aquin, le principe du « Logos » (donc « logique ») a représenté un principe véritablement spirituel, c'est qu'en ces époques l'Esprit métaphysique s'était incarné dans l'ordre rationnel tellurique, comme il peut s'incarner dans n'importe quelle donnée; c'est ainsi que l'Amour chrétien a quelquefois réussi à transfigurer l'amour terrestre, et c'est ainsi que l'aspiration au Bien absolu a pu pénétrer jusqu'à la politique, qui par elle-même est la plus odieuse projection des bas-fonds humains. A moins d'être inspirés par un principe supérieur, intellect et raison sont bien ce que voient en eux les bolcheviques et les Américains. Et par une filiation logique et fatale, les idées de la Révolution française, parties de la Déesse Raison, ont abouti aux pragmatismes terre-à-terre, soit économique soit politique, qui sont tout-puissants aujourd'hui : deux pragmatismes également anti-spirituels et inhumains.

Cependant, nous sommes à même de comprendre aujourd'hui *pourquoi* tout ce « progrès » s'est avéré comme une course à l'abîme. En reniant l'Esprit, l'homme a renié sa propre nature la plus profonde. Tous ces phénomènes négatifs que nous avons signalés et décrits dans nos différentes études en constituent une vaste preuve. Et une fois que l'humanité aura réellement compris cela, le faux problème qui a servi

de thème principal aux XIX^e et XX^e siècles *n'existera plus*; le seul fait qu'il soit compris l'aura éliminé de la vie, comme la solution de l'énigme suffit à précipiter le Sphinx dans l'abîme. Car c'est là la véritable voie suivie par l'évolution de l'inférieur au supérieur, et de l'erreur à la vérité : les problèmes inférieurs ou mal posés ne sont pas résolus, mais éliminés. Il n'y a jamais de solution proprement dite aux problèmes vitaux, car la vie n'est ni une équation mathématique, ni une chaîne logique. De plus, la vie, en déséquilibre perpétuel, se maintient au moyen de tensions insolubles en elles-mêmes. Mais, grâce à un niveau supérieur atteint, tel problème peut perdre son importance vitale. Dès lors, il ne se pose plus pour la conscience, soit qu'il descende dans la région des automatismes inférieurs, soit qu'il cesse d'exister pour avoir été reconnu faux. La vérité capitale pour nous maintenant, la voici : aucune « preuve » d'ordre naturel ne préjuge jamais sur l'Esprit. La solution d'un problème tellurique ne constitue jamais en même temps la solution d'un problème spirituel. Aucune découverte scientifique ne réfutera jamais une religion qui représente une expression véridique de l'être spirituel — que d'ailleurs cette expression en elle-même soit heureuse et soutenable, ou non, — car la science, de par son orientation propre, est exclusivement tournée vers l'extérieur. En ce sens, tous les progrès qui prétendent avoir « dépassé » des « superstitions anciennes » sont tout simplement non-avenus.

Ici, non seulement le Christianisme a eu des

vues plus profondes — mais encore, son idée des rapports qui existent entre l'Esprit et la Terre était plus exacte que celle de l'époque dominée par la science. Seulement, il y a quelques mises au point à faire dans sa vision des choses, et c'est là ce que nous nous sommes proposé dans le chapitre final, « *Divina Commedia* », des *Méditations sud-américaines*. Les exigences de l'Esprit sont souvent en contradiction flagrante avec celles de la Terre, et toujours paradoxales au point de vue de la Terre. Ayant exprimé ce que j'ai à dire sur ce sujet dans la méditation citée, avec toute la concision dont je suis capable, je dois me borner ici à y renvoyer. Dans le cadre de la présente étude, la réflexion suivante qui concerne un domaine spécial doit suffire. De toute évidence, tout ce qui est d'ordre spirituel est par là-même d'ordre personnel et intime; plus s'affirme le principe spirituel, et plus s'accroît le caractère intime et exclusif, car plus un phénomène est d'ordre intérieur, et moins les normes extérieures y sont applicables. Impossible donc de généraliser dans le domaine spirituel. Il peut bien y avoir des théories religieuses d'une validité universelle, mais il ne faut jamais oublier, d'autre part, le corollaire nécessaire de cette universalité : à savoir que le terme correspondant de l'Universel dans le domaine de la vie terrestre est non pas le général, mais l'Unique. Il est impossible par principe de faire abstraction de cette unicité. Ce fut là l'erreur fatidique des grandes religions dogmatiques qui, jusqu'ici, ont gouverné l'humanité; et aucun « protestantisme »

jusqu'ici n'y a porté remède, car tout protestantisme n'a jamais fait que rétrécir le champ de ce qui est généralement valable, sans supprimer l'erreur fondamentale. Il n'y a que la plus ancienne Eglise chrétienne, l'Eglise orthodoxe grecque, qui ait sauvé la tradition originelle de la compréhension spirituelle; elle enseigne aujourd'hui encore que l'expérience personnelle est le seul moyen *canonique* pour appréhender la vérité des dogmes. Je ne puis développer ici mes vues sur ce problème capital. Au lieu de longues explications, je préfère donner une seule image concrète qui, cependant, embrasse toute la vérité. Parmi les Hindous orthodoxes, le prêtre de la famille confère à chaque enfant nouveau-né un nom spécial et secret *que l'enfant et Dieu sont seuls censés connaître* : ce nom donne à la faible créature qui vient de naître une communication directe, et dont seule elle peut user, avec le centre de l'Univers.

MAIS ce n'est pas là tout ce que nous avons à dire au sujet des relations véritables entre Raison et Religion. Non seulement la science naturelle a tenté l'impossible en voulant trancher à son point de vue la question de la réalité religieuse : il en va de même de la philosophie. Je crois que le jour est proche où on considérera que l'un des égarements les plus absurdes de l'histoire humaine consista à faire croire qu'un *penseur* en tant que tel pourrait résoudre des problèmes existentiels ou ontologiques. Le rayon d'action propre et légitime du « penseur » n'em-

base que le côté formel de la pensée, donc la logique et l'abstraction mathématique. Il y a bien encore l'épistémologie, mais celle-ci, maniée par de « purs » penseurs, s'égare facilement, car après tout la compréhension véritable concerne des données concrètes et non pas les conditions formelles de leur perception; et le type « penseur » est, par définition, dénué de tout sens de la réalité. Un ami de Bertrand Russell, un des penseurs que j'estime le plus tant qu'il ne sort pas du rayon de sa compétence, me conta l'anecdote suivante : ils faisaient ensemble une promenade à bicyclette. Russell dit : « J'ai enfin résolu le problème de l'Infini. » L'autre, esprit plus concret, répliqua : « Vous voulez dire que vous avez trouvé une nouvelle définition de l'Infini? » Et Russell de riposter, ébahi : « Mais peut-il donc s'agir d'autre chose? » Un métaphysicien allemand moderne qui jouit d'un grand prestige a longuement prouvé qu'il ne pouvait logiquement y avoir de Dieu, parce que cela contredirait à la dignité de la personnalité humaine... Rodin, en donnant à son fameux *Penseur* l'attitude et l'expression que l'on sait, a vu juste : le « penseur » en tant que tel ne comprend rien de rien à la réalité. Je ne crois pas qu'un seul être humain ayant compris quoi que ce soit d'essentiel, l'ait jamais fait grâce à la réflexion. Goethe l'a bien dit : « La pensée ne sert de rien pour penser. » Les pensées qui donnent une expression exacte à une réalité intérieure ou extérieure sur leur plan propre « sur-viennent » (comme Albert Béguin traduit excellemment le *ein-fallen* allemand); elles sont à chaque fois le fruit ou le produit d'une *expérience vitale intime*. D'ici, me semble-

t-il, nous pouvons réaliser avec une clarté absolue pourquoi la définition n'est jamais un moyen de connaissance véritable : toute définition est localisée sur le plan irréel de la pensée abstraite, tandis que la compréhension est expérience immédiate d'une réalité. Or, à quoi revient cette expérience intime qui est à la base de toute conscience? Exactement à ce que signifie l'antique terme religieux de *Révélation*.

Seulement, nous pouvons et nous devons aujourd'hui élargir le concept traditionnel de la Révélation. C'est chose toute naturelle que dans les temps qui suivirent la première irruption de l'Esprit, la conscience humaine soit demeurée si profondément bouleversée, saisie et possédée par cette Réalité nouvelle et appartenant à un ordre différent de celui de la Nature, qu'elle la jugeât seule absolument réelle. Cette réalité devait forcément frapper la conscience et lui paraître plus réelle que ne le sont les faits extérieurs même les plus massifs : car le plan propre de l'Esprit, c'est l'imagination : ce sont ses images intérieures, et non pas les données extérieures, que l'homme sent primairement comme siennes. Et grâce à cette constellation psychologique, il ne reconnaît pour intrinsèquement réel que ce monde des images. C'est pourquoi le terme de Révélation a été appliqué en premier lieu à celle qu'apporte la Religion. Aujourd'hui encore, non seulement la totalité des enfants, mais l'immense majorité des adultes vit primairement de mythes et non pas de faits scientifiques. Et cette ultime réalité intérieure restera à jamais ce qui

Méditations sud-américaines : Chap. « L'irruption de l'Esprit ».

touche et concerne l'homme du plus près, parce que c'est elle qui constitue le tréfonds de l'intimité. Cependant, cette Réalité-là n'est pas la seule qu'il y ait. La réalité extérieure est tout aussi réelle que la réalité intérieure. Aussi était-il naturel, et même nécessaire, que pendant un temps l'humanité fixât son attention exclusive sur cette réalité que pendant des millénaires elle avait négligée. L'Occident a entrepris le premier cette tentative; les peuples de l'Orient suivront son exemple, et très probablement de façon plus radicale qu'on ne le fit chez nous : la Russie soviétique a bien prouvé que ce sont précisément les peuples primairement religieux qui, une fois qu'ils adoptent le matérialisme, sont les plus conséquents dans sa mise en pratique. Mais aujourd'hui, l'Occident a dépassé, en principe, ce stade de l'attitude unilatérale par compensation. Il est mûr aujourd'hui pour s'élever à la conception d'une *Révélation intégrale possible*. L'homme est Esprit dans son tréfonds; mais il est aussi matière, minéral, sang froid, sang chaud; il est être de gana, sensitif, émotionnel, intellectuel; toutes ces couches et ces parties sont également *siennes*; seulement, elles le sont sur des plans différents, et l'homme vit à la fois sur tous ces plans. Dans ces circonstances, une fois que la conscience se sera éveillée à la pleine compréhension, les révélations partielles qui ont fait autorité dans le passé ne sauraient plus constituer des derniers mots. Ni la révélation exclusive de la réalité spirituelle, ni la révélation exclusive de la réalité naturelle et matérielle ne révèlent

Méditations sud-américaines : Chap. « Le continent du Troisième Jour de la Création », « Sang » et « Gana ».

tout. Or, quelle est donc la Révélation intégrale pour laquelle l'homme est mûr aujourd'hui? La réponse ne fait point de doute. *C'est celle qui révèle les rapports justes et réels entre les diverses couches de son être total.*

Cette nouvelle révélation, elle nous a déjà été accordée. Non par un Sauveur individuel, mais par les efforts réunis de milliers d'êtres sincères qui cherchent. En principe, nous n'avons plus aucune raison d'avoir des idées fausses sur les rapports entre l'Esprit, l'âme, le corps et la terre qui le nourrit. Depuis Roger Bacon, lentement d'abord, avec une accélération progressive ensuite, l'homme s'est entraîné à voir et à expérimenter avec exactitude. Dans des milliers de cas particuliers, situés sur les plans les plus divers, les vrais états de faits et les véritables rapports entre les faits d'ordre différent ont été « révélés ». Ce qui fait défaut jusqu'à ce jour, c'est la synthèse qui embrasserait et coordonnerait la totalité de la Révélation, attribuant à chaque révélation particulière sa place appropriée. C'est à cette synthèse — équivalent moderne de la *Somme* de l'Aquinat — que l'humanité doit parvenir maintenant par un effort et un processus d'intégration.

Ce but peut être atteint. Et une fois que l'humanité l'aura atteint, elle verra s'aplanir tout conflit qui serait autre chose ou davantage que cet état de tension par lequel se définit la nature humaine. Alors la raison n'entreprendra plus ni d'expliquer ni de subjuguier la vie tout entière, car il y a l'immense et incommensurable domaine de la réalité irrationnelle sur laquelle elle n'a pas de prise. Alors, le type du « penseur » qui

croit pouvoir décréter selon les lois de la pensée abstraite ce qui est et ce qui n'est pas, passera pour ridicule; seul comptera comme pouvant enseigner des connaissances celui dont la pensée sera l'expression d'une révélation véritable. Alors, l'intellectuel pour qui la définition tient lieu de compréhension sera méprisé. Mais d'autre part, la religion n'entreprendra plus de dogmatiser en des domaines qui ne sont pas les siens. Il n'y aura plus de spiritualisme, ni de matérialisme, ni surtout d'idéalisme qui puisse jouir du moindre prestige : ce qui règnera alors, c'est ce que j'appelle le Réalisme Radical. Un Réalisme qui acceptera à la place qui lui est due tout ce qui est et existe, et qui ne refoulera ni ne cachera rien.

Seul ce Réalisme Radical peut mener à cette plénitude à laquelle chacun aspire depuis la Nuit des temps. Le suprême bonheur qu'on puisse atteindre ici-bas réside, nous l'avons vu, dans la Créativité. Mais le bonheur suprême est et sera toujours le rare privilège des grands moments, lesquels ne sont pas même donnés en partage à chacun de nous. Par contre, il est possible d'atteindre de façon durable à cette paix intérieure qui est l'expression d'un parfait épanouissement de l'être intégral. Et une fois cette paix intérieure obtenue, aucun conflit extérieur ne peut plus prendre le sens d'une adversité.

Quelle est la voie qui mène à cette paix? Comme toujours, c'est la notion la plus antique qui renferme le plus d'éternelle Vérité. S'est-il trouvé beaucoup de gens pour méditer cette étrange formule : qu'on peut « offenser le Bon Dieu »? Elle est pourtant exacte. Car, comment

offense-t-on? Toujours par manque d'attention. Or, ne pas remarquer Dieu, s'il existe, c'est faire preuve d'une suprême inattention. Le mot « attention », par un double-sens profond, signifie à la fois condition de perception juste et courtoisie : c'est dire qu'il vaut aussi bien pour l'ordre émotionnel que pour l'ordre rationnel. C'est donc *l'attention* qu'il faut cultiver — et rien ne caractérise mieux notre époque superficielle et l'étroitesse de ses horizons que son très grand défaut d'attention, dans les deux sens du mot. Il s'agit, en premier lieu, de tout remarquer, en soi comme en dehors de soi. Il s'agit de donner ainsi à toutes les énergies l'occasion de se creuser les canaux dont elles ont besoin pour leur action. Et c'est là, une fois de plus, un problème proximate, un problème intime. Plus un humain est attentif à tout, et plus il y a de réalités qui se révèlent à lui, du dehors comme du dedans, et qui, par conséquent, se développent en lui. Mais la joie que donne cette plénitude de la vie vécue toujours croissante en puissance, est ce que chacun a de plus intime, de plus exclusif et de plus intransmissiblement personnel.

IL ne nous reste plus qu'un seul aspect du problème à examiner, et nous aurons fermé le cercle que nous nous proposons de tracer. Nous avons dit, en terminant nos réflexions sur la Créativité, que la première expression de l'Esprit, ce n'est pas la connaissance, mais le courage. Mais le courage en soi n'est, pour ainsi dire, que le geste du risque consenti. S'il a un contenu spirituel, le courage devient Foi. La Foi prime donc toujours la connaissance. Ici encore, la religion

traditionnelle a vu plus juste que la science moderne. Car, puisque l'Esprit s'exprime — nous l'avons expliqué en traitant le problème de la Créativité — du dedans vers le dehors, en *donnant* un sens et non pas en le dégageant, son expression prototypique est évidemment la foi religieuse qui donne aux choses de ce bas-monde un Sens que sur leur plan propre elles n'ont pas. Seulement, dans la Foi de demain, il ne s'agira plus de foi aveugle, par opposition à la conscience illuminée par l'intelligence : grâce à l'intégration nouvelle et complète qui désormais est possible, *la Foi elle-même deviendra voyante*. Et alors la qualité créatrice de la Vie pourra s'affirmer comme jamais encore elle ne s'est affirmée. Lorsqu'il s'agira de croyance, on ne posera plus la question : « Ce que j'affirme là, est-ce bien vrai? » On saura que la Foi *rend vrai*; que par elle-même elle crée une nouvelle réalité. On n'aura plus confiance, en principe, après que d'autres auront prouvé qu'ils en sont dignes : on saura — comme l'antique sagesse chinoise l'a si bien su — que la confiance *créé* la confiance et l'état qui en rend digne. On ne croira plus que donner un sens veut dire en premier lieu interpréter ce qui est — quelle honteuse manifestation d'impotence spirituelle que cette notion-là, courante aujourd'hui! — on saura que donner un sens veut dire superposer un monde nouveau et meilleur au monde pré-existant. Et grâce à cette attitude enfin conquise et consolidée comme apanage de tous les humains — attitude qui est à la vérité l'attitude proprement normale de l'homme

spiritualisé, comme l'état proprement normal de l'homme animal est la perfection scientifique et technique atteinte — l'Esprit pourra enfin se constituer souverain de la vie terrestre. Il ne jouera plus au despote comme il le fit à l'âge des religions dogmatiques, dont la dernière venue et la plus dogmatique de toutes, est la religion du matérialisme bolchevique; il acceptera, il comptera avec toute réalité. Mais précisément s'il renonce à tout despotisme, il pourra remporter la victoire. Alors, enfin, c'est lui qui dirigera effectivement tout cet être si extraordinairement complexe qu'est l'être humain. Alors, la vie tout entière deviendra un seul acte de foi. Mais alors se vérifiera aussi l'antique adage qui dit que la foi peut transporter les montagnes : par opposition au cercle clos de l'intellectualisme qui veut tout définir une fois pour toutes, et à celui du dogmatisme religieux selon lequel toutes les valeurs, sinon tous les faits, sont de tout temps prédéterminés, *il n'y aura plus de dernier mot*. Toujours, à tout instant, se poseront des tâches nouvelles; toujours, à tout instant, il sera possible en principe de superposer au monde ancien un monde nouveau et meilleur. En fait, il en a toujours été ainsi. Depuis l'aube de l'histoire, les grands bienfaiteurs de l'humanité, fondateurs de religions, sages, philosophes, hommes d'Etat, n'ont guère fait autre chose. Toute nouvelle religion, toute nouvelle conception du monde, toute organisation meilleure de la vie, « recouvre », pour ainsi dire, la réalité pré-existante. Mais ce qui a toujours été, sera désormais donnée immédiate,

Méditations sud-américaines : Chap. « Divina Comedia ».

acceptée comme point de départ et consentie de la conscience qui comprend. Celle-ci ne s'attachera plus à ses erreurs, elle ne regrettera plus ce qui, à la vérité, n'est pas regrettable. Conscience et réalité de la vie s'accorderont et coïncideront. Alors, toutes les énergies vitales pourront s'épancher librement. Alors, les aspirations spirituelles ne rencontreront plus d'entraves intérieures. Alors même, ce fait naturel, si tragique à première vue — et réellement tragique pour quiconque n'a pas atteint l'état d'intégralité — ce fait naturel que la vie soit un écoulement vers l'avenir de mort en mort, écoulement dont la devise pourrait être « une fois, et jamais plus », deviendra du coup la condition même de la plénitude. Car l'être humain ne *veut* au fond que progresser; il ne *veut* au fond que créer du nouveau, créer sa propre vie personnelle et inédite.

Et alors commencera — non pas l'âge d'or de triste mémoire, car jamais on n'a décrit âge plus ennuyeux et moins fait pour satisfaire les aspirations véritables de l'homme — mais l'âge de la Plénitude. De la plénitude intime. Je reviens toujours à cet adjectif. L'ère affreuse des idées générales prédominantes, des buts généraux imposés de force à chacun, sera définitivement révolue. Chaque vie est unique; toute sa valeur réside dans son unicité. Ayons donc tous le courage d'être et de nous déclarer uniques! Ayons le courage de mettre toutes nos énergies disponibles au service de notre unicité! Alors toute vie, même la plus humble, même la moins heureuse extérieurement, aura un sens profond et intrinsèque. Cultivons le courage et la Foi qu'il faut pour mener une existence profondément personnelle!

Ce qui rend notre époque si odieuse, c'est son impersonnalité et son manque de foi. Il serait impossible que le collectivisme régnât, si la personnalité humaine n'était tellement affaiblie ou déchue, que la masse brute et la loi abstraite du nombre ont des chances inouïes de pouvoir s'affirmer. La seule chose qui explique cette impossibilité apparente de sortir des multiples impasses dans lesquelles une fausse politique et de faux principes économiques ont engagé l'immense majorité des humains, c'est la manie de la sécurité, de l'« une-fois-pour-toutes », ne serait-ce que sous forme de hantise de la définition fixée à jamais. Aussi longtemps que pareille lâcheté prédominera, l'humanité ne s'acheminera jamais vers un avenir meilleur. Il faut que la Foi créatrice reprenne la haute main comme elle le fit à toutes les grandes époques. Les masses obscures et barbares le comprennent déjà; elles le comprennent mieux que les gens cultivés. D'où provient que de plus en plus ces barbares envahissent le premier plan de l'histoire. Mais si ce sont eux qui remportent la victoire, nous entrerons fatalement dans une nouvelle époque de ténèbres comme le fut celle du premier Moyen Age qu'inaugurèrent les grandes invasions. C'est à nous, qui incarnons encore l'antique culture, qui pouvons anticiper sur l'avenir, de parer à ce terrible destin. Et nous pouvons accomplir cette tâche historique; car en principe un seul voyant est plus fort que des milliers d'aveugles. *Seulement, il faut alors que nous fassions preuve de plus de courage, de plus de foi encore que les*

masses révolutionnées. Cultivons donc cette foi, ce courage! Cultivons notre créativité! Cultivons-les sur la base de toutes ces éternelles valeurs humaines que ne comprennent plus les masses barbarisées, mais dont la réalisation seule donne à la vie cet enracinement dans les profondeurs qui promet une riche éclosion! Elevons en face de l'affreuse pauvreté et de la stérilité des hommes déchus jusqu'au collectivisme une richesse humaine telle qu'il n'y en eut pas encore dans toute l'histoire! Au lieu de faire opposition, devançons ceux qui sont nos adversaires! Alors, inévitablement, si faible que soit notre nombre, nous vaincrons.

J'ai intitulé « La vie intime » ce petit volume. Mais il n'est rien de plus intime que l'Esprit universel. Si donc notre époque est collectiviste, si elle n'admet plus l'intimité et l'exclusivité, c'est qu'elle a perdu tout contact avec l'Esprit vivant. En rentrant en nous-mêmes, en cultivant comme jamais on ne le fit la vie personnelle et intime, nous travaillons donc pour l'Esprit universel. Mais en devenant de la sorte personnalistes et proximistes, nous nous affirmons en même temps comme les seuls démocrates qui vaillent. Car la véritable Démocratie n'est pas celle qui nivelle tout sur la terre, mais celle qui permet à chacun un complet développement. Ce n'est pas la démocratie politique, c'est la démocratie spirituelle. Notre message s'adresse donc véritablement à tous. Il est en vérité un *εὐαγγέλιον*, une Bonne Nouvelle, car il promet à chacun la plénitude de sa vie personnelle.

OUVRAGES DE KEYSERLING

LES MÉDITATIONS SUD-AMÉRICAINES

1 vol. in-8°, 350 pages. . . 45 fr.

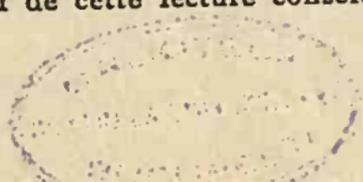
FRANCE

Ecrivains et critiques littéraires :

Jean CASSOU, *Nouvelles Littéraires* : On sait l'ardeur voluptueuse avec laquelle Keyserling, cet être protéique, s'abandonne aux diverses figures de l'univers, les épousant jusqu'en ses plus secrètes réactions cellulaires. Il a éprouvé tout le prisme des extases, des ivresses, des chimismes auquel l'univers soumet ses explorateurs. Et il fallait à celui-ci une audace et une passion démesurées, pour tenter l'univers d'une façon aussi totale, une masculinité bien sûre d'elle-même pour se laisser aller à une féminité aussi désarmée, aussi imprudente. Mais précisément cet abandon a permis à Keyserling de réaliser sa vue la plus vaste du monde, d'étendre à nos yeux un immense tableau cosmogonique où toutes ses expériences antérieures convergent et prennent leur signification définitive.

Marcel BRION, *Revue hebdomadaire* : Les journaux de voyage de Keyserling possèdent la double vertu de nous instruire sur les pays parcourus d'une façon beaucoup plus complète que ne le feraient des ouvrages techniques, parce que ce philosophe possède une puissance de synthèse qui anime étrangement toutes les choses auxquelles il touche, et de nous faire suivre au jour le jour, et en transparence, les transformations que cette intelligence si plastique, cette sensibilité si souple, revêtent dans le cours du voyage. Keyserling est un des esprits les plus riches et les plus délicats de notre temps.

L'abbé MUGNIER : Je ne crois pas qu'aucun philosophe ait ramassé autant de problèmes en un seul et même volume. Je sais que je sortirai de cette lecture conscient et enivré



tout ensemble. Puissent mes compatriotes trouver dans cette lecture de quoi *nourrir les ailes de l'âme*, suivant le mot de Platon!

Guy de POURTALES : C'est un ouvrage que j'estime capital : un admirable monument de la psychologie des peuples, une mise en place passionnante de leurs instincts, de leurs tendances et de leurs idéaux.

Francis de MIOMANDRE : Je n'ai peut-être jamais lu quelque chose d'aussi profond, d'aussi subtil, d'aussi riche. jamais je n'ai vu un esprit se mouvoir avec autant d'aisance et d'autorité sur les plans simultanés : cosmique, ésotérique, psychologique, humoristique même (car ce diable d'homme sait rire, à l'occasion). Il est vraiment universel. Il y a en lui du Kobold et de l'Archange. Quand on le lit on demeure d'une modestie infinie.

Jacques BAINVILLE : S'il n'y avait plus d'idées au monde, Keyserling en trouverait. Il a pensé l'Amérique latine.

Le Mois : Les *Méditations sud-américaines* sont certainement l'ouvrage le plus riche et le plus profond du comte Hermann Keyserling... ce génial explorateur de l'univers.

A. de LAISE, Nouvelle Revue Critique : Il n'est au fond d'aucun temps, d'aucun milieu, tout en étant très actuel et de tous. Qu'on l'admette, qu'on le goûte ou non, il s'impose, hallucine, transporte, exaspère, contraint à réfléchir, méditer, pressentir, *sous-sentir* à la fois très haut et très bas.

La Volonté : Keyserling est un observateur pénétrant doué d'une exquise sensibilité, qui sait voir, derrière les plus séduisantes apparences, les réalités dont la vision échappe au commun des mortels. Pour cet esprit vraiment supérieur, complètement libéré des préjugés, et qui promène sur les spectacles du vaste monde une curiosité jamais satisfaite, tout est sujet d'étonnement, tout est prétexte à méditation.

Philosophes :

BERGSON, au reçu de *Méditations* : Un seul coup d'œil suffit pour en démontrer l'importance et l'originalité.

Discours de M. le Recteur CHARLÉTY : M. le Recteur Charléty a pris le sujet des *Méditations sud-américaines* comme thème de son discours à la *séance solennelle de rentrée de l'Université de Paris*, le 5 novembre 1932. Après avoir analysé et cité de nombreux passages de l'ouvrage du Comte de Keyserling, il déclara « avoir emprunté cette condamnation de la civilisation moderne au plus récent, au plus brillant de ses juges ». — M. Charléty commente ainsi ce discours : « J'ai certes critiqué les idées de ce livre, mais

cette critique même est une preuve de leur valeur et de l'admiration que j'ai pour la richesse et les ressources d'esprit de l'auteur. »

L. BRUNSCHWIG, le célèbre philosophe : C'est peut-être l'ouvrage de M. de Keyserling qui met le plus directement le lecteur au contact de sa pensée et qui lui en fait sentir la puissance de séduction et de renouvellement de la façon la plus constante.

Gabriel MARCEL, *La Nouvelle Revue des Jeunes* : Les *Méditations sud-américaines* sont à plusieurs points de vue un livre extrêmement remarquable : à mesure qu'on progresse dans la lecture on y découvre toute une philosophie de la vie et de l'esprit... Je demeure convaincu qu'il y aura beaucoup à puiser pour les métaphysiciens de demain dans ce livre original, vivant et qui témoigne d'une si exceptionnelle agilité d'esprit.

Ernest SEILLIÈRE, de *l'Institut*, dans le *Journal des Débats* : ...Un travail fécond en suggestions de tout ordre, d'une étonnante richesse et d'une très originale inspiration. M. de Keyserling est une des plus actives et des plus omniscientes, une des plus puissantes et des plus attachantes intelligences de notre temps.

Maurice BOUCHER, *Radio-Paris* : Le dernier en date des grands ouvrages de Keyserling, les *Méditations sud-américaines*, reprend le problème central de toute son œuvre. Ces méditations sont une vision d'ensemble, une genèse de l'âme humaine. Le mérite de Keyserling est de savoir discerner et comprendre la totalité de l'homme. De toutes les philosophies du devenir éternel, celle de Keyserling est à la fois la plus humaine, la plus riche, la plus constructive, celle qui satisfait le mieux notre besoin de comprendre, notre conscience de l'irrationnel et notre volonté de perfectionnement.

Louis LAVELLE, l'éminent critique philosophique du *Temps* : Il est impossible de ne pas reconnaître aux *Méditations sud-américaines* une extraordinaire puissance de suggestion.

Georges GUY-GRAND, de *l'Union pour la Vérité* : C'est un sommet de l'œuvre du philosophe allemand... La vérité profonde, la vertu tonique d'une œuvre comme celle-ci est de nous mettre en garde contre un excès d'intellectualisme..., de nous faire reprendre ou garder le contact avec les forces primitives de la vie...



ALLEMAGNE

Thomas MANN, *Prix Nobel* : C'est certainement son ouvrage le plus coloré, le plus vif, le plus poétique, d'une saisissante puissance artistique, supérieur même au célèbre *Journal de voyage*.

Gerhart HAUPTMANN : Les *Méditations sud-américaines* sont bien le plus extraordinaire livre que je connaisse, débordant de richesses neuves et profondes; un livre absolument unique. Depuis six mois je vis avec lui.

Jakob WASSERMANN, l'illustre romancier allemand : C'est certainement la plus profonde création et le chef-d'œuvre de Keyserling; pour tout esprit productif, c'est une mine d'aperçus, d'intuitions, de monnaies spirituelles.

Princesse LICHTENOWSKY, *Revue d'Allemagne*, Paris : Ce livre est unique en son genre. A la première ligne on sent qu'une Muse nouvelle l'a inspiré, une muse qui serait au delà de la poésie, de la peinture, de la musique, et pourtant proche de ces arts, car il s'agit ici d'un expressionnisme grandiose, qui fait sauter les frontières de l'individuel, pour apercevoir l'*Anonyme-Humain*, comme ont fait, chacun à sa façon suivant l'outil et les formes de leur art, Shakespeare, Rembrandt ou J.-S. Bach.

Le grand musicien Wilhelm FURTWÄENGLER : Je crois que c'est l'ouvrage le plus ample et le plus profond de Keyserling. Je suis plongé dans sa lecture et fasciné au suprême degré.

Le rabbin Dr Leo BAECK, le grand prédicateur israélite d'Allemagne : Dans ce livre, le plus important de son œuvre, Keyserling jette un regard profond jusqu'à cet étage cosmique dans lequel Homme et Terre sont un. Keyserling ne cache ni ne voile rien : sa véracité a quelquefois de quoi épouvanter, mais par cela même elle vous avertit, elle vous éperonne. Avant tout, c'est la profondeur du sentiment religieux, qui anime ce livre, qui en fait un chef-d'œuvre.

Le grand sociologue allemand Alfred WEBER, *Heidelberg* : J'éprouve une grande gratitude pour cet enrichissement. De nouveau, Keyserling a, comme personne avant lui, saisi dans un continent ce qui est décisif pour éclairer la structure complexe du monde.

Le poète Otto GMELIN, dans le *Tag* : Nous découvrons avec ce livre notre propre vie primordiale en nous-mêmes.

Berliner Tageblatt : Un livre extrêmement important, et il ne s'y traite pas d'utopies. Au philosophe à l'esprit ouvert et à la pensée constructive, l'Amérique du Sud se présente

comme une gigantesque cellule germinative qui prendra part d'une façon décisive au développement d'une nouvelle humanité.

Casimir EDSCHMID, *Frankfurter Zeitung (Gazette de Francfort)* : Les *Méditations sud-américaines* sont un livre extraordinaire, qui excite, voit loin, joue avec concepts et espaces de première grandeur. Le comte Keyserling utilise les pays étrangers pour en tirer une philosophie et des rapports hardis, supérieurs, voire même géniaux.

Max RYCHNER, *La Gazette de Cologne (Kölnische Zeitung)* : Les *Méditations*, ce livre véritablement rayonnant qui prit naissance dans cette région où les limites de la musique, de la poésie et de la philosophie s'entremêlent... Son voyage en Amérique conduisit Keyserling à travers un continent, mais en même temps à travers le cosmos de l'âme humaine. C'est un monde tel que la science le voit, et c'est aussi un univers dantesque... Les deux derniers chapitres sont un cœur final qui reprend tous les motifs et les intègre à l'ordre suprême, celui de la lumière. Il transporte le lecteur, car ce cœur final est un hymne à la joie.

Münchener Neueste Nachrichten, Munich : Les *Méditations sud-américaines* sont le chef-d'œuvre de Keyserling. Ceci, sans le moindre doute. C'est une œuvre d'accomplissement... un grand livre.

ANGLETERRE

The Times : Une œuvre frappante et passionnante... Une imposante psychanalyse de l'âme et de l'esprit humain depuis sa première émergence hors de la matière inerte jusqu'à son apothéose dans l'esprit. C'est un nouveau mysticisme religieux, jailli comme une fleur brillante du fumier de Jung et de Freud.

Havelock ELLIS, le célèbre écrivain : Je suis en pleine sympathie avec l'idée générale du livre. Quant à l'animosité que Keyserling éveille — qu'il n'oublie pas qu'il est un des prophètes du monde actuel. Et de tout temps le monde a lapidé ses prophètes !

Manchester Guardian : La littérature vaste et vigoureuse dont les *Méditations sud-américaines* sont le type mérite toutes les louanges que lui ont prodiguées Thomas Mann et Wassermann.

Daily Telegraph, Londres : Les anecdotes de ce livre suffiraient à en dire plus de l'Amérique que les plus subtiles analyses. Mais en outre il contient une profonde leçon. C'est

un honneur que d'écrire un tel livre, et de le lire, de le traduire et de l'éditer.

The Observer, Londres : Livre inépuisable. Chacune de ces *Méditations* est comme un ballon qui quitte terre dans quelque république sud-américaine et qui, dans la hauteur, surveille la terre entière.

Max PLOWMAN, *Now and then* : Pour les lecteurs anglais, les *Méditations* fournissent un profond épilogue à l'œuvre de D.-H. Lawrence. Keyserling a résolu pour lui-même ce qui a arrêté Lawrence. Lawrence *recherchait* ce que Keyserling a *compris*. Keyserling commence là où Lawrence a lâché.

Methodist Times, Londres : Keyserling occupe dans la pensée contemporaine une place absolument unique, et il n'a pas d'égal pour nous parler de l'âme, de l'esprit, et du chaos qui règne dans l'activité industrielle et les idéals spirituels. Sa dernière œuvre est son livre le plus beau et le plus mûr. Laissez-moi vous conduire vers quatre chapitres merveilleux : *Guerre, Sang, Mort et Tristesse*; après les avoir lus et relus, je me suis demandé si j'avais lu quoi que ce soit de meilleur dans ce qu'on a écrit sur l'esprit humain, et pourquoi je perdais mon temps avec les enfantillages de Shaw, Wells, Huxley ou même Bertrand Russel. Keyserling est beaucoup plus dans la ligne du Christ que de tous les maîtres auxquels il en appelle. Il le cite constamment, et, bien qu'il ne soit pas un croyant orthodoxe, tout ce qu'il en a dit (et je ne dis *tout* qu'après mûre réflexion) peut rentrer dans un christianisme éclairé et accueillant.

Church Times, Londres : Voici un vrai livre, dans le sens où l'entendait Walt Whitman. Celui qui le touche, touche un homme. Il n'y a pas dans toute la littérature moderne un compte rendu d'une pénétration plus dévastatrice que celui qu'il nous fournit de l'échec essentiel de la science comme méthode de connaissance de la vérité.

ESPAGNE

Salvador de MADARIAGA, le célèbre écrivain, ambassadeur d'Espagne : Souvent en violent désaccord, je me trouve pourtant avec cette œuvre en une coïncidence qui me ravit sur tous les points profonds et essentiels, qui ressortissent non à l'exposé dialectique, mais à l'intuition esthétique.

Ramon GOMEZ DE LA SERNA : Les *Méditations* sont un livre absolument extraordinaire. Je suis d'accord dans toutes les parties et toutes les nuances avec ce superproduit d'imagination créatrice.

AMÉRIQUE DU SUD

La Nacion, Buenos-Aires, Argentine : On attendait beaucoup de ce livre : aujourd'hui nous pouvons dire que les plus grands espoirs ont été dépassés. On peut dire des *Méditations Sud-Américaines* que personne, qui voudra arriver à une connaissance réelle de l'Amérique, ne pourra s'en passer. Mais sa signification va bien au delà de l'Amérique. Nous avons devant nous l'œuvre d'un Sage, qu'il nous faut vénérer, auquel se sont révélés, en une richesse inépuisable, les secrets de l'Esprit. Personne ne posera ce livre sans un sentiment de profonde gratitude pour l'auteur, et sans le sentiment d'avoir été secouru par lui dans l'approfondissement des problèmes à la solution desquels chacun de nous est hautement et personnellement intéressé.

Victoria OCAMPO, éditrice de Sur, Buenos-Aires : Ce livre est plein de pages géniales.

A Batalha, Rio-de-Janeiro, Brésil : Keyserling est, avec Bergson, le plus grand penseur de l'époque. Mi-philosophe, mi-sociologue, ce voyageur possède une pénétration, une finesse, une acuité sans égales. Ce n'est pas un professeur de médecine, c'est un médecin; il n'enseigne pas, il guérit.

La Mañana, Montevideo, Uruguay : Ces *Méditations* du grand philosophe allemand, fruit de son voyage chez nous, sont pleines à déborder de teneur spirituelle, d'observations miraculeusement exactes et d'enseignements profonds.

D^r Mora OTERO, id. : La sagacité de Keyserling pénètre comme un bistouri.

ITALIE

M. Ruggero MAZZI, Bibliographie fasciste, Rome : Une interprétation de l'Univers... Les chapitres où Keyserling analyse la *Gana*, la *Peur originelle*, la *Delicadeza* et la *Tristesse*, notes fondamentales des peuples qui vivent en Amérique du Sud, pourront ne pas plaire à leurs inspireurs; ils n'en sont pas moins hautement suggestifs et pleins d'une vérité profonde.

AUTRICHE

Siegmond FREUD, le créateur de la Psychanalyse : Je trouve étonnant l'effet qu'a exercé sur Keyserling la vue d'une société dominée par des impulsions instinctives élémentaires. Sa grande réceptivité lui a ouvert des expériences toutes nouvelles.

SUISSE

C.-J. JUNG, *le grand psychanalyste de Zurich* : Incontestablement, Keyserling touche une sphère de l'Esprit que Gœthe a essayé de conquérir dans le *deuxième Faust*. A mon avis, le livre de Keyserling est un des plus convaincants témoignages de la transformation et de la renaissance spirituelle de notre époque. Les *Méditations*, dans un mode sans précédent, représentent à la fois monde extérieur et expérience vécue.

Le célèbre pédagogue Adolphe FERRIERE : Les *Méditations Sud-Américaines* sont certainement un des plus grands livres qui aient été produits en ce temps.

Neue Zürcher Zeitung, Zurich : Keyserling pense en continents : des individus ou des groupes d'hommes ne lui suffisent plus ; les continents incarnent pour lui des ordres spirituels — et eux-mêmes ne sauraient limiter cet esprit qui, sur la scène de la vie, joue la Comédie de l'Esprit, qu'il a su saisir et exprimer.

RUSSIE

Nicolas BERDIAIEFF, *le grand philosophe russe* : Tout ce que j'ai lu des *Méditations*, complètement subjugué et remué. C'est incontestablement le sommet de votre création. Ce qui me frappe particulièrement, c'est le degré inouï auquel vous êtes libre de tout lien universitaire et livresque. Vous regardez droit en face le secret de la vie.

HONGRIE

Comte Albert APPONYI, *délégué de la Hongrie à la Société des Nations* : L'homme universel, qui comprend tout ce qui l'entoure sans rien perdre de lui-même, aucun penseur n'a contribué à le susciter comme Keyserling.

ROUMANIE

Adverul Literar si Artistic, Bucarest : Ce sont des étincelles passionnées, des coups de vent de l'Irrationnel, qui cependant aboutissent à des connaissances pleines de raison. Dans son domaine, on peut dire qu'il n'existe pas d'œuvre plus profonde.

Eugen RELGIS, *Facla, Bucarest* : Avec ce livre Keyserling lance le message spirituel destiné à l'élaboration d'un monde meilleur.

TURQUIE

La grande révolutionnaire turque Halidé EDIB : Aussi longtemps que l'homme restera l'homme et ne sera pas déshumanisé par quelque égarement hors de sa nature terrestre, cette description et cette analyse des couches successives de l'âme humaine demeureront un des suprêmes chefs-d'œuvre... Je suis fière d'être contemporaine de l'auteur des *Méditations* qui sont, avec le *Coran*, mon livre de chevet. Qu'Allah l'ait en sa garde!

INDE

Rabindranath TAGORE : C'est un grand livre, il va loin comme profondeur et comme sens; il stimule la pensée au plus profond de son être. Je ressens une reconnaissance personnelle pour ce livre qui m'a été un véritable secours.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Dans le remarquable ensemble de critiques favorables dont on vient d'avoir un aperçu, les *Etats-Unis d'Amérique* forment une exception si massive que nous ne croyons pas devoir la passer sous silence. Dans ce grand pays, il ne s'est trouvé aucune autorité pour déclarer l'intérêt et l'importance des *Méditations Sud-Américaines*. Au contraire, cet ouvrage a été déclaré unanimement insignifiant et vide de sens, traité avec ironie ou violent mépris. L'éditeur Harper lutte désespérément contre une animosité aussi générale que si elle avait été décrétée. On est autorisé à penser que la position prise par Keyserling à l'égard de l'Amérique du Nord dans sa *Psychanalyse de l'Amérique* et à l'égard des idéals américains, le machinisme et la technocratie, a provoqué cette surprenante réaction.

JOURNAL DE VOYAGE D'UN PHILOSOPHE

2 vol. in-8°, 900 pages. . . 60 fr.

FRANCE

Albert THIBAUDET : Un des livres considérables d'aujourd'hui... C'est le journal de voyage d'un vrai philosophe, dont la faculté maîtresse paraît l'aptitude à prendre les problèmes dans leur racine et les choses dans leur idée.

ANGLETERRE

Dean INGE, *le chef spirituel de l'Eglise anglicane* : Le livre le plus profond et le plus intéressant depuis des années. Ici se manifeste un esprit du plus haut niveau spirituel, d'une admirable réceptivité et d'une extraordinaire vigueur de jugement. La profondeur et la délicatesse de sa sympathie suffisent à désigner Keyserling comme un grand maître.

AUTRICHE

Joseph REDLICH, *professeur à Vienne* : Il montre des voies nouvelles à tous ceux pour qui la religion est le problème le plus profond, pour qui le christianisme n'est point une convention, mais la forme européenne d'une vérité éternelle et qui embrasse toute l'humanité; il résout plus d'énigmes qu'aucun autre livre de notre époque. Ce livre est le guide tout indiqué de l'intellectuel européen moderne, qu'il ramène à la véritable patrie des réalités intellectuelles et spirituelles.

AMÉRIQUE

New York Times : Une fois de plus, l'auteur du *Journal de Voyage* se révèle comme un des grands de cette terre.

Century Magazine : La parution du *Journal de Voyage* est un événement spirituel de la plus haute importance pour le monde entier.

Robert NICHOLS : Keyserling est le Faust moderne. Ses erreurs mêmes ont une action plus suscitatrice que les vérités énoncées par des esprits de moindre envergure.

AUSTRALIE

The Australasian, *Melbourne* : Un grand voyageur doit être un penseur et un voyant en même temps qu'une personnalité extraordinaire... Un homme de cette sorte est apparu en la personne du Comte de Keyserling.

INDE

Rabindranath TAGORE : A travers le nuage de l'incompréhension générale qui règne entre l'Orient et l'Occident, le *Journal de Voyage* est venu à nous comme un rayon de soleil. Nous, Hindous, nous accueillons le livre de Keyserling avec enthousiasme, comme un grand livre qui, pour la première fois dans la littérature des voyages, fait apparaître, éclairées par la lumière de la connaissance, les profondeurs

de l'être humain, — et c'est dans ces profondeurs qu'on découvre l'unité à partir de laquelle on peut se comprendre réciproquement.

CHINE

Carsun CHANG, *recteur de l'Université chinoise de Changhai* : Je déclare que nul Occidental avant Keyserling n'a vu et compris si profondément. Il a reconnu tout ce qu'il y a de bon dans les Chinois, jusqu'aux détails; et tous les passages sur la Chine peuvent être cités comme des morceaux classiques.

LE MONDE QUI NAIT

1 vol. in-16. . . 15 fr.

H. DANIEL-ROPS : D'abord, Keyserling n'est pas un philosophe ordinaire : obstinément, il met la philosophie au service de l'action. Il est aussi loin que possible de la conception de la « Tour d'Ivoire ». Il n'est pas d'autre expression qui puisse le caractériser aussi bien que celle-ci : « Un métaphysicien de l'action ». Il a de notre temps un sens très précis et très sévère : il juge notre civilisation machiniste, dénuée d'âme, comme elle le mérite. Mais une époque viendra où, devenus maîtres de la Nature dans des conditions que nous ne soupçonnons pas encore, nous pourrons nous consacrer au culte de l'Esprit, qui fait la noblesse de l'homme.

Glenn FRANK, *Président de l'Université de Madison, Wisconsin, U. S. A.* : Keyserling sera peut-être reconnu un jour comme le saint Jean-Baptiste d'une nouvelle civilisation occidentale.

Richard WILHELM, *apôtre de la sagesse chinoise, professeur à Francfort* : Pour emprunter le langage de Goethe, Keyserling n'est pas lui-même une nature démonique, mais une nature accessible aux influences du démonique. Et le démonique joue dans sa vie un rôle, sinon décisif, du moins très important. C'est précisément pourquoi les nombreuses impulsions qui partent de lui montent de régions profondes et sont, partant, de nature prophétique. D'où son action si stimulante sur la vie contemporaine. Personne, peut-être, n'a plus d'adversaires que lui, mais ces adversaires se chargent, sans le savoir, de propager ses idées.

ANALYSE SPECTRALE DE L'EUROPE

1 vol. in-8°, 380 pages. . 35 fr.

José ORTEGA Y GASSET, *le grand philosophe espagnol* : C'est l'œuvre la plus parfaite et la plus complète de Keyserling.

La Croix (*Desdevizes du Désert*) : Il regarde résolument vers l'avenir.

Marcel BRION : Une des explications les plus complètes et les plus originales qu'on ait tenté de donner des caractères des différents peuples européens.

R. SERENO, dans *l'Ordine fascista*, 1931 : L'Europe de Keyserling est l'Europe du « Jeune Européen », qui s'impose aujourd'hui dans toute l'Europe centrale et en France, l'Europe d'aujourd'hui, considérée sous son aspect de demain, considérée comme une unité de fait, à laquelle ses divers membres apportent la contribution de leurs forces, dans l'intérêt d'un œcuménisme supérieur.

Salvador de MADARIAGA, *ambassadeur d'Espagne* : Dans son ensemble, ce livre représente un triomphe. L'imagination de Keyserling est toujours inspiratrice et créatrice. Il considère les peuples avec une telle profondeur de compréhension et il les décrit d'une façon si superbe qu'il est de peu d'importance que parfois il prenne une colline pour une fourmière.

Hugo von HOFFMANSTHAL, *le grand poète autrichien* : Un livre absolument extraordinaire, en tant qu'il traite avec la dernière précision des problèmes capitaux dont tout le monde parle de façon vague et mal assurée; et cela avec une liberté d'esprit et une aisance qui ne peuvent être que l'apanage d'un homme très supérieur et très mûr. Ce n'est point un jeu que de maintenir ainsi son esprit dans un état de tension et de légèreté à la fois, que de présenter comme en passant une telle richesse d'idées et d'en appeler avec tant de grâce à l'humour du lecteur, tandis que l'on maîtrise, et que l'on maîtrise *réellement*, un sujet de cette importance.

Max RYCHNER, *l'écrivain suisse bien connu*, dans la *Gazette de Cologne* : Qu'un homme, livré à ses seules forces, jette un défi à tous les peuples européens, ce cas est unique. C'est le cas de Keyserling. Il commence par tracer une éclatante caricature des nations, pour y ajouter aussitôt leur

ANALYSE SPECTRALE DE L'EUROPE

1 vol. in-8°, 380 pages. . 35 fr.

José ORTEGA Y GASSET, *le grand philosophe espagnol* : C'est l'œuvre la plus parfaite et la plus complète de Keyserling.

La Croix (Desdevizes du Désert) : Il regarde résolument vers l'avenir.

Marcel BRION : Une des explications les plus complètes et les plus originales qu'on ait tenté de donner des caractères des différents peuples européens.

R. SERENO, dans *l'Ordine fascista*, 1931 : L'Europe de Keyserling est l'Europe du « Jeune Européen », qui s'impose aujourd'hui dans toute l'Europe centrale et en France, l'Europe d'aujourd'hui, considérée sous son aspect de demain, considérée comme une unité de fait, à laquelle ses divers membres apportent la contribution de leurs forces, dans l'intérêt d'un œcuménisme supérieur.

Salvador de MADARIAGA, *ambassadeur d'Espagne* : Dans son ensemble, ce livre représente un triomphe. L'imagination de Keyserling est toujours inspiratrice et créatrice. Il considère les peuples avec une telle profondeur de compréhension et il les décrit d'une façon si superbe qu'il est de peu d'importance que parfois il prenne une colline pour une fourmière.

Hugo von HOFFMANSTHAL, *le grand poète autrichien* : Un livre absolument extraordinaire, en tant qu'il traite avec la dernière précision des problèmes capitaux dont tout le monde parle de façon vague et mal assurée; et cela avec une liberté d'esprit et une aisance qui ne peuvent être que l'apanage d'un homme très supérieur et très mûr. Ce n'est point un jeu que de maintenir ainsi son esprit dans un état de tension et de légèreté à la fois, que de présenter comme en passant une telle richesse d'idées et d'en appeler avec tant de grâce à l'humour du lecteur, tandis que l'on maîtrise, et que l'on maîtrise *réellement*, un sujet de cette importance.

Max RYCHNER, *l'écrivain suisse bien connu*, dans la *Gazette de Cologne* : Qu'un homme, livré à ses seules forces, jette un défi à tous les peuples européens, ce cas est unique. C'est le cas de Keyserling. Il commence par tracer une éclatante caricature des nations, pour y ajouter aussitôt leur

image idéale : regardez-vous, vous êtes l'un et l'autre, sublimes et comiques, selon le point de vue. Reconnaissez-vous ! L'analyse de Keyserling est un livre courageux, dont les formules naissent d'abord d'une humeur folâtre. Mais ensuite, Keyserling retourne la médaille dont il a montré d'abord le revers. Ce livre provocant et divertissant s'achève gravement sur un appel pressant aux peuples européens. Un seul porte le souci pour tous. Un seul a pour tous le sens des responsabilités : *L'Analyse Spectrale* est le pendant rieur de la *Décadence d'Occident* d'Oswald Spengler. En face de Spengler, morphologue pessimiste des civilisations, se dresse un serein psychologue des peuples, non point gonflé d'« optimisme suspect », mais bien éloigné de tout fatalisme désespéré. Pour Spengler, l'Europe fait inévitablement les derniers pas vers sa fin ; Keyserling jette cet appel stimulant : « Nous ne faisons que commencer ! Donnez-vous tout entiers à cette tâche ! »

PSYCHANALYSE DE L'AMÉRIQUE

1 vol. in-8°, 500 pages. . . 55 fr.

André SIEGFRIED : C'est une étude qui va profond, non seulement en raison de l'intuition, vraiment géniale, de l'auteur, mais en raison également de la liberté du genre adopté par lui : il n'est pas prisonnier des documents, des faits, mais simplement il cherche à voir, à comprendre, à deviner quand on ne peut voir... Keyserling nous oriente vers une psychologie nouvelle des Américains, qui sera peut-être celle de demain plus encore que celle d'aujourd'hui... Le livre est créateur, et c'est pourquoi il doit être lu.

Edmond JALOUX, *Les Nouvelles Littéraires* : Il y a chez M. le comte de Keyserling une volubilité de la pensée presque fabuleuse. Les idées originales, les réflexions profondes, les points de vue inattendus, les connaissances variées viennent chez lui sous une forme presque torrentielle. A tout moment, on voit éclater sous sa plume des vues ethnographiques, psychologiques ou historiques véritablement extraordinaires, des éclairs de génie.

Albert THIBAUDET : Cette pensée touffue, ce rejaillissement de réflexions et de rapprochements, cet appel aux analogies dans le temps et dans l'espace, cette faculté de changer les vieilles lampes pour des neuves et de tremper

les problèmes humains dans la fontaine de Jouvence nous émerveillent. Si l'on peut parler de livres de haute lecture, en voilà un.

Henri LICHTENBERGER à l'auteur : Vous êtes un des *grands Européens* de notre temps, un de ceux qui ont le plus fait pour aider notre douloureuse période de transition à prendre conscience de ce qu'elle est et de ce qu'elle veut, un des tout premiers annonciateurs des temps nouveaux, un de ceux qui sentent le plus profondément l'absurdité tragique de notre « *Kleinstaaterei* » européenne.

Hans DRIESCH, le grand philosophe allemand : Keyserling est un des très rares Européens qui aient vu les Etats-Unis tels qu'ils sont réellement. Ce livre a une mission à remplir.

Alfred WEBER, le sociologue de Heidelberg : Ce livre est ce que j'ai vu de plus riche, de plus profond et de plus spirituel sur les Etats-Unis.

FIGURES SYMBOLIQUES

*Autobiographie, Schopenhauer, Spengler, Kant,
Jésus le Mage.*

1 vol. in-16. . . . 24 fr.

Europe : Un grand livre, d'une large valeur humaine.

Henri BERGSON : L'étude sur Schopenhauer déformateur me paraît être un chef-d'œuvre d'analyse.

Max SCHELER : Selon moi, l'autobiographie contenue dans ce livre est ce que Keyserling a écrit de plus authentique, de plus sincère et de plus attrayant. Elle est à la fois gigantesque et plaisante.

Rudolf KASSNER : Je considère l'essai sur Jésus le Mage comme ce que Keyserling a écrit de meilleur jusqu'ici, car j'y trouve ce que je mets au-dessus de tout : une vision première et en même temps une superbe ingénuité.

Pierre d'EXIDEUIL, La Revue Nouvelle : Il y a dans ce livre les substances d'enrichissements les plus certaines, quelque chose comme une nouvelle culture en marche... Keyserling a apporté quelque chose de précieux à une humanité fatiguée, asservie aux poursuites matérielles, et nous saurons bientôt si ce message a été entendu.

COMPRÉHENSION CRÉATRICE ET RENAISSANCE

Ces deux ouvrages fondamentaux de l'Ecole de la Sagesse n'ont pas encore été traduits en français. Voir pour les éditions en d'autres langues la fin de la préface de *La vie intime*.

Ramon GOMEZ DE LA SERNA : A travers l'Ecole de la Sagesse et les livres qui en expriment l'esprit, le maître de la nouvelle philosophie vitale vit son propre mythe, contemplant la vie comme d'un étage supérieur aux faits, allumant la foi dans la vie même, et créant des formations nouvelles.

The Times, Londres : Il est impossible, dans l'espace de quelques colonnes, de rendre justice à la richesse théorique et à la fertilité d'interprétation dont les plus sévères des critiques de Keyserling doivent bien reconnaître qu'elles inspirent et remplissent les pages de ces deux ouvrages.

New York Herald Tribune : Franchement, j'ai été ivre de ces deux volumes. Et cette ivresse était précisément celle que l'auteur espérait communiquer à ses lecteurs. Car il veut agir comme agit la musique : il en appelle à la sympathie plutôt qu'à la critique logique. Et même maintenant, l'ivresse dissipée, je ne puis repenser à ce vin sans affection et sans respect.

The New Republic, New-York : L'originalité de Keyserling consiste dans sa nouvelle technique de la vie, ou, pour mieux dire, dans une nouvelle attitude vis-à-vis de la pensée. « Neuf » est un mot dangereux, et sûrement il y a d'autres exemples de la même attitude avant Keyserling. Mais Keyserling l'a développée plus complètement que personne dans l'histoire... Ces deux volumes représentent, jugés selon leur valeur suprême, une nouvelle vision du monde; et jugés selon leur valeur minimum, les observations d'un homme suprêmement doué.

Paul DAHLKE, le plus grand bouddhiste européen : Pareil à Bouddha, Keyserling fait de la pensée une réalité et non point quelque chose qui serait opposé à la réalité et dont la réalité serait le contraire. Comment se fait-il donc que Keyserling fasse de cette grammaire un tout autre usage que Bouddha? Comment se fait-il que Bouddha y recoure pour proclamer son Message nouveau de l'absolue

cessation possible de toute existence, tandis que Keyserling s'en sert pour édifier son cosmos d'un avenir de l'humanité, qui à sa manière est tout aussi inouï que le Bouddhisme et constitue une gigantesque entreprise, une véritable Prométhéade?

Neue Freie Presse, Vienne : Le *Journal de Voyage d'un Philosophe* était la moisson d'une étape de vie où un artiste, ayant observé le monde avec une grande finesse, conférait une expression artistique au sens, profondément saisi, de l'âme et de l'esprit des grandes cultures orientales et occidentales. Depuis lors, le contemplatif voyageur aux pays de l'esprit est devenu un actif pionnier, le jouisseur intellectuel, qui reflétait comme un miroir, s'est changé en réformateur à l'esprit mobile et créateur qui, pareil à un miroir ardent, émet des rayons de feu. Cette seconde phase spirituelle a trouvé son expression, pour l'instant, dans le livre *Compréhension créatrice*, paru voici quelques mois, qui est en même temps l'initiation à l'École de la Sagesse. La composition musicale et comme par leitmotif de ce livre fait d'articles réunis et de conférences est unique en son genre comme l'École de Darmstadt elle-même, qui est le moyen d'action et l'organisme de transmission d'une impulsion spirituelle tendant à la rénovation de la vie.

Hans MUCH, le grand pathologiste de Hambourg : Il me semble que le problème du Bien et du Mal a été défini ici, pour la première fois, exactement, avec son en-deça et son au-delà, avec sa polarité et son insolubilité. Je tiens cela pour une œuvre extraordinaire, qui ne peut tarir. On y trouve la tension, sans laquelle nulle vie n'est possible, le mouvement, le devenir, le jeu nécessaire entre la vie et la mort... Quiconque s'efforce vers la connaissance devra méditer le chapitre « Filiation de l'Esprit », où l'auteur tente de caractériser l'esprit biologiquement et organiquement.

Oscar A. H. SCHMITZ, le fameux essayiste allemand : Au moins aussi importante que sa réfutation de Klages est la position prise par Keyserling envers la psychanalyse. Le sens qu'il lui donne, précisant ce qu'elle est et ce qu'elle ne pourra jamais être, soit la base d'une philosophie, constitue une interprétation parfaitement juste. Dans les dernières parties de cet ouvrage, Keyserling se montre pour la première fois métaphysicien pur. Cependant, sa métaphysique n'est pas un système abstrait, situé au delà de la vie, mais elle s'occupe de ce qui est essentiellement réel dans l'existence humaine.

Jean CASSOU, dans *Présences*, Genève : De tous les livres de Keyserling, *Renaissance* est un de ceux où il s'est le plus intimement confessé et dont certains chapitres constituent son *Ecce homo*.

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE MODERNE, 177, ROUTE
DE CHATILLON, A MONTROUGE (SEINE),
LE DIX-HUIT JUILLET MIL NEUF CENT
TRENTE-TROIS.

VERIFICAT
2017

VERIFICAT
2007

VERIFICAT
1987